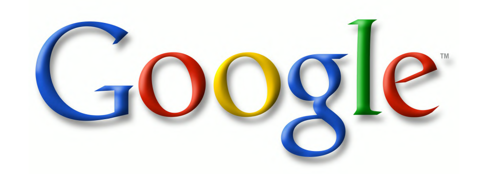
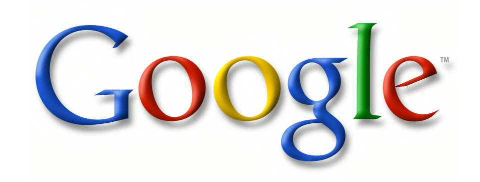
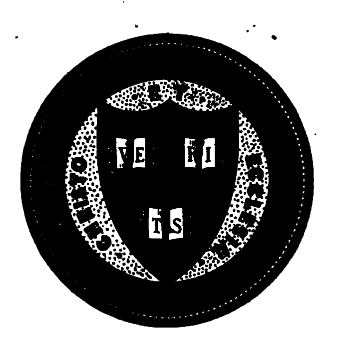





VE
RI
TAS



Dr M. CAMPEANO

ANCIEN MÉDECIN MILITAIRE

ESSAI

DE

PSYCHOLOGIE MILITAIRE

INDIVIDUELLE ET COLLECTIVE

AVEC

UNE PRÉFACE DE M. TH. RIBOT

ET

UNE LETTRE DE M. LE GÉNÉRAL CANONGE

GEORGES FANCHON
LIBRAIRIE MILITAIRE
25, rue de Grenelle
PARIS

A. MALOINE
LIBRAIRIE MÉDICALE
23-25, r. de l'École-de-Médecine
PARIS

1902

ESSAI

DE

PSYCHOLOGIE MILITAIRE

INDIVIDUELLE ET COLLECTIVE

PRÉFACE

Parmi les transformations, que la psychologie a subies durant la seconde moitié du siècle, qui vient de finir, celle qu'on se plaît toujours à rappeler est son rapprochement de plus en plus intime avec les sciences naturelles ; elle a beaucoup emprunté à l'anatomie, à la physiologie, aux observations pathologiques ; elle a même condensé sous le nom de psychophysique un ensemble de recherches strictement expérimentales.

Mais il y a une autre extension de son domaine, qui n'est pas moindre, quoique moins connue du public : ce sont les études consacrées à la psychologie collective. Après avoir suivi une marche descendante, qui les conduisait aux phénomènes biologiques, condition nécessaire de toute conscience, les psychologues se sont aperçus, qu'on pouvait suivre aussi une route ascendante, qui les rapprochait de la sociologie ; que leur domaine situé entre celui de la vie, au-dessous, et celui de la société, au-dessus, participait de l'un et de l'autre. Ces études se sont produites assez tard ; elles ne font guère que commencer ; mais ceux, qui s'y dévouent, semblent vouloir réparer le temps perdu.

Parmi ces publications, celles qui traitent de la

Psychologie des foules, dues à G. Le Bon, Sighèle, Tarde (pour ne citer que les principaux) ont particulièrement forcé l'attention.

Dans cette direction, s'ouvre un immense champ de recherches, qui dès maintenant, paraît réductible à deux groupes principaux : la psychologie des agrégats humains stables et homogènes et celle des agrégats instables et hétérogènes : cette dichotomie supposant elle-même des subdivisions nombreuses.

C'est au premier groupe que se rapporte l'étude que M. Campeano a esquissée dans ce livre. L'importance et l'actualité de son sujet sont telles, qu'il serait oiseux d'insister. De plus la psychologie des armées n'a jamais été faite, à ma connaissance ; du moins au point de vue scientifique, c'est-à-dire, sans parti pris d'admiration aveugle ou de dénigrement à outrance. C'était un bel effort à tenter.

La composition de ce livre nous a paru claire et parfaitement logique.

Dans la première partie l'auteur esquisse une psychologie générale, qui nous a paru indispensable pour le public spécial auquel il s'adresse. Il fallait une revue, au moins sommaire, de ces forces psychiques, qu'on verra plus tard à l'œuvre : imagination, émotion, attention, volonté, etc.

La deuxième partie (psychologie des collectivités) résume les principaux caractères de la men-

talité des foules et nous fait pénétrer peu à peu dans le groupe bien déterminé que l'auteur s'est proposé d'étudier.

Avec la troisième partie (La psychologie des armées), nous sommes dans le cœur même du sujet. Etudiant tour à tour les caractères généraux et spéciaux, M. Campeano cherche à fixer les marques caractéristiques du militaire, ses qualités intellectuelles et morales, ses variations psychiques, suivant les temps, les lieux, la nationalité, la religion et le milieu social, où le recrutement s'opère. Nulle part n'apparaît mieux la tendance de ce livre comme œuvre de psychologie collective.

La quatrième partie (psychologie des troupes par armes) échappe à ma compétence, et je ne peux que me référer à l'autorité des hommes du métier, qui sauront dire le bien qu'ils en pensent.

Plus d'une fois, les hommes de guerre, — non les moindres — ont signalé le rôle capital des dispositions morales et intellectuelles, dans la composition des armées et dans leurs luttes sanglantes. A ces remarques un peu vagues et émises en passant, notre auteur s'est efforcé de substituer une étude détaillée, méthodique, et appuyée sur une connaissance des faits. Dans un sujet si complexe, il reste sans doute beaucoup à faire ; mais il aura eu le mérite d'ouvrir la voie.

Th. Ribot.

Membre de l'Institut
Directeur de la *Revue Philosophique*.



(

Ha

JAMF

FOR

" Pre
I



Lettre du Général F. Canonge

Paris, le 1er décembre 1901.

Monsieur le Docteur,

Je n'avais rien à refuser ni à l'étranger qui se présentait chez moi, ni à l'homme ayant appartenu à la vaillante armée Roumaine. Je vous ai donc dit ce que je pense de certaines pages de votre livre ; aujourd'hui, je vous adresse, sur votre demande, une lettre qui prendra la suite du bel exposé de M. Th. Ribot.

La *puissance morale*, qui fait l'objet de votre Etude, a été mise au premier rang par tous les hommes de guerre de génie qui ont laissé une trace sanglante dans l'Histoire. Vous procédez *scientifiquement*, le scalpel en main ; eux, en gens pressés qu'ils étaient, l'ont fait *pratiquement*. Il faut être indulgent à leur endroit, car ils n'auraient pu, mieux informés, obtenir de plus grands résultats.

Alexandre connaissait tous les ressorts d'une foule armée ; Annibal a manié, ainsi qu'une pâte molle, ses mercenaires ; César, que vous citez, était, en cela, passé maître, comme en toutes choses. Après Frédéric, le nom de Napoléon Ier évoque un grand nombre de souvenirs qui sont autant de preuves (1).

1. La *partie divine* de l'art, dont Napoléon aimait tant à parler, comprend les *procédés moraux* qui forment l'essence même de la tactique.

Lorsque, en 1845, le maréchal Bugeaud relatait un glorieux combat livré par lui, trente ans auparavant, le 28 juin, dans une petite vallée des Alpes, à l'Hôpital-sur-Arly, il s'écrie tout à coup, entraîné par l'émotion des souvenirs : « *O puissance morale, tu es la reine des armées* » ! Ce grand maître dans la connaissance du cœur humain avait formé des élèves : le maréchal de Saint-Arnaud, le général Canrobert et le général Bosquet, se sont montrés en Crimée dignes d'un enseignement dont le général Trochu a fixé les principaux traits.

En France, après la guerre franco-allemande, on a travaillé avec acharnement à assurer l'éducation aussi bien que l'instruction militaires. Depuis, au milieu de difficultés de toute nature étrangères à l'Armée, l'œuvre a été poursuivie avec d'autant plus de succès que l'officier aime le soldat et, malgré les tentatives criminelles connues de tous, en est aimé. Ici, la théorie a parfois devancé la pratique. Vous ne pouviez citer des auteurs que vous n'avez pas lus ; oublier leurs remarquables travaux serait, de ma part, un déni de justice.

Le colonel Ardant du Picq, tué sous Metz le 17 août 1870, avait produit de profondes et admirables *Etudes sur le combat* qui constituent une mine inépuisable. Il y étudie très subtilement dans le *combat antique*, puis dans le *combat moderne*, l'*action morale*, et proclame sa supériorité sur l'*action matérielle* ; il n'oublie pas

d'appliquer ses recherches aux différentes armes et, là encore, il est fort intéressant.

Tout récemment, en 1899, un officier supérieur a publié, sous le voile de l'anonyme, malgré tous mes efforts, un remarquable ouvrage intitulé : *La Guerre, l'Armée*, dont on a trop peu parlé. Dans la partie historique, il étudie, dans toute bataille, d'abord les *facteurs moraux*, puis la *préparation morale* du chef, puis la bataille même comprenant : 1° l'*équilibre*, 2° la *rupture de l'équilibre*, 3° l'*épouvante*. Lisez, à la page 141, le « *Résumé des facteurs psychologiques de la bataille* » et vous serez édifié sur la haute valeur de l'œuvre.

Je pourrais citer les ouvrages du colonel Desprels, *Les leçons de la guerre*; du colonel Henry, *Philosophie de la guerre*; et les pages brillantes d'un mort récent, mon ami le capitaine G. Gilbert, ce paraplégique doué d'un cerveau et d'un jugement exceptionnels, où la préoccupation de la puissance morale revient si souvent.

Mais, j'ai hâte de revenir à vous. Si vous avez été devancé, sans le savoir, dans votre Etude, l'identité des conclusions principales, le bonheur avec lequel vous avez, notamment dans les excellentes pages consacrées aux *Chefs militaires*, multiplié observations délicates et rapprochements ingénieux, sont autant de preuves du sérieux et de la bonté de vos recherches.

La justesse avec laquelle vous avez déterminé la *psychologie du cavalier* me fait regretter que vous n'ayez pas favorisé de même le *fantassin*,

sur lequel Charlet a donné, avec le crayon, de si curieux aperçus, et l'*artilleur*, dont l'esprit d'arme et la ténacité à ne quitter sa pièce qu'avec la vie procèdent d'un état d'âme particulier qu'il eût été utile d'analyser.

Je vous étonnerais d'ailleurs, si j'avançais que votre quatrième partie consacrée à la *psychologie des troupes par armes* est autre chose qu'une ébauche ; mais vous pourrez, quand vous en aurez le temps, en faire une œuvre recommandable.

Vous avez eu raison de n'émettre qu'un doute prudent au sujet de l'opportunité de la suppression des tribunaux militaires (conseils de guerre) en temps de paix. Il est indispensable, n'en déplaise à tous les théoriciens même désintéressés (ils constituent l'exception), que le soldat soit jugé par ses pairs dont la bienveillance ne fait jamais défaut. Cette affirmation n'exclut pas la possibilité reconnue nécessaire d'atténuer certaines prescriptions du tarif des peines. On voudra cependant bien reconnaître que, si les familles françaises envoyaient moins de révoltés aux chefs militaires, ceux-ci seraient placés bien plus rarement dans la nécessité souvent douloureuse de sévir ; je n'insisterai pas.

Il me reste à formuler le souhait que le public fasse à votre travail l'accueil que mérite une œuvre loyale, fouillée, forte.

Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments sympathiques et distingués.

F. CANONGE.

INTRODUCTION

Le but de la guerre est l'écrasement de l'ennemi, et le moyen d'y arriver est la victoire.

Pour remporter une victoire, on utilise deux sortes de forces, que nous appellerons les *forces physiques* et les *forces morales*. Les premières sont les seules que l'on étudie dans toutes les écoles militaires du monde. L'étude des armes, la topographie, l'art de la fortification sont, pour citer quelques exemples, des connaissances qui, de l'avis général, préparent l'officier au bon emploi des forces physiques ; quant aux forces morales, on ne fait que constater leur existence. Elles sont cependant un facteur important du succès. On peut très bien dire que la puissance d'une armée est égale à la masse de cette armée multipliée par une force, qui n'est ni l'armement, ni les dispositions stratégiques, mais *l'esprit des troupes*.

En effet, l'élément décisif dans les combats est le moral des troupes. Dans l'histoire militaire nous trouvons de nombreux exemples, où de petites armées ont vaincu d'autres armées, deux ou trois fois plus considérables ; où des corps mal armés ont gagné la bataille sur d'autres corps mieux équipés ; où des généraux ont

triomphé malgré des fautes graves de tactique [1] et tout celà grâce à *l'esprit des troupes.*

Maillard, dans l'introduction de son livre « *les éléments de la guerre* », nous dit qu'il ne faut pas nous bercer de la croyance de vaincre notre ennemi par la supériorité de nos armes ou de notre organisation. Les préparatifs se font au grand jour, et tout progrès est immédiatement divulgué.

« Nous savons que notre adversaire instruit son armée : les journaux, les revues, les rapports des officiers qui assistent aux manœuvres dévoilent toutes ses tendances ». De temps à autre, quelque invention rompt l'équilibre des préparatifs, mais immédiatement les autres nations s'approprient cette invention, et l'équilibre, un moment rompu, se rétablit bientôt. Par quoi donc s'établira la supériorité militaire de telle ou telle nation? La réponse à cette question n'est pas difficile. Le secret de la victoire ne réside plus dans le degré de perfection des instruments de destruction. « Il y a une force vieille comme le monde, et toujours jeune cependant, plus redoutable que le canon et le fusil, apte à faire naître toutes les surprises, parce qu'elle crée sur l'heure les moyens d'actions les plus inattendus, et les artifices les plus variés, en les appliquant avec

1. La *Tactique* est l'art de conduire les troupes sur le champ de bataille ; la *stratégie*, est l'art de les conduire vers le champ de bataille, l'art de préparer les luttes.

une admirable précision aux circonstances. C'est la *Puissance Morale*, résultante de trois forces : l'intelligence, qui conçoit, la volonté qui exécute, le courage, qui fait affronter la mort.

« Cette puissance répandue dans les masses, les anime, les exalte, et les rend aptes aux grands sacrifices qu'exige la victoire. *C'est la puissance morale qui fera pencher la balance* du côté où elle sera ».

L'importance de cette puissance morale est reconnue par tous les stratégistes. Marselli en Italie, Clausewitz en Allemagne, Woyde et Dragomiroff en Russie, Maillard en France s'en sont beaucoup occupés. Si tous les chefs militaires ne sont pas pénétrés de sa nécessité, c'est que les études philosophiques ne sont pas encore très familières à leur esprit.

Si chacun était convaincu de l'importance de cette puissance, la tendance actuelle vers l'école psychologique, dans les sciences de la guerre, s'accentuerait,et donnerait peut-être une solution à bien des questions pendantes, comme *l'attention de la troupe au combat*,*la discipline*, etc...

Nous tâcherons donc de faire ressortir l'utilité que présente l'étude de cette *puissance morale*. Nous demandons pour cet essai l'indulgence des maîtres de la science militaire et de la science philosophique, et nous espérons qu'ils combleront un jour, mieux que nous ne pouvons le faire ici, cette lacune, qui existe, dans la littérature et dans l'éducation militaires.

Si nous nous plaçons maintenant au point de vue de la philosophie, expliquons d'abord, que le terme de *Physiologie de l'Esprit* et de *Psychologie*,sont synonymes. Le premier est plus clair, l'autre est plus court, et dans notre travail nous donnerons la préférence au plus court. On distingue aujourd'hui une *psychologie des collectivités*, et une *psychologie de l'individu.*

Que cette psychologie des collectivités soit telle que la considèrent les Allemands, c'est-à-dire une science qui s'occupe de l'esprit des collectivités, en leur attribuant un esprit propre, ou bien qu'elle soit une science s'occupant, comme le veut Worms ([1]), des caractères communs qu'on rencontre dans les collectivités, sans que celles-ci aient une âme propre, il importe peu, et la question de la psycholgie des collectivités n'en existe pas moins.

On a étudié déjà la psychologie de certaines collectivités. On a considéré la psychologie d'une nation, la psychologie des sectes, et celle de certaines professions; nous avons la *psychologie du peuple français*, par Alfred Fouillée; *les ouvriers européens*,par Frédéric Le Play; *les populations agricoles* de la France par Henri de Baudrillart; la *Psychologie des sectes*, par Sighele, etc.

Mais il y a encore une psychologie militaire,

1. Worms. *Psychologie collective et psychologie individuelle.*

une psychologie des grandes armées,qui ont leurs caractères propres et bien intéressants à étudier. Nous serions heureux, que notre travail attirât sur elles l'attention des philosophes.

Comme toute individualité sociale est parallèle à l'individualité humaine, et comme la sociologie n'est qu'une psychologie agrandie, dans laquelle les lois principales de la psychologie individuelle se réfléchissent, étendues et complétées, nous consacrerons une première partie de cet ouvrage à un résumé de cette *psychologie individuelle*, que Worms dénomme *psychologie générale*,parce qu'elle s'occupe, non pas d'un individu en particulier, mais de l'individu en général.

Ensuite, les qualités de *l'agrégat* ne représentant pas exactement les qualités *des unités*, qui le composent, nous montrerons dans une deuxième partie : *les caractères particuliers des collectivités et ceux de leurs chefs*.

Dans une *troisième partie*, nous traiterons *de l'armée*, comme collectivité spéciale, ayant ses caractères distinctifs.

Enfin, dans *une quatrième partie*, nous examinerons *les différentes troupes*, arme par arme.

Nous avons cru devoir nous arrêter un peu sur les questions qui forment le sujet des premières parties, car, nous le répétons, nous nous adressons surtout aux militaires, généralement peu préparés aux études philosophiques et sociales.

PREMIÈRE PARTIE

PSYCHOLOGIE GÉNÉRALE

De l'âme.

En psychologie on emploie indifféremment le mot *esprit* et le mot *âme*.

L'esprit ne saurait être défini ; il représente pour nous un ensemble de phénomènes qui peuvent être réunis en trois groupes: les phénomènes intellectuels, dans lesquels nous comprenons les sensations, les perceptions et les idées ; les phénomènes de sensibilité, avec le plaisir, la douleur, les émotions, les sentiments et les passions ; et enfin les phénomènes de volition, avec la volonté.

Pour les philosophes, *Esprit* ou *Ame* est donc un terme ayant une signification convenue. Ce terme est étudiable au point de vue statique et au point de vue dynamique. Au point de vue statique, nous considérerons, en étudiant leurs caractères, les trois groupes de phénomènes indiqués ci-dessus ; au point de vue dynamique nous aurons à envisager l'influence qu'exercent les uns sur les autres les différents phénomènes physiques et psychiques.

Il est à remarquer que si, pour la facilité de l'étude, nous avons classé les phénomènes de l'âme en trois groupes, il ne faut pas en conclure que nous avons affaire avec autant de facultés, tout à fait distinctes dans leur manière de se manifester. A chaque moment de notre vie psychique, ces phénomènes apparaissent simultanément. Par exemple, en revoyant un ancien ami, nous avons d'abord le *phénomène cognitionnel* : nous voyons notre ami, nous le reconnaissons à l'aide d'opérations intellectuelles. A peu près spontanément apparaît le *sentiment* agréable de revoir cet ami près de nous, et, en même temps encore, apparaît le *phénomène volitionnel*, le désir d'arrêter ce même ami, de lui parler et de le retenir.

Quand nous disons dans le langage ordinaire X pense, Y est affecté, est triste, Z travaille ; quand donc un des trois phénomènes prédomine, les deux autres se sont aussi manifestés, mais moins apparemment. X, pensant, est sous la domination d'un phénomène intellectuel, le sujet, auquel il pense, l'intéresse, et cet intérêt est de nature affective, mais, pour qu'il en soit ainsi, il doit vouloir réfléchir : donc le sentiment et la volonté existent simultanément. Y est triste à cause d'une idée qu'il a présente à l'esprit, et qui constitue la partie intellectuelle de sa pensée. Après une telle idée on s'abandonne à la douleur ou bien on lutte contre elle ; la volition, en tout cas, intervient. Z, travaillant, applique la volonté, avec

ou sans plaisir, à une nécessité, matérielle ou morale, représentée par l'intellect. Donc, les trois variétés de fonctions fondamentales de la vie psychique sont, en quelque sorte, irréductibles.

CHAPITRE PREMIER

LES PHÉNOMÈNES INTELLECTUELS

Les phénomènes intellectuels nous font connaître le monde extérieur et le monde intérieur. Il y en a de plusieurs sortes ; les plus fondamentaux sont : *les présentations* et *les représentations* ; *le jugement* et *le raisonnement* viennent ensuite.

§ A. — *Les présentations.*

Quand un objet *se présente* à nos sens, nous avons une *présentation*.

Donc, la *présentation* (*sensation* des philosophes français), est le produit psychique résultant du contact d'un de nos sens avec le monde extérieur. Il y a plusieurs espèces de sensations, d'après les organes qui les perçoivent. C'est ainsi que nous avons : 1° les sensations *visuelles* ; 2° les *auditives* ; 3° les *tactiles* ; 4° les *olfactives* ; 5° les *gustatives* ; 6° les *caloriques* ou *sensations de température* ; 7° les *musculaires* ; 8° les *organiques* ou *vitales*. Il y a huit espèces de sensations comme il y a huit sens.

La nouvelle physiologie, en effet, admet huit sens, en place des cinq sens, que connaissait l'antiquité.

Nous n'entrerons pas dans la description de ces *sensations*. Elle est du domaine de l'Anatomie et de la Physiologie, et nous ferait sortir beaucoup du cadre de notre travail. Le but de notre *première partie* étant de familiariser *tout lecteur* avec les notions et les termes psychologiques, nous nous bornerons à expliquer les termes les moins connus et les faits psychologiques, qui reviendront le plus souvent dans notre partie de psychologie militaire. Nous nous contenterons, par exemple, de dire seulement quelques mots sur les *sensations organiques*.

Les sensations organiques sont celles qui résultent des différents états de nos organes internes ; on les appelle aussi : *sensations internes*. C'est ainsi que nous avons : les douleurs nerveuses, sensations venues des nerfs ; la suffocation, sensation de l'appareil respiratoire ; la nausée, sensation de l'estomac ; la faim, la soif, etc.

Toutes ont une grande influence sur l'homme, en ce qu'elles déterminent *son tempérament*. En de certaines circonstances elles le poussent à des actes, soit violents, soit généreux, par exemple, la sensation de faim extrême, peut pousser l'homme au crime, mais nous aurons à revenir sur les faits de cette nature.

La perception, d'après Kant, serait une présentation composée ; selon Paulhan, elle serait à peu près identique à la sensation ; mais M. Binet, seul, a bien établi sa définition, dans sa « *Psychologie du raisonnement* ».

Expliquons-nous. Quand, par exemple, on nous présente une fleur, ce n'est pas seulement, pense Kant, la sensation visuelle qui est mise en jeu pour déterminer l'objet *fleur*. A la couleur, on ajoute la forme, l'odeur, le toucher, etc. et toutes ces *sensations surajoutées*, ou simultanées, forment la *sensation composée* de fleur, la perception de cet objet : fleur.

En fait, cela n'est pas exact. Appliquant seulement le sens de la vue, sans recourir à aucun autre sens, nous établissons l'objet fleur, et cela, grâce à une réaction cérébrale, qui accompagne la sensation visuelle. Donc, la perception est une sensation à laquelle s'ajoute quelque chose d'emprunté au cerveau, et qui est une série d'images antérieures, évoquées par la mémoire.

La définition de M. S. Binet est la suivante : « La perception est un processus par lequel l'esprit complète une impression des sens par une escorte d'images [1] ».

Celui-là seul, qui connaît la fleur, aura donc la perception de la fleur, à sa présentation visuelle ; autrement il aura seulement la sensation de la couleur de la fleur.

Si nous avons parlé ici de la perception, bien que sa place doive être après le chapitre des images, c'est que beaucoup de personnes, les médecins principalement, confondent la sensation et la perception.

1. A. Binet. *Psych. du raisonnement*, p. 11-13.

§ B. — *Les représentations ou images.*

Le nom de représentation est préféré aujourd'hui par les Allemands, peut-être à juste raison; nous emploierons indifféremment le terme de *représentation* et le terme *d'image.*

L'image ou la représentation est une sensation spontanément renaissante dans notre esprit, sans la présence de l'objet extérieur.

Elle est en général plus faible et plus simple que la sensation, l'impression primitive, mais capable d'acquérir, dans certaines conditions une intensité si grande qu'on croirait avoir l'objet extérieur près de soi. Quand elle acquiert cette force elle devient *l'hallucination.*

A la guerre, on rencontre des cas nombreux d'hallucination chez les sentinelles et les hommes de patrouille. M. le général Bonnal, dans son livre « Froeschwiller », nous dit : « Les chefs de patrouille, mal préparés à leur rôle, au début d'une guerre, sont soumis fréquemment à l'hallucination. C'est ainsi que les nouvelles les plus fausses furent rapportées aux avant-postes allemands, l'une disant qu'il y avait à Allenstadt, tout près de Wissembourg, un gros de plusieurs milliers de Français, une autre annonçant que le maréchal de Mac-Mahon marchait avec toute son armée le long du Rhin etc ».

Le développement des images varie, selon Galton, avec les races.

Les Français, par exemple, paraissent posséder ce don à un degré particulièrement développé. *Figurez-vous* est une expression qui revient souvent en français.

Le *pouvoir de visualisation* est plus développé chez les enfants que chez les adultes, chez les femmes que chez les hommes [1]. La démonstration de M. Binet, que l'image est le résultat d'une excitation des centres sensoriels corticaux, est très intéressante. M. Binet est arrivé à cette théorie physiologique de l'image par une série d'expériences d'hypnotisme. On a établi aussi par d'autres expériences physiologiques que la sensation et l'image emploient le même ordre d'éléments nerveux, et cette communauté d'éléments anatomiques établit une liaison étroite entre la présentation, la représentation et l'hallucination.

Les sensations visuelles et auditives sont celles qui *se représentent* avec la plus grande intensité, les sensations organiques se représentent au contraire avec la plus faible intensité. Ainsi, la représentation d'une personne vue, d'un air entendu, se fait plus facilement que celle d'une chose touchée ou sentie, et les représentations de la faim et de la soif sont si faibles, qu'on peut à peine se les rappeler par la mémoire.

1. A. Binet, *op. cit*

§ C. — *L'idée, le jugement, le raisonnement.*

Les idées sont des états plus simples que les images. Elles se forment par un commencement d'opération intellectuelle. Si, prenant plusieurs images de la même classe, on fait abstraction de leurs propriétés particulières, et que l'on garde seulement les propriétés qui leur sont communes, on a une *idée générale* ou *notion*. C'est ainsi que, faisant abstraction des détails de divers bâtiments, on arrive à l'*idée générale* de *maison*.

Le jugement consiste dans l'action de déterminer un rapport entre les idées ou sensations, c'est-à-dire que, lorsque nous affirmons quelque chose, nous faisons un jugement. En dernière analyse, le jugement se réduit à une association d'idées ou d'images, momentanément indissolubles. Ainsi, quand on dit : X est un criminel, cela signifie que X a éveillé en nous, à ce moment, l'idée d'*homme* capable d'une mauvaise action.

Le raisonnement est une opération, qui consiste à établir un rapport entre plusieurs jugements.

Le raisonnement a pour effet de nous conduire à des vérités inconnues en partant des vérités connues. La vérité, qui s'établit d'un cas particulier, à un autre cas particulier est une *infé-*

rence : Par exemple, l'enfant, après s'être brûlé une fois, évite d'approcher son doigt du feu.

Le raisonnement qui va du particulier au général est *inductif* : il est une généralisation de l'expérience. Par exemple, après avoir constaté un certain nombre de fois qu'une pierre jetée en l'air retombe sur la terre, je conclus, que la pierre retombera toujours.

Le raisonnement qui passe du général au particulier est une *déduction*. Par exemple, tous les hommes sont mortels, Pierre est homme, donc Pierre est mortel.

Cette forme de raisonnement s'appelle encore *syllogisme* [1]. Selon Binet, le raisonnement logique est comme un sens supplémentaire, et a pour but de nous donner une vision interne qui prolonge la vision extérieure.

§ D. — *La personnalité (le moi).*

Dans le langage psychologique la personnalité est la forme la plus haute de l'individualité psychique ; c'est l'individu qui a *une conscience* claire de soi-même, et qui agit en conséquence.

Nous avons nommé la conscience, expliquons ce mot :

Sur la nature de la conscience, il y a deux hypothèses « l'une fort ancienne qui considère la conscience comme la propriété fondamentale *de*

1. *Paulhan*. — *Physiologie de l'Esprit* page 74.

l'âme ou *de l'esprit*, comme ce qui constitue son essence ; l'autre, très récente, qui la considère comme un simple phénomène, surajouté à l'activité cérébrale, comme un événement ayant ses conditions d'existence propres et qui, au gré des circonstances, se produit ou disparaît (1) ».

La première, demande un état permanent de la conscience, même dans le sommeil, quand elle peut être très faible, jusqu'à ne pas donner signe d'existence. La deuxième théorie est celle admise par Ribot et par le plus grand nombre des auteurs, elle ne nous force pas d'admettre la *conscience inconsciente* et est d'accord avec les expériences de tous les jours, avec le phénomène de *l'intermittence de la conscience*. En effet, on ne pense pas toujours, et des expériences toutes démonstratives montrent que la conscience peut être tout-à-fait interrompue.

Donc, la conscience de notre personnalité, de notre Moi est la *conscience de soi-même*.

A la base psychique est le sens du corps, le sentiment de notre existence organique. En effet, si nos organes s'altèrent, notre Moi s'altère aussi. Une altération, même partielle, mais durable, d'un organe, amène une altération dans la nature de l'individu et dans son Moi. Les exemples à cet égard sont innombrables. Un soldat se croyait mort depuis la bataille d'Austerlitz, où il avait été grièvement blessé. Quand

1. Ribot. *Les Maladies de la Personnalité*. p. 4.

on lui demanda de ses nouvelles, il répondit : « Vous voulez savoir, comment va le père Lambert ? Il n'est plus, il a été emporté par un boulet de canon. Ce que vous voyez, c'est une mauvaise machine qu'ils ont faite à sa ressemblance ». Détail à noter, la peau de ce soldat était insensible.

Tous les phénomènes de notre vie psychique sont liés entre eux, de manière à former un ensemble, qui constitue la permanence et l'unité de notre personnalité.

Mais la première condition de la constance et de la permanence de notre *moi* est la constance et la permanence de notre manière d'être et du fonctionnement de nos différents organes ; en d'autres termes, l'unité et l'identité de la personnalité sont l'expression psychique de l'unité et de l'identité de l'organisme.

Les troubles de la personnalité peuvent se réduire, selon M. Ribot, à trois types intéressants à citer :

1° *L'aliénation de la personnalité*, quand le sentiment général du corps est complètement changé. Ce nouvel état supprime l'ancienne vie et sert de base à une nouvelle vie psychique. Exemple : le cas du père Lambert.

2° *L'alternance de deux personnalités*, ce qu'on appelle encore la *double conscience*. La cause psychique de cette alternance est bien obscure, et il est établi que cette alternance se porte ordinairement sur les gens hystériques, qui

sont instables par excellence. Par exemple, A., jeune femme, a des époques où elle est très sage, chaste, religieuse, modeste, et des époques où elle est très indécente, et se livre à la plus vile prostitution. Les transitions entre ces époques sont inconscientes.

3° *Substitution de la personnalité.* — L'individu croit avoir changé de personne : par exemple, un homme qui se croit femme, un chiffonnier qui se croit roi. Ici, le mal vient du cerveau, et, en général, l'individu se souvient bien de ce qu'il a été, homme ou chiffonnier.

CHAPITRE II

PHÉNOMÈNES DE SENSIBILITÉ

Sous le nom général de sensibilité, on désigne tout ce qui se rapporte aux facultés affectives : le plaisir et la douleur, les émotions, les sentiments, les passions.

§ A. — *Le plaisir et la douleur.*

Le plaisir et la douleur ne se peuvent pas définir. Il y en a cependant une quantité de *descriptions*. Citons-en deux.

Selon Dumont, le plaisir est dû à l'augmentation de l'ensemble des forces qui constituent le moi. D'après Spencer, le plaisir est dû à une activité modérée, à des actions qui contribuent au bien-être de l'organisme. Enfin, c'est un état que l'homme tend à chercher, garder et augmenter ; et comme on le définit toujours au rapport de notre activité, Kant l'appelle *état sthénique*.

La douleur serait due à des causes inverses et Kant l'appelle *état asthénique*.

Les phénomènes affectifs, autres que les sentiments de plaisir et de douleur, sont les *émotions*, les *besoins*, les *divers sentiments* et *passions*.

§ B. — *Les émotions et les besoins.*

Les émotions sont des phénomènes affectifs assez violents et peu durables; elles sont dues souvent à une action directe du monde extérieur. Les émotions se rapportent aux objets qui peuvent satisfaire ou contrarier nos tendances naturelles. C'est une émotion que nous fait éprouver la vue d'un ennemi ou celle d'une personne aimée. La peur, l'espérance, l'angoisse, la joie, l'attente, la colère sont des émotions.

Il y a des émotions *sensationnelles* ou physiques, dues à l'action du milieu extérieur sur les sens (la vue d'un ennemi) et *des émotions idéales*, dues à l'exercice de l'imagination (l'idée d'un ennemi).

Ensuite, il y a des émotions dues à la satisfaction d'un besoin, et à la non satisfaction d'un besoin.

La peur est une émotion à force déprimante, asthénique, qui diminue l'énergie physique et intellectuelle de l'individu. Elle est une de celles qui nous intéresse le plus dans notre psychologie des armées ; nous nous arrêterons donc sur elle un moment.

La peur est une émotion qui dérive de l'instinct de conservation sous sa forme défensive. Elle est la première qui apparaît dans la vie de l'individu d'après l'unanimité des auteurs.

Selon Perez, elle se manifesterait à deux mois, et serait suscitée d'abord par les sensations auditives et plus tard par les sensations visuelles.

Sully l'a définie : « réaction émotionnelle causée par la représentation vive et persistante d'une douleur ou d'un mal possible ».

La peur produit une paralysie des muscles de la volonté, une paralysie des muscles de la vie organique et une modification sensible de l'appareil vaso-moteur, qui peut aller jusqu'à une paralysie mortelle de la circulation.

« On a pu soutenir avec raison que la peur a un caractère téléologique, qu'elle est adaptée à une fin : se resserrer, se dérober, offrir le moins de prise possible aux attaques, et, en prévision d'un mal possible, se tenir sur la défensive (1) ».

Des auteurs prétendent que la peur est transmise par hérédité. Cette opinion est rejetée par ceux qui n'admettent pas la transmission héréditaire des qualités acquises. M. Ribot, pour ne pas rester sur un terrain contesté, et dans l'impossibilité d'invoquer l'expérience sur ce sujet, dit que les origines de la peur existent dans l'organisme, qu'elles font partie de la constitution de l'animal et de l'homme, et l'aident à vivre par une adaptation défensive, utile dans la plupart des cas.

La peur est susceptible de plusieurs degrés, à la tête desquels on peut mettre *le soupçon*, et à la fin : *la terreur*, *l'épouvante*, qui amènent l'es-

1. Ribot. — *Psychologie des sentiments*, page 206.

prit et le corps à un état d'immobilité, qui les empêche de fonctionner dans un but de conservation. En outre, il y a des peurs morbides, des phobies, que dans certaines circonstances il faut reconnaître. Il en existe plusieurs classifications, mais en général elles se rattachent toutes, à quelque évènement de la vie extérieure, dont nous avons gardé ou non le souvenir, mais qui s'est incrusté dans notre constitution individuelle. Evidemment, nous avons parlé des phobies essentielles, et non de celles qui sont reliées à d'autres maladies.

Si, au lieu d'avoir la probabilité du mal, qui va arriver, nous en avons la certitude, il se produit *le désespoir* ou *la résignation.*

L'espoir est le sentiment qui se produit quand nous attendons un phénomène bienfaisant. Si, à la place de la probabilité du bien, nous avons la certitude de ce bien, il y a *transport, joie.*

Les besoins sont des tendances organiques senties. Ils constituent, surtout lorsqu'ils arrivent à un certain degré d'intensité, soit des peines positives, quand il y a trop d'activité dans les organes (comme, par exemple, le besoin de repos, de faim), soit des douleurs négatives, (comme les besoins affectifs, les besoins voluptueux), quand il y a non activité des organes respectifs [1].

1. Paulhan, *op. cit.*

§ C. — *Sentiments et passions.*

Le nom de sentiment est très vaguement employé. On s'en sert pour désigner tout phénomène de sensibilité. Mais, pour le préciser un peu, Paulhan l'applique à certains phénomènes affectifs, quand ils sont trop peu violents pour atteindre à *la passion*, et trop durables et calmes pour constituer une *émotion*.

Les sentiments, comme les besoins, sont excitants ou déprimants, ils peuvent accroître ou diminuer l'intensité des actions vitales, en causant des plaisirs ou des peines.

Il y a plusieurs classifications des sentiments ; nous citerons celle qui est basée sur la nature des objets qui leur donnent naissance (Paulhan), parce qu'elle a l'avantage de fournir une transition entre la psychologie et la sociologie :

1° *Sentiments anti-altruistes*, comprenant la tendance qui pousse certains hommes à rechercher le mal chez les autres hommes, non à cause du profit que ce mal peut leur procurer, mais uniquement pour le plaisir qu'ils trouvent à voir souffrir.

2° *Sentiments égoïstes*, qui comprennent l'amour de soi et ses dérivés directs.

3° *Sentiments altruistes*, c'est-à-dire les sentiments d'amour, de sympathie, de pitié, etc.

Certains auteurs ajoutent encore une quatrième classification, celle des *sentiments désintéressés*,

comme l'amour du beau, du vrai, du bien ; mais, à notre avis, on peut ramener ces sentiments désintéressés à une des classes précédentes, car le *beau* ou *le bien*, pour être beau ou bien, doit satisfaire notre égoïsme ou notre altruisme. Et la preuve en est, que si une *affaire de justice*, prend une importance publique, si tout le monde s'y intéresse, on adopte une attitude dénotant bien, qu'il ne s'agit nullement là d'un *sentiment désintéressé*.

Arrêtons-nous un peu sur les deux derniers genres de sentiments.

1° *Sentiments égoïstes*. Les sentiments égoïstes se divisent en deux classes, d'après les deux sortes de manifestations de l'instinct de conservation individuelle. Cet instinct se manifeste dans les tendances relatives à la conservation et au développement de l'être matériel, physique, de l'individu, dans les tendances relatives à la conservation et à l'affirmation de l'être idéal ou moral de l'individu.

L'être idéal ou moral réside dans l'idée que les autres ont de notre personnalité, ou que nous en avons nous-même ; elle dépend de la manière dont se réfléchit notre personnalité dans notre esprit ou dans l'esprit d'autrui [1].

L'homme se compare lui-même, d'un point de vue ou d'un autre, avec les autres hommes, et détermine ainsi sa valeur relative. Si cette com-

1. Gavanesco. *El. de psychologie.*

paraison reste en sa faveur, il en résulte un sentiment agréable de son *moi*, ou de sa *personnalité triomphante*. En même temps, naît une sorte d'inclination vers la personne, qui, par son infériorité, lui a causé cette satisfaction ; il en résulte le sentiment de la *générosité*.

Si le résultat de la comparaison ne lui est pas favorable, il se produit en lui un sentiment d'humiliation, d'amoindrissement de son être moral. En même temps, naît en lui, d'après son tempérament ou son éducation, un sentiment *d'envie* ou *d'émulation* touchant la personne, qu'il a trouvée supérieure.

L'envieux hait l'homme supérieur, et tâche de faire disparaître la distance séparatrice et humiliante par l'abaissement, la dégradation et même la suppression de cette supériorité : d'où *la calomnie*, la méchanceté, la médisance, qui tendent à abaisser et à dénigrer l'image d'un homme, pour l'amener au niveau du calomniateur, et encore plus bas, si c'est possible. L'envie fait mal à l'envieux et aux autres ; c'est un sentiment vicieux, un sentiment asthénique.

L'émulation incite l'inférieur à égaler le supérieur ; ici, l'inférieur aime les qualités de celui qui s'est distingué ; l'émulation est un sentiment sthénique, qui développe les forces et invite au travail.

L'homme est, en général, un animal méchant, en qui l'éducation et la civilisation, loin de supprimer la lutte pour l'existence (matérielle ou mo-

rale), ont multiplié les moyens de lutte, en le rendant plus dangereux. C'est pourquoi le sentiment d'envie est beaucoup plus commun que l'émulation, la calomnie nous offrant un chemin plus court pour atteindre l'homme, qui nous paraît supérieur, et donnant raison, malheureusement, à l'adage : on n'aime pas ce qu'on admire.

2° *Sentiments altruistes.* Presque tous les phénomènes de notre vie ont, comme substratum ou l'instinct de conservation individuelle, ou l'instinct de conservation de l'espèce.

Les sentiments égoïstes tiennent au premier instinct ; les sentimeuts altruistes sont du ressort du second instinct.

Parfois, le sentiment altruiste vient en conflit avec l'instinct de la conservation individuelle, et souvent sort vainqueur de ce conflit. C'est ainsi qu'un père tire son enfant du milieu des flammes, en risquant sa propre vie ; que le soldat va à la guerre pour défendre la terre des siens, etc. Les sentiments sympathiques forment, d'après leur intensité, plusieurs cercles concentriques ; au centre on trouve les enfants, les parents, ensuite les frères et les sœurs, plus loin, les autres parents, après, les concitoyens, et ainsi de suite.

Le sentiment national tient à cette classe de sentiments.

Le sentiment militaire, par son *esprit de corps*, doit aussi lui être rattaché.

CHAPITRE III

LA VOLONTÉ

La volonté est la représentation prépondérante, presque exclusive, d'un acte, représentation accompagnée d'une tendance prépondérante à remplir cet acte (Spencer).

Les volitions se divisent, d'après leur origine, en :

1) *Volitions sensationnelles* ou *présentatives*, et

2) *Volitions cognitionnelles* ou *représentatives*.

Aux volitions présentatives correspondent tous les actes spontanés, réflexes et instinctifs.

Les instincts sont un pas vers les volitions représentatives, en ce qu'ils sont des réactions parties des habitudes organiques, que l'individu trouve, dès sa naissance, toutes formées dans sa nature psychique. Donc, quoique les instincts se présentent aveugles, ils sont dus à l'expérience consciente, relativement intelligente, des ancêtres.

La philosophie positive considère parmi les instincts : l'instinct *nutritif*, l'instinct *sexuel*, l'instinct *matériel*, l'instinct *militaire* (de destruction), et l'instinct *industriel* (de construction).

La volition représentative, c'est la *volonté* proprement dite.

L'éducation de la volonté consiste dans la formation de cette volonté représentative, dans laquelle les présentations des objets, les incitations extérieures sont remplacées par des représentations, des incitations intérieures.

Celui-là a la volonté forte, qui, sans être troublé par des impressions passagères et attrayantes, poursuit un dessein, qui le porte vers un but sûr, mais dont les résultats ne se peuvent pas voir immédiatement ; qui sacrifie les attractions séduisantes du présent, par une résignation et un renoncement complets, à un bien futur.

La faculté de se résigner, de maîtriser les inclinations et les sentiments, et de se conduire d'après la voix de la raison, est connue dans la morale, sous le nom de *libre-arbitre*. Elle constitue une des plus hautes qualités de l'homme, parce que celui-là seul dispose de la liberté de faire le bien et est maître de sa volonté, qui n'est pas l'esclave de son corps, de ses sens et de ses craintes.

L'énergie est une volonté soutenue. L'homme est énergique quand il marque de la persistance dans sa volonté, quand il sait imposer sa volonté à lui-même et aux autres, en passant sur tous les obstacles et sur les influences néfastes de son temps. Par contre, la volonté peut être diminuée, sous les formes suivantes :

1) *La faiblesse de l'impulsion*, par manque d'incitations, ou par trop faible action, d'où résulte un caractère indécis.

2) *Excès d'impulsion.* Dans ce cas les motifs raisonnables ne sont pas suffisants, sont faibles, et les impulsions d'ordre inférieur prédominent, en tombant dans le domaine des instincts. Nous pourrions dire plus exactement que l'excès d'impulsion est un affaiblissement de l'inhibition.

3) *La mobilité de la volonté.* Dans cette catégorie entre le type hystérique.

4) *L'anéantissement de la volonté*, tel que l'extase [1].

C'est ici le moment de citer :

L'attention. — En effet, la volonté et l'attention se rapprochent par beaucoup de points. Dans l'attention, comme dans la volonté, il y a prédominance d'une image. L'attention est aussi, soit *présentative*, ou involontaire, soit *représentative*, ou volontaire. Celle-ci, comme la volonté représentative, demande de l'éducation. M. Ribot appelle l'attention présentative, *attention spontanée*, et l'attention représentative, *attention volontaire*.

1. Ribot. *Maladies de la volonté*.

CHAPITRE IV

L'INFLUENCE RÉCIPROQUE ENTRE LES ORGANES ET L'ESPRIT

§ A. — *L'influence des organes sur l'esprit.*

L'état des divers organes du corps a une influence capitale sur l'esprit. En commençant par l'habitus extérieur, nous trouvons que l'individu laid est, en général, réservé et modeste, l'homme beau est plus prétentieux et hardi. Le chétif et faible est timide et conciliant, le fort et grand est audacieux et querelleur ; le maigre est leste, le gras est lourd, et en un mot, rarement l'extérieur ne porte pas l'empreinte du caractère de l'individu.

En passant aux organes internes, nous connaissons que le poumon volumineux, qui est presque toujours accompagné d'un cœur grand, détermine une respiration plus intense et plus ample, une sanguinification plus vive, une circulation plus active et une chaleur animale plus grande. Toutes ces fonctions concourent à former le tempérament sanguin, au caractère vif, aimable et intellectuel. Si avec une poitrine volumineuse, on a un foie gros, une sécrétion biliaire abondante, cette bile exerce son action stimulante sur le fonctionnement

du système nerveux, et unissant cette action à celle de l'activité circulatoire, elle détermine des dispositions ardentes et violentes, des sentiments de mal-être et d'inquiétude. Une grande capacité thoracique, jointe à une faible activité des organes abdominaux, imprime en général à l'individu, de la lenteur, de la paresse et une certaine douceur, qui déterminent un caractère, plutôt terne.

L'exubérance ou l'affaiblissement des organes génitaux, détermine nombre de dispositions psychiques, qui peuvent avoir des influences très importantes sur la vie de l'individu, et lui inspirer des décisions et des actions vitales pour lui et pour ceux qui l'entourent.

L'excès d'impressionnabilité du système nerveux peut lui faire voir des objets, qui n'existent pas, entendre des bruits imaginaires, lui rendre insupportables des états assez légers pour d'autres, peut enfin le faire juger et agir à l'inverse d'un autre, au système nerveux moins excitable.

L'état de santé ou de maladie des différents organes, agit d'une manière plus forte encore, que leur constitution et leur fonctionnement. C'est ainsi, que les infirmités et les défauts sensoriels, donnent à l'homme, un caractère malin et dangereux, ce qui a rendu proverbial le dicton : *méchant comme un bossu.*

Les maladies des organes génitaux de la femme déterminent une quantité d'altérations du caractère, qui peuvent aller jusqu'à diverses manies, et même jusqu'à la folie.

L'affaiblissement du système nerveux, sous le nom de *neurasthénie*, avec localisation prédominante à l'estomac, imprime aux individus ce malaise et cette mauvaise disposition, très évidente dans toute leur manière d'agir. Tout le monde connaît le type hypocondriaque. Il est d'autant plus malheureux, qu'on a l'habitude, en général, de négliger ses plaintes, en le considérant comme un malade imaginaire, tandis qu'en réalité, il est presque toujours atteint de quelque affection, qui se manifeste sourdement et est difficile à reconnaître pour les médecins. Et même, s'il n'y a pas de lésion organique, il existe un trouble fonctionnel, comme une névralgie hystérique, que si peu dangereuse qu'elle soit, n'en est pas moins douloureuse.

Les poitrinaires sont en général méchants et les cardiaques sont irascibles. On prétend que la bataille de Borodino (1812) a été faiblement conduite, à cause d'un rhume du cerveau de Napoléon, et que la nuit de la St-Barthélémi est due à une recrudescence d'une affection chronique intestinale de Charles IX.

Malgré la grande facilité d'acclimatement de l'homme, un changement de température ou du climat, n'est pas sans influence sur les facultés psychiques. La seule différence de la pesanteur de l'air, produit en lui, ou l'anxiété et la débilité, ou le sentiment de la force et d'activité. La chaleur hâte et exalte la sensibilité au détriment de la force musculaire, le froid, quand il est mo-

déré et passager, accentue l'activité de la vie.

De même, l'homme peut s'habituer à tous les aliments, mais des nourritures diverses n'entretiennent pas en lui les mêmes facultés aux mêmes degrés. La diète lactée a des effets sédatifs, l'alimentation carnée est excitante, et les ordres religieux suivent un régime destiné à apaiser les désirs sexuels. La suralimentation engourdit le cerveau, l'inanition affaiblit toute volonté, et la faim aiguë, peut pousser les hommes forts, au crime.

Les boissons alcooliques excitent l'intelligence et les sentiments affectifs, et leur abus conduit à la férocité ou à la stupidité.

Enfin, l'abstinence, la continence, la qualité de l'alimentation et de la boisson, peuvent déterminer des hallucinations aussi fortes, que bien des maladies aiguës, fébriles ou chroniques, à cause de l'action morbide du système nerveux et circulatoire sur l'esprit.

§ B. — *L'influence de l'esprit sur l'activité physique.*

Les sensations, comme tous les états de l'esprit, exercent une influence sur les organes de la vie végétative, comme sur les organes de la vie de relation. La sensation de froid, surtout à la face, stimule la respiration. Les sensations peuvent déterminer des actes plus compliqués : des paroles et des actions.

Les images et les idées influent aussi beaucoup sur notre activité.

Une idée émouvante provoque des larmes. La potion la plus inactive peut faire dormir celui qui croit avoir pris un narcotique.

Les images exercent une très grande influence aussi sur notre vie de relation. C'est en éveillant des images fortes dans l'esprit des foules que les tribuns populaires obtiennent d'elles tout ce qu'ils veulent.

Dans la vie ordinaire, le pouvoir de l'image sur nos actions est remarquable. On peut dire que toute image d'un acte est une tendance à ce même acte, un commencement d'exécution. Quand une phrase nous préoccupe fortement, nous avons une tendance à la prononcer, et, parfois, nous la prononçons involontairement.

Quant à l'influence *des sentiments*, elle est trop connue pour nous y arrêter. On sait, par exemple, que le sentiment de l'amour peut nous pousser à n'importe quelle action, à la plus difficile comme à la plus exaspérée.

C'est à ce chapitre qu'on peut rattacher *l'imitation*. L'homme est un être imitatif, et une quantité d'études ont confirmé que l'imitation peut engendrer de véritables épidémies. C'est ainsi que sont connues les épidémies de crimes, de suicides, etc. Le pouvoir de l'imitation est particulièrement accentué dans les faits ordinaires de la vie. L'imitation entre dans l'éducation comme un élément de premier ordre. Les collectivités subis-

sent bien souvent les influences de l'imitation, et nous aurons, par conséquent, à reparler de celle-ci.

§ C. — *L'influence du psychique sur l'esprit.*

Les sensations, les images et les idées agissent les unes sur les autres.

L'influence des phénomènes psychiques les uns sur les autres donne lieu aux lois qu'on a dénommées : lois de *l'association.* En effet, une idée nous en rappelle souvent une autre. L'association se fait d'après certaines lois, que Bain a formulées ainsi :

1° Les actions, les sensations, les états de sensibilité, qui se présentent l'un avec l'autre, ou l'un immédiatement après l'autre, tendent à s'unir étroitement, à adhérer l'un à l'autre.

2° Les actions, sensations, pensées présentes, tendent à rappeler les états de l'esprit ou les impressions, qui leur sont semblables et qui ne sont pas présentes. — On pourrait exprimer ces deux lois en disant, que les pensées et les émotions s'évoquent mutuellement, quand elles sont associées par *contiguité* ou par *similarité.*

La *contiguité* peut être par *simultanéité* ou par *succession.* Ainsi, je vois dans mon esprit un ami, et avec lui je me rappelle sa voix, sa figure,

la place où je l'ai quitté la dernière fois ; ce sont autant d'images associées par contiguité de simultanéité. Je me souviens de ce que j'ai fait après l'avoir quitté : voilà de nouvelles idées associées par *contiguité de succession.*

Cet ami éveille en moi le souvenir d'un autre avec qui j'ai passé un certain temps, menant avec lui la même vie professionnelle : voilà des associations par *similarité.*

Les différences très nettes entre les images, aussi bien que la ressemblance des images, provoquent leur association ; c'est à ces associations que sont dus les raisonnements et les procédés scientifiques. Tout acte de l'intelligence suppose, en effet, la connaissance des ressemblances et des différences.

L'influence de l'image et de l'idée sur le sentiment est considérable. Les idées peuvent arrêter ou réprimer certains sentiments.

Pourtant, le pouvoir des sentiments sur les idées est beaucoup plus fort. Les états affectifs peuvent empêcher des sensations réelles de se produire, et provoquer d'autres sensations fausses, des hallucinations. Nous verrons qu'ils ont la même force sur les collectivités et sur l'homme, ils ont même parfois une force plus grande sur les collectivités. Ce n'est pas seulement sur la production des images, c'est aussi sur leur mode d'association que les phénomènes affectifs agissent.

Nous avons vu que les jugements, les raisonnements se ramènent à des images ou à des

associations d'images ou d'idées. Le sentiment exerce une influence souvent fâcheuse sur les raisonnements,soit en les empêchant d'avoir lieu, soit en les faussant. C'est ainsi que la haine aveugle beaucoup de gens sur les mérites de leurs ennemis et leur fait trouver en eux des défauts, qu'ils n'ont pas. Malheureusement cette mauvaise influence est surtout très marquée chez les personnes instruites. La science, et les vérités qui en découlent en souffrent parfois beaucoup.

Faire un raisonnement à un homme emporté par la passion est un mauvais moyen de le calmer ; on réussit plutôt en excitant chez lui une passion contraire à celle qu'il faut réprimer.

Pour la même raison, Stuart Mill a dit, qu'on ne peut pas opposer des arguments aux croyances basées sur les sentiments.

Les sentiments agissent aussi les uns sur les autres. Il y a une association des sentiments : nous aimons les amis de nos amis et nous sommes portés, en général, à peu de bienveillance envers les personnes, sympathisant avec celles qui nous ont fait du mal.

De cela, il faut accuser la nature humaine elle-même, car c'est exceptionnellement qu'on trouve le sentiment au service de la raison, et c'est presque toujours la raison, qui est au service du sentiment. Les polémiques à perte de vue, dans la science et dans la littérature, viennent de ce mauvais état d'esprit : l'auteur de tel travail, élève dévoué

du professeur H..., ou adversaire personnel de J..., ne travaillera jamais que dans le sens de H, et contre J., dénaturera même les résultats acquis de l'expérience, et, pour arriver à son but, ne craindra pas d'employer les plus ingénieux sophismes.

CHAPITRE V

L'ORGANISATION DE L'ESPRIT.

§ A. — *La mémoire.*

La mémoire comprend : la conservation de certains états, leur reproduction et leur localisation dans le passé. Ces trois éléments sont de valeur inégale ; les deux premiers sont nécessaires, indispensables, le troisième, celui qu'on appelle encore la *reconnaissance,* complète la mémoire, mais ne la constitue pas. Il est absolument psychologique, il représente l'apport de la conscience dans le fait de la mémoire [1]. La mémoire, qui a seulement les deux premiers éléments, s'appelle *mémoire organique* ; nous en pouvons donner comme type : la locomotion. Il y a, dans cette action, une série d'actes successifs, et chacun d'eux *suggère* le suivant.

Nous trouvons dans l'histoire militaire de tels exemples de suggestion organique. Tout en dormant, des soldats à pied, et même des cavaliers en selle, ont pu continuer leur route, quoiqu'ils eussent, les derniers surtout, à se tenir constamment en équilibre.

1. Ribot. *Maladies de la mémoire.*

D'après toute une suite d'expériences, on peut affirmer, que l'impression renouvelée occupe exactement les mêmes parties que l'impression primitive, et de la même manière.

Les conditions physiologiques de la mémoire sont donc :

1° Une modification particulière imprimée aux éléments nerveux.

2° Une association, une connexion particulière établie entre un certain nombre de ces éléments.

En effet, il s'établit certaines associations dynamiques, qui, par répétition, deviennent aussi stables que les connexions anatomiques primitivès.

Ces conditions physiologiques sont les bases de la mémoire organique, qui bien analysée, est un simple fait biologique.

Si on ajoute la conscience, on a la mémoire complexe, la *mémoire psychique.*

Sans entrer dans l'analyse de la conscience, bornons-nous à dire que les conditions de la conscience sont : *la durée* et *l'intensité du phénomène.*

A l'aide de la conscience nous réalisons le troisième caractère de la mémoire psychique : la *localisation* ou la *reconnaissance.*

M. Ribot appelle la mémoire psychique *une vision dans le temps*, parce qu'elle est un rappel de tout ce qui s'est passé dans ce temps-là, rappel que nous obtenons en nous servant de divers points de repère. Il nous faut toujours une ad-

jonction d'états de conscience secondaires à l'état de conscience principale ; l'association est donc un élément principal de la mémoire.

Il y a plusieurs genres de mémoire, et cela tient à l'inégalité des genres d'images. Les personnes qui ont une bonne mémoire visuelle sont celles chez qui les images visuelles prédominent ; celles qui ont une bonne mémoire auditive ont la prédominance des images auditives.

Les désordres de la mémoire peuvent être limités à une seule catégorie de souvenirs et laisser les autres intacts, en apparence au moins : ce sont les *désordres partiels.*

D'autres désordres, au contraire, affectent la mémoire tout entière sous toutes ses formes, coupent en deux ou plusieurs tronçons notre vie mentale, y creusant des trous que rien ne comble, ou la démolissent en totalité par action lente : ce sont autant de variétés de *désordres généraux.*

L'exaltation de la mémoire peut se manifester de la même façon, elle est : *générale* ou *partielle.*

Intéressante à citer est aussi la loi de la dégénération de la mémoire : les souvenirs les plus récents se perdent les premiers, les plus anciens, les derniers ; les phénomènes de l'intellect se perdent avant les phénomènes affectifs, et ceux-ci avant ceux de la volition. La *régénération* suit la même loi [1].

1. Ribot. — *Maladies de la Mémoire.*

§ B. — *Habitude.— Hérédité.— Milieu.*

A mesure que les centres nerveux répètent un acte, cet acte leur devient de plus en plus facile, et plus un acte s'accomplit facilement, moins la conscience y prend part. Si l'acte devient habituel, la conscience peut en disparaître entièrement.

Donc, l'habitude se rattache à la mémoire.

« *L'hérédité*, dit M. Ribot, est l'habitude d'une famille, d'une race, d'une espèce... Ce qui est dans l'individu, l'habitude, est dans l'espèce, l'hérédité ».

On a beaucoup spéculé sur l'hérédité, on en a même abusé. Il y a des savants qui ont fait prévaloir l'hérédité sur le milieu, et d'autres qui ont fait, au contraire, prévaloir le milieu, comme facteur principal dans la formation du caractère.

Paulhan nous dit : « L'hérédité ne transmet pas seulement les qualités qu'un individu a reçues de ses ancêtres, mais encore celles qu'il a acquises pendant sa vie. Ces modifications de l'intelligence et des caractères se perpétuent ainsi, et peu à peu, la race change et se transforme [1]».

Si cela est vrai, l'hérédité se réduit elle-même en dernière analyse, au milieu.

1. Paulhan. *Physiologie de l'Esprit*, pag. 174.

§ D. — *Caractère et tempérament.*

Le caractère est la manière relative constante de se conduire dans différentes circonstances ; c'est l'habitude de la volonté, de se déterminer et, de vouloir de la même façon.

Il a son origine dans les sentiments et dans la volonté.

Deux conditions concourent à former le caractère : *l'unité* et *la constance* de la manière de répondre aux impressions reçues. Pourtant, ces deux conditions ne sont réalisées que relativement, la plupart des hommes n'ayant ni unité, ni constance. M. Ribot a groupé ces derniers hommes en deux classes : les *amorphes* et les *instables*. Les premiers, les *amorphes*, sont le produit du milieu ; ils n'ont pas une forme propre et sont soumis au hasard. Les *instables* sont capricieux et mobiles ; ils travaillent de la même façon, dans des circonstances différentes, et d'une manière diverse, dans les mêmes circonstances.

Les autres caractères se divisent en deux grandes classes : les *actifs* et les *émotionnels*. Les *actifs* ont de l'initiative, sont en continuel mouvement, prennent des décisions rapides et spontanées ; leur caractère est l'apanage de tous les grands généraux. Les *émotionnels* sont dominés par des sentiments, incessamment ils se plaignent ou tressaillent de joie.

Certains auteurs ajoutent le type des *intellec-*

tuels et décrivent ceux-ci comme des analystes, c'est-à-dire comme des individus expliquant constamment ce qui leur arrive et consommant en réflexions leur temps et leur énergie. M. Ribot n'admet l'intelligence que comme un élément très secondaire dans la formation du caractère, toutes les variétés du caractère tournant autour de la sensibilité et de l'activité. C'est pourquoi il admet plutôt la classe des *apathiques*, dont les marques caractéristiques sont l'inertie et l'indolence.

Le tempérament est la prédisposition de l'individu à se conduire de telle ou telle manière en diverses circonstances, prédisposition créée par la constitution et le fonctionnement des organes de sa vie végétative.

On a distingué, de tout temps, quatre tempéraments : *le phlegmatique*, à réaction lente et faible ; *le mélancolique*, à réaction lente mais forte ; *le sanguin*, à la réaction rapide et faible et *le colérique*, à réaction rapide et forte.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

LA PSYCHOLOGIE DES COLLECTIVITÉS

Après avoir traité sommairement de la psychologie individuelle générale, nous allons résumer la psychologie des collectivités.

§ A. — *Définitions de la foule.*

Supposons un certain nombre de personnes réunies par hasard, devant nous, des curieux ou des passagers, nous pourrons dire que nous avons *une foule*, mais cette foule n'aura aucun intérêt psychologique, c'est plutôt : le public.

Si ces hommes incidemment assemblés sont soumis à quelque influence puissante et commune, par exemple, à une tempête sur l'Océan, ou à tout autre danger, le péril commun les unira tous au point de vue psychologique, et leur collectivité présentera, au point de vue de la pensée et des sentiments, des états intéressants à étudier, mais qui seront transitoires, ne durant qu'autant que le danger lui-même.

Si cette réunion de personnes, au lieu d'être fortuite est d'avance provoquée par une besogne, par une nécessité patriotique ou religieuse, morale ou matérielle, nous aurons une foule rassemblée dans une pensée, poursuivant le même but, ayant une unité psychologique : nous aurons un agrégat plus ou moins organisé, aux caractères propres.

Une telle foule a été longtemps considérée comme une réunion d'individus quelconques mettant en commun leurs qualités et leurs défauts.

Même les grands philosophes partageaient cet avis et Spencer a défini la foule : « La somme ou mieux encore la moyenne des qualités morales et intellectuelles des individus qui la constituent » [1].

En effet, il paraît à première vue, qu'il en est ainsi. Mais, avec un peu d'attention, on constate aisément que la réalité est différente.

Les individus qui composent la foule acquièrent ensemble une âme collective, qui les fait sentir, penser et agir en commun, de la même façon, et, bien que dissemblables par leurs manières de vivre, leurs occupations, leurs caractères et leurs intelligences, ils subissent tous un changement en vue d'un commun accord général, qui fait de la foule un être unique, avec des caractères spéciaux.

M. Gustave Le Bon croit même, que la personna-

1. Spencer. *Psychologie*, V. II.

lité de l'individu se perd, ses qualités morales et intellectuelles s'effacent,son tempérament se modifie, et la masse entière des personnes s'individualise elle-même,acquérant des caractères propres, provisoires, mais assez déterminables.

Cette perte de l'individualité propre est simplement apparente, et encore seulement dans certaines occasions ; autrement, plus nous étudions les collectivités, plus nous pouvons y retrouver les individualités. Mais, dans certaines circonstances, un agrégat peut nous présenter des manifestations si vives, des sentiments si hypertrophiés dans une directiou ou dans une autre, que les individus qui le constituent paraissent avoir perdu toutes leurs qualités individuelles.

Nous distinguerons cet état anormal des collectivités, sous le nom générique de *foule* ou encore *foule psychologique*, nom consacré par M. Gustave Le Bon, dans son excellent travail sur les foules.

Avant d'étudier les caractères de ces foules et les conditions, qui peuvent les provoquer, occupons-nous un moment des individus qui composent ces collectivités.

Les hommes, bien qu'ils diffèrent beaucoup par leur culture et leur éducation, ont tous les mêmes sentiments, les mêmes instincts et les mêmes passions.

En effet,Gustave Le Bon nous dit dans son travail : « Entre un grand mathématicien et son bottier il peut exister un abîme au point de vue intel-

lectuel, mais, au point de vue du caractère, la différence est le plus souvent nulle ou très faible ».

Cette même idée a été parfaitement exposée dans les *Paradoxes* de *Max Nordau.*

« Mettez ensemble 20 ou 30 Goethes, 20 ou 30 Newtons, et soumettez à leur jugement les questions pratiques du moment. Leurs discours seront peut-être admirables, distingués, mais leurs décisions seront communes à n'importe quelle assemblée, parce que chacun de ces 20 ou 30 élus, à côté de sa propre originalité, qui fait de lui un individu supérieur, possède encore le patrimoine des qualités de l'espèce, qui le font semblable, non seulement à son voisin de la réunion, mais à tous les individus inconnus de la rue. Si nous considérons *x*, la qualité commune, et *a*, *b*, *c*, *d*, etc., la qualité individuelle de supériorité reçue par éducation, une réunion de 20 hommes, même de ces génies, auront 20 *x*, et seulement 1 *a*, 1 *b*, 1 *c*, etc. ; donc l'essence humaine vaincra la personnalité individuelle ».

Par conséquent, dans la foule, agrégat fasciné ou irrité, ce n'est pas l'intelligence et la raison que l'on met en commun, mais seulement les sentiments et les passions. Voilà pourquoi les individus des classes élevées se présentent à nous sous une forme où nous ne sommes pas habitués à les voir, car, dans la foule, ils laissent voir ce que nous connaissons le moins bien en eux.

En effet, par l'éducation et la culture intellec-

tuelle, nous arrivons à cacher nos instincts et nos passions ; et, sans faire de la philosophie, dans le langage quotidien, on appelle *mal éduqués* ceux qui ne peuvent maîtriser leurs instincts et leurs passions.

Or, dans les foules, l'éducation et la culture ne comptent pas ; les passions se présentent librement ; en conséquence l'individu ne paraît pas lui-même : est changé.

§ B. — *La foule a des caractères nouveaux.*

Jusqu'à présent nous avons montré que l'individu paraît changer de caractère dans la foule, par suite de la perte de ses qualités supérieures. Il paraît en résulter, que la foule représente la somme ou la moyenne des qualités inférieures des individus, ce qui n'est pas exact, car la foule acquiert des caractères nouveaux.

Ces nouveaux caractères sont dus à plusieurs facteurs, que Gustave Le Bon réduit aux suivants.

1° *La force du nombre.* — L'individu, dans la foule, gagne, par la simple force du nombre, un sentiment de pouvoir invincible, qui le fait céder à des instincts, que seul, il eût forcément réfrénés. Ainsi, seul, on ne pense pas à aller briser les vitres des fenêtres de son voisin, car on craint une punition immédiate, mais en compa-

gnie on commet cet acte sans crainte, car le propriétaire ne s'exposera pas aux conséquences de sa mauvaise humeur.

2° *L'irresponsabilité de l'individu dans la foule.* — La foule est anonyme ; ce qui est anonyme est irresponsable, ainsi que, ce sentiment de *responsabilité*, qui retient toujours l'homme, disparaît dans la foule. Voyons, par exemple, ce qui s'est passé, au congrès des étudiants de Botosani en 1890. Ils étaient partis de Bucarest 500 jeunes étudiants, instruits et bien élevés, et sans le vouloir, presque sans s'en rendre compte, ils dévastèrent littéralement en route, plusieurs buffets. La moindre chose, une bouteille de cognac, par exemple, prise par un étudiant sans aucune mauvaise intention, lui était immédiatement enlevée par son voisin, que l'encombrement tenait plus éloigné du comptoir, et, ainsi, passant de main en main, personne, ni le buffetier, ni les étudiants ne savaient par qui elle devait être payée, pendant que le sifflet donnait le signal du départ du train.

3° *La suggestibilité*, qu'acquiert l'individu dans la collectivité, devient très grande. Une idée d'un individu est embrassée avec une très grande facilité par le voisin de cet individu, l'homme se trouvant dans une sorte de *réceptivité psychique* exagérée. Nous avons employé ce mot par analogie avec la *réceptivité morbide* que l'on voit en médecine. L'état de réceptivité morbide est l'état dans lequel l'homme est prédisposé à contracter une maladie ; si au lieu de l'influence d'une maladie

nous avons l'influence d'un sentiment, on peut désigner cet état sous le nom de : réceptivité psychique.

Gustave Le Bon ajoute encore un autre facteur : *la contagion morale*. En réalité, la contagion n'est pas qu'une forme de la suggestion.

Les individus se trouvent dans un état d'impressionnabilité tellement accentuée, qu'une idée émise par l'un est embrassée par son voisin, et se communique à tous avec une vitesse extraordinaire, en formant ce qui a été nommé *contagion morale*, et qui n'est, en réalité, qu'un effet de la suggestibilité.

Donc, dans la foule, les hommes, que nous avons vu hier encore, ne sont plus reconnaissables, leur ensemble nous offre des particularités, qui sortent totalement de l'ordinaire, et nous présente des caractères, tout à fait nouveaux. Ces caractères, nous allons les résumer :

§ C. — *Les caractères de la foule.*

Nous avons montré au début que la *foule* est soumise à *la loi de l'unité mentale*. Nous croyons nécessaire d'ajouter ici que son *état mental* est *inférieur*.

En effet, nous avons vu que dans la foule, les qualités supérieures, au lieu de s'unir, s'élident, la raison, qualité éminemment supérieure, manque et chez elle la faculté de juger n'existe pas,

ou existe à un très faible degré. Son manque de jugement fait qu'elle est privée de tout *esprit critique* ; elle ne distingue pas la vérité de l'erreur, elle associe des choses dissemblables, pourvu qu'elles aient entre elles des rapports apparents, et elle généralise rapidement des cas particuliers. Ainsi, lorsque le regretté président de la République Française, M. Sadi-Carnot fut poignardé, dans quelques villes de France, tous les italiens furent, un instant, considérés comme anarchistes, parce que Caserio, l'assassin, était anarchiste et italien. Il a fallu employer la force armée pour arrêter la fureur de la foule acharnée contre les italiens. De tels exemples, nous en avons tous les jours.

La foule n'aime pas les arguments, car elle ne peut les comprendre, mais elle accepte facilement les images séduisantes ; elle n'agrée pas les jugements discutés, mais elle accepte les jugements imposés. Les démagogues et les généraux ont toujours connu cette tendance de la foule. Nous-mêmes, quand nous lisons les discours qui ont enflammé les grandes masses humaines, nous sommes frappés de leur faiblesse littéraire. Ce n'étaient pas, en effet, la qualité intrinsèque de ces discours, mais les images qu'ils éveillaient, qui agissaient sur la foule. Pour bien s'en rendre compte il ne faut pas oublier que les personnes à qui s'adressaient ces discours ne les lisaient pas individuellement et avec calme, comme nous le faisons aujourd'hui, mais qu'ils écoutaient collecti-

vement et l'esprit enflammé; et ce n'était pas avec la raison, mais avec le cœur, qu'ils les entendaient.

Cette *mentalité inférieure* fait naître un autre caractère de la foule, *l'infériorité de la conscience.* La foule est inconsciente, et grâce à ce défaut elle peut atteindre à l'abnégation et à l'héroïsme, où l'homme en état de conscience ne peut arriver que très difficilement. Voilà ce que nous dit Gustave le Bon à ce propos. « Les actes de la foule sont beaucoup plus sous l'influence de la mœlle épinière que sous celle du cerveau..................... Une foule est le jouet de toutes les excitations extérieures et en reflète les incessantes variations. Elle est donc esclave des impulsions qu'elle reçoit ».

« Ces impulsions diverses auxquelles obéissent les foules pourront être, suivant les excitations, généreuses ou cruelles, héroïques ou pusillanimes, mais elles seront toujours tellement impérieuses que l'intérêt personnel, l'intérêt de conservation lui-même, ne les dominera pas.

« Les excitants qui peuvent agir sur les foules étant fort variés, et les foules y obéissant toujours, celles-ci sont par suite extrêmement mobiles; et nous les voyons passer en un instant de la férocité la plus sanguinaire à la générosité ou à l'héroïsme le plus absolu.

Un exemple entre mille, d'après Taine.

Pendant la Révolution française on ne sait pas exactement qui donna l'ordre ou suggéra l'idée de

vider les prisons en massacrant les prisonniers. Un groupe se forma bientôt, de quelques centaines de personnes, boutiquiers et artisans de tous les corps d'état, ayant à leur tête des gens d'une condition plus relevée.

Ils s'érigèrent à la fois en juges et en bourreaux.... Vu le grand nombre des détenus, ils décidèrent, d'abord, que les nobles, les prêtres, les officiers et tous ceux dont la profession seule était alors une preuve de culpabilité aux yeux d'un bon patriote,seraient massacrés en tas. Pour les autres, on les jugerait sur leur mine et leur réputation.

Et le jugement rendu, on procéda légalement au massacre.

« Un tueur s'étant plaint, à l'Abbaye, que les dames placées un peu loin voient mal, et que quelques assistants seuls ont le plaisir de frapper les aristocrates, ils se rendent à la justesse de cette observation et décident que l'on fera passer lentement les victimes entre deux haies d'égorgeurs, qui ne pourront frapper qu'avec le dos du sabre, afin de prolonger le supplice ».

Mais alors, pourtant, parmi tous ces actes empreints de la plus barbare férocité, des sentiments tout à fait opposés se manifestèrent concomitamment.

Par exemple, on disposa des bancs « pour les dames », et un des bourreaux proposant, que tous les objets ayant appartenu aux victimes fussent déposés sur une table, pas un sou, pas un bijou,

ne fut soustrait par la foule des égorgeurs.

Au cours du massacre, si le détenu produisait une bonne impression et si le tribunal le relâchait, tous, gardes et tueurs, passaient de la plus féroce cruauté à la plus grande tendresse, et l'acquitté était embrassé et applaudi avec frénésie.

« Un fédéré apprenant, à l'Abbaye, que depuis vingt-six heures on avait laissé les détenus sans eau, voulait absolument exterminer le guichetier négligent, et l'eût fait sans les supplications des détenus eux-mêmes ».

On voit par ces faits que la férocité et la tendresse, la cruauté et la sympathie, le crime et l'honnêteté, sentiments pourtant bien différents, peuvent exister presque simultanément chez ces collectivités.

En résumé, l'impulsivité et la mobilité sont deux caractères de la foule, qui font qu'elle devient aussi facilement bourreau que martyre.

L'*irritabilité* est un autre caractère que nous trouverons dans la foule. En effet, la foule n'admet pas que quelque chose s'interpose entre elle et son désir. Elle devient facilement furieuse et brise avec violence l'obstacle inattendu. Elle montre la même fureur dans les manifestations de ses sympathies et dans celles de ses antipathies.

Pendant la guerre de 1859, au théâtre André-Darie de Gênes, on représentait la pièce : *Le siège d'Alexandrie*. Dans ce drame, à un certain moment, devait apparaître un ambassadeur autrichien. Mais à peine ce personnage malheu-

reux entra-t-il en scène, que les insultes et les injures du public l'accablèrent. Les vociférations furent accompagnées de pelures d'oranges, qui frappèrent l'ambassadeur en pleine poitrine. On se disposait à l'attaquer sur la scène, quand le régisseur se présenta devant le public, lui rappela que cet ambassadeur n'était qu'un pauvre acteur, de nationalité italienne, et le rassura en déclarant, que le drame finissait par une défaite complète des Autrichiens. C'est à peine, pourtant, s'il réussit ainsi à calmer les esprits.

En poursuivant notre analyse, nous trouvons *la crédulité.*

« La foule errant toujours sur les limites de l'inconscience, subissant aisément toutes les suggestions, ayant toute la violence de sentiments propre aux êtres qui ne peuvent faire appel aux influences de la raison, dépourvue de tout esprit critique, la foule ne peut qu'être d'une crédulité excessive. L'invraisemblable n'existe pas pour elle, et il faut bien se le rappeler pour comprendre la facilité avec laquelle se créent et se propagent les légendes et les récits les plus invraisemblables [1] ».

La féconde imagination de la foule aide encore à constituer cet état. Ce que l'imagination déformante ajoute à l'événement réel, la foule le confond avec l'événement même ; elle ne distin-

1. Gustave Le Bon. *Op. cit., p.* 28.

gue pas le réel de ce que l'imagination a ajouté.

De plus, une illusion, une hallucination perçue par un membre de la collectivité, devient le noyau de la suggestion contagieuse pour tout le reste de la collectivité, et bientôt tout le monde est dominé par cette illusion ou hallucination.

En 1848, un général autrichien, Giulay, commandait à Trieste et était chargé de défendre la place contre une attaque éventuelle de la flotte piémontaise. Une nuit, on prit la lune rasant les flots de l'horizon pour le feu des vaisseaux ennemis et les Autrichiens déchaînèrent tous leurs tonnerres contre cet astre inoffensif.

Autre exemple : Un marin de la frégate *Belle-Poule* voit au loin, sur les vagues déchaînées, une embarcation désemparée ; quelques instants plus tard, l'équipage tout entier reconnaît qu'il a un sauvetage à opérer, une catastrophe à éviter. On ordonne de lancer à la mer la chaloupe de secours. On approche de l'embarcation, les matelots et les officiers voient déjà des masses d'hommes s'agiter, tendre les mains, ils entendent le bruit sourd et confus des voix, et quand ils arrivent près du bateau sinistré... ils trouvent, à sa place, quelques branches d'arbres couvertes de feuilles arrachées à la côte voisine.

De tels exemples peuvent être cités par centaines ; ils proviennent de la grande impressionnabilité et crédulité de la foule.

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que l'histoire des guerres contienne tant de détails mal connus ; et Wellington a eu bien raison de dire qu'il est aussi impossible de raconter une bataille qu'un bal.

Il y a mille témoins, mais leur récit est tellement déformé, que les historiens critiques ne savent pas ce qu'il faut en prendre et ce qu'il faut en laisser.

Des milliers d'hommes ont assisté à la célèbre charge de cavalerie de Sedan, et pourtant on ne sait pas précisément par qui elle fut commandée.

Le général anglais Wolseley prétend que la bataille de Waterloo est faussement racontée, même dans ses phases principales.

Dans l'armée roumaine, il y a quelques années on discutait avec ardeur sur le point de savoir si le général P. Candiano, avait pris part ou non à l'attaque de Grivitza, et cependant des centaines d'hommes pouvaient et devaient savoir la vérité.

En continuant notre description des caractères des foules, nous trouvons *l'exagération et le simplisme* des sentiments.

« Quels que soient les sentiments, bons ou mauvais, manifestés par une foule, ils présentent ce double caractère d'être très simples et très exagérés (1) ».

Les sentiments sont simples, car nous l'avons vu, dans la foule, l'individu se rapproche des êtres

1. *Op. cit.*

primitifs ; il voit les choses en bloc, ne connaît pas les transitions et n'accepte pas les nuances.

Les sentiments sont exagérés parce qu'ils sont fortifiés par l'approbation contagieuse de la multitude et par la force du nombre.

C'est pourquoi la foule ne connaît pas la discussion ou la controverse, le dôute et l'incertitude, et pour lui parler il suffit d'affirmer et d'exagérer. Ceux qui doivent commander ne doivent pas méconnaître cette vérité.

Du fait que les idées et les croyances de la foule sont simples et extrêmes, il résulte qu'elles sont acceptées ou repoussées en bloc, d'où une sorte de *despotisme* des idées, et *d'intolérance*. Quiconque a assisté à une réunion publique a vu souvent qu'une contradiction à l'adresse de l'orateur provoque la furie de l'auditoire et peut déterminer du scandale; car la foule ne veut pas de contradictions ; elle aime les idées imposées, elle-même étant autoritaire.

« L'autoritarisme et l'intolérance sont pour les foules des sentiments très clairs, qu'elles conçoivent aisément et qu'elles acceptent aussi facilement qu'elles les pratiquent, dès qu'on les leur impose [1] ».

1. *Op. cit.*

§ D. — *De l'utilité de la foule et du mécanisme psychologique de sa formation.*

Nous avons dit, dès le commencement, que nous appliquons le nom de *foule* à l'état anormal d'une collectivité, dans laquelle la conscience et la raison sont anéanties au profit des sentiments et des passions.

Tout en reconnaissant l'excellence de l'ouvrage de M. Gustave Le Bon, auquel nous avons largement emprunté, nous trouvons justes les appréciations de M. Miceli [1] ; et nous croyons que la *foule psychologique* n'est pas une collectivité sui generis. *Toute collectivité peut dégénérer en foule.* Il suffit que certaines circonstances, certains excitants, viennent allumer les passions, et nous verrons aussitôt les agrégats les plus paisibles, les plus cultivés, et même les moins nombreux, prendre le caractère des foules.

Ce que sont ces excitants, l'intensité qu'ils doivent avoir, et le mécanisme de cette transformation du caractère d'un agrégat, voilà encore des problèmes sociologiques. *Les excitants* sont peut-être constitués, en dernière analyse, *par la lutte pour l'existence.* Menacez un agrégat *dans son existence* matérielle ou morale, et vous constaterez en lui une réaction animale, semblable à celle qui

1. V. Miceli. *Psicologia della Folla. Revista italiana de Psicologia*, 1895.

agite tout individu menacé. Cette lutte pour l'existence, considérée dans ses diverses modalités, en allant de la plus restreinte, — l'existence de l'individu, — à la plus étendue, — l'existence de l'espèce; — de la plus basse, — l'estomac, — à la plus élevée, — la gloire, — sera l'excitant le plus fort de tout agrégat. Dans cette lutte, pourvu que l'individu soit rendu irresponsable par les moyens employés, il n'aura aucun scrupule; il n'y aura pas de raisons à lui opposer ni de moyens pour l'apaiser.

Quant au mécanisme psychologique de la transformation, on aura un rabaissement des qualités humaines, propre à toute lutte, une sorte *d'animalisation*, si on nous permet d'user de ce mot. Il y aura dans cet agrégat menacé une obnubilation plus ou moins brusque, et plus ou moins complète des hautes qualités humaines, qui sont les facultés intellectuelles et volitionnelles; il y aura une exaltation des sentiments: affection extrême pour qui l'aide, haine extrême contre qui le menace. Dans l'échelle des phénomènes de l'âme, les phénomènes sensitifs occupent le premier degré, puis viennent les phénomènes intellectuels et ensuite ceux de volition. Donc, dans une évolution régressive, nous commencerons certainement par perdre la volition, puis l'intelligence, et il nous restera les facultés sensitives, et en dernier lieu les instincts, d'autant plus accentués que la perte des premières facultés aura été plus complète.

Un tel agrégat, où les facultés de l'âme seront

réduites aux facultés sensitives, sera évidemment inconscient, irraisonnable, simpliste, et avec lui des jugements, des arguments seraient inopportuns. Cet agrégat sera, au contraire, expansif, mobile, impulsif, crédule; toutes les évocations et les invocations, toutes les représentations (images), apanages de notre vie affective, ayant facilement prise sur lui.

Il sera, de même, dépourvu de toute volonté, et, ainsi, à la discrétion absolue de celui qui voudra le diriger.

En admettant cette théorie, nous trouvons la solution de deux questions, assez importantes au point de vue social.

La première est, que toute assemblée, toute réunion, qu'elle soit la plus organisée ou la plus improvisée, peut devenir *foule psychologique.*

Il est donc inutile de chercher les moyens de supprimer les foules, parce que les associations humaines sont partout. Il y en a même qui sont légiférées, comme les Parlements. *La foule peut surgir de partout.*

D'ailleurs, il ne faut pas s'en plaindre trop. L'histoire des peuples a souvent besoin de ces foules, si pleines de défauts, ou pour mieux dire, de qualités inférieures.

La foule est peu consciente, mais c'est à cet état d'inconscience qu'on doit l'enthousiasme sans bornes, avec lequel ses individus embrassent une idée, qu'ils entendent souvent très peu; elle est peu intelligente et privée d'esprit critique, car

comment, autrement, les individus arriveraient-ils à l'abnégation et au désintéressement de leur propre être, pour se soumettre aux plus grandes privations et lutter, souvent sans armes, sans habits et sans nourriture ? Comment se rendraient-ils capables d'un héroïsme légendaire pour des paroles, parfois même de simples mots, à peine compris ?

Si les peuples n'avaient à enregistrer que les grands faits déterminés par la raison froide, les annales des nations n'auraient eu à relater que très peu de faits. Ce n'est pas la raison, qui gouverne en général le monde ; de même que nous avons vu que l'individu est plus dirigé par ses sentiments, que par son raisonnement. Les plus grands faits de l'humanité et les plus hauts sentiments, comme : l'honneur, la foi religieuse et l'amour de la patrie, se sont créés à peu près, malgré la raison. Dans les querres entre les nations, en analysant bien leurs causes, on trouve souvent que les chefs d'Etat n'ont été que l'instrument passif de leurs peuples irraisonnables, et par exemple, le roi et le gouvernement de Grèce auraient eu beau vouloir s'opposer à la guerre contre la Turquie, ils ne l'auraient pas pu.

Et si la foule est nécessaire parfois, notre déduction à savoir, que la foule peut surgir de partout, est pleine d'intérêt. Les armées, si organisées qu'elles paraissent être, peuvent aussi devenir des foules psychologiques ; il faut savoir leur faire subir la transformation régressive que nous avons nommée animalisation.

C'est ce problème que doivent se proposer de résoudre les généraux, qui admettent l'école psychologique de la guerre.

La seconde question, qui découle de cette théorie, est que toute l'attention des autorités, pour prévenir les maux des foules, doit être dirigée contre les meneurs. On ne peut empêcher la naissance et la formation des foules, mais on peut tout de même les préserver des mauvaises influences et prévenir les mauvaises actions. Il ne faut pas oublier qu'elles sont tout à fait à la discrétion de leurs chefs, qui sont les instruments qui répandent et font agir les excitants.

Chaque fois qu'une foule se rend capable de désordres et surtout chaque fois que nous y voyons des aberrations graves, c'est son meneur, qui en est la cause effective ; c'est lui, qui doit en avoir toute la responsabilité, car nous avons vu combien les foules se laissent facilement conduire en vue de mauvaises ou de bonnes actions.

Il pourrait y avoir là une base assez justifiée pour les applications du droit pénal ; non seulement les chefs militaires, mais encore les juristes tireraient de ces observations d'utiles enseignements ; les premiers pour créer les foules, les seconds pour les réprimer.

CHAPITRE II

LES CHEFS ET L'INFLUENCE RÉCIPROQUE ENTRE EUX ET LES FOULES

Une multitude rassemblée spontanément ou convoquée dans un certain but, ressent le besoin impérieux d'être commandée; car, comme le premier sentiment qui naît dans une foule, est celui d'obéir, sa première pensée sera naturellement d'avoir un chef. Si elle est réunie par une volonté étrangère, c'est cette volonté, qui aura le soin de lui procurer un chef.

Le chef élu ou imposé subira certaines influences de la part de ceux qu'il commande, et exercera à son tour son influence sur ceux qu'il conduit.

Influence de la foule sur son chef. — En règle générale, tandis que l'individu quand il fait partie d'une foule, perd de sa personnalité, quand il est chef, par le fait de la responsabilité, que lui incombe de par sa fonction, et parce qu'il concentre en lui la force de la foule tout entière, il gagne en énergie, en volonté, en initiative et en perspicacité.

Mais, la modification ne se borne pas seulement à l'accentuation des qualités ; souvent le chef change radicalement et acquiert des qualités, dont il était privé absolument auparavant.

On pourrait comparer la collectivité à une lentille et le chef à son foyer, où s'emmagasine la force de la masse, pour la réfléchir à son tour. Pourtant il y des chefs, qui ne se comportent pas vis-à-vis de leur masse, comme des foyers. Il y a des hommes qui sont d'excellents subalternes, et de très médiocres chefs. C'est ce qui arrive, quand la responsabilité se trouve trop engagée ; le manque d'une énergie assez suffisante pour éviter de se laisser dominer par la crainte, fait fléchir l'intrépidité et le courage.

L'influence du chef sur la foule est une question encore plus intéressante. Nous avons des chefs *élus* ou *proclamés*, et des chefs *nommés* ou *imposés*. Les chefs élus sont généralement des hommes, chez qui l'intérêt personnel est sacrifié, leur instinct de conservation même se trouve anéanti, et ils sont fervents de devenir des martyrs. La foule aime le chef, qui sacrifie sa personne à la cause, si bien qu'elle aime concentrer en son chef toute l'énergie, la volonté et la résolution, qu'elle ne trouve pas en elle.

L'individu est dans la collectivité un grain de sable, que le vent transporte avec la plus grande facilité ; le vent de la foule, c'est son conducteur.

Pour la faire commettre un acte, n'importe de quelle nature, criminel ou moral, il aura recours à des suggestions vives des mots, des formules, des images éclatantes : voilà les armes de chefs. « La puissance des mots est si grande, qu'il suffit

de désigner les choses les plus odieuses, par des termes bien choisis, et la foule les accepte ».

Parmi les suggestions, la plus puissante, est *l'exemple*, car l'homme est extrêmement *imitatif*, et l'exemple l'impressionne par la double force de la suggestion et de la contagion.

Donc, pour convaincre et pour faire pénétrer une opinion ou une croyance, le chef n'a pas besoin de discuter ou d'argumenter, mais seulement d'affirmer, de répéter et d'affirmer encore.

C'est ainsi que Rostopchine fit assassiner Verestchaguine par une foule, qui n'était disposée à aucun meurtre, surtout sur un homme qu'elle ne croyait pas coupable.

On avait abandonné Moscou, et son gouverneur le comte Rostopchine était très contrarié de cet abandon de la ville par l'armée et par la plus grande partie des citoyens, mais ne pensait pas moins à les suivre et se disposait à quitter la ville à son tour.

Au moment où il voulait sortir, sa cour fut envahie par les citoyens demeurés dans la cité, et, qui demandèrent sa protection. La foule était énorme e Rostopchine fut frappé subitement d'une idée, qui vengerait sa déconvenue, et lui ouvrirait un chemin pour partir. Dans la cour, parmi tant d'autres, était un certain Verestchaguine, condamné par le Sénat aux travaux forcés pour un manifeste imprimé, qu'on savait bien n'être pas émané de lui. Rostopchine apparut à son balcon, et saluant la foule lui promit de venir dans son sein

mais la pria d'en finir d'abord avec le misérable, auquel on devait la perte de Moscou. Il demanda Verestchaguine, et s'écria : « Voici celui, qui a trahi le Souverain et la Patrie, celui qui est vendu à Bonaparte. « Moscou périt par lui, je le confie à votre jugement. — Prenez-le ». Le malheureux regarda la foule et se croyant encouragé par sa sympathie, sourit tristement.

Rostopchine cria de nouveau : « Prenez-le, tuez-le, frappez-le ! »

La foule était pétrifiée. L'accusé s'écria : « Comte, un même Dieu nous jugera ! » Rostopchine réitéra de nouveau l'ordre de frapper. On hésita encore.

Alors, il commanda aux soldats de commencer à le frapper, et après tant d'injonctions, le malheureux reçut le premier coup d'un dragon, qui le gardait. Il poussa un cri de douleur et ce cri décida de sa perte. Les sentiments humains qui étaient jusqu'alors en suspension dans cette masse surexcitée, cédèrent d'un coup et le crime commis déjà à demi, ne dut plus s'arrêter (1).

Nous avons cité cet exemple pour montrer le pouvoir de l'affirmation et de la répétition.

Les chefs imposés sont généralement des hommes ayant moins d'enthousiasme, mais plus de *durabilité*, parce que chez eux le commandement est une profession, et qu'ils se sont prépa-

1. Tolstoï. *La guerre et la paix.*

rés par une éducation plus ou moins prolongée, à imposer à d'autres leur volonté.

Une qualité très importante pour tous les chefs, c'est *le prestige*, que nous nous contenterons ici de citer.

Le complément du prestige et son facteur le plus important est le *succès*. Seulement, si le héros que le succès d'aujourd'hui a acclamé et divinisé, est abandonné le lendemain par l'étoile de la réussite, il ne doit plus rien attendre de ses admirateurs d'hier. Ils le précipitent avec la même rapidité qu'ils l'ont élevé, même avec furie, car ils se vengent de s'être incliné devant une supériorité qu'ils ont cru être éternelle et infaillible, et qui n'a été en réalité qu'éphémère et passagère.

TROISIÈME PARTIE

LA PHYSIOLOGIE DE L'ESPRIT DES ARMÉES

Pour étudier cette partie, nous la diviserons en trois grands chapitres : 1) psychologie de l'individu militaire ; 2) psychologie des collectivités militaires ; 3) psychologie spéciale des chefs militaires.

CHAPITRE PREMIER

LE MILITAIRE INDIVIDUEL

§ A. — *Le cachet spécial du militaire.*

La vie de caserne et celle des camps influent sur l'homme d'une façon d'autant plus sensible, qu'elles ont été de plus longue durée. C'est qu'en effet, entre le milieu et l'homme, existe un rapport d'osmose et d'endosmose (*Sighele*), et que l'homme finit par se confondre avec son milieu. Or, on peut dire que la caserne et le champ de bataille sont des milieux ayant leurs coutumes et leurs habitudes, qui sont plus ou moins remarquées par les autres hommes.

Dans *les foules*, nous avons vu dans la partie

précédente, *le moi* supporte une inondation torrentielle de transformations, qui le changent totalement ou l'annihilent même. Dans le corps militaire, la transformation s'opère lentement et paisiblement, par infiltration du milieu, et finit par donner à ceux qui font leur carrière dans l'armée, une empreinte spéciale, facile à reconnaître.

L'esprit de camaraderie et de subordination réduisent au minimum les rivalités des personnes, et là où la lutte pour l'existence, les intrigues et les mesquineries ordinaires ne se produisent que très rarement, les hommes sont plus corrects.

Dans l'armée la nécessité de l'obéissance et la rigueur dans l'exécution du service réduisent la discussion et l'interprétation des ordres au minimum, et donnent aux chefs hiérarchiques une précision parfois sévère et sommaire.

Les intempéries et la vie dure, auxquelles sont exposés les militaires, endurcissent le caractère de tous ceux qui ont vieilli sous l'uniforme. C'est ainsi que s'explique ce cachet spécial propre du vieux militaire. En Allemagne, l'usage d'accorder à chaque officier démissionnaire une fonction civile équivalente à son grade, a produit d'excellents résultats ; grâce à lui ce pays possède des fonctionnaires éminents, dont l'action a imprimé à toutes les institutions, un caractère militaire.

Les qualités principales nécessaires au militaire sont : le *courage*, l'*obéissance* et le *dévouement*. Passons-les en revue.

1° *Le courage.*

La peur et la timidité.

Le courage militaire est de deux sortes : 1) Il peut être l'indifférence du danger résultant soit de ce qu'on fait peu de cas de la vie, soit d'une habitude acquise de braver la mort, que l'on trouve surtout chez le vieux soldat accoutumé à la guerre. 2) Il peut avoir un mobile positif, comme : quelque émotion, le patriotisme et l'enthousiasme.

Il y a ainsi un *courage passif*, durable, parce qu'il est lié à l'homme même, donc, plus sûr, puisqu'il persiste dans l'individu, et un *courage actif*, qui est un mouvement de l'âme, un sentiment éventuel et plus passager.

Pour s'assurer du courage des hommes, on a souvent recours à quelque sentiment qui le rend durable ; comme, la soif de la gloire et des honneurs. Néanmoins, un homme qui tient trop à sa vie, ne sera jamais un bon militaire.

Les sentiments qui affaiblissent surtout le courage, sont *la peur* et *la timidité*.

a) *La peur*. Nous avons parlé de la peur, dans notre première partie. Rappelons que la peur occasionne la paralysie des mouvements, qui empêche l'homme de se défendre, et produit une énorme dilatation de la pupille, amenant ainsi la perte de la vision distincte.

Mosso en étudiant physiologiquement la peur

sur les animaux, a trouvé suspendu le travail musculaire des cellules de la moelle, nécessaire à la volonté pour produire un mouvement.

Nous avons, dans cette étude, à insister sur le danger de la peur, à cause de sa contagion. Rien de plus subtil et de plus communicatif que la peur. L'instinct de conservation de l'homme peut réveiller ce sentiment à la vue de l'ennemi ou aux premières détonations du canon. En général, la peur se manifeste subitement, et après quelque surprise, même parmi les hommes les plus courageux. Observée à temps, la peur est facile à réprimer chez les hommes, qui par tempérament ne sont pas trop lâches. Pour cette raison, il appartient aux chefs hiérarchiques d'être continuellement attentifs à leurs hommes, de leur expliquer les évènements inattendus, d'encourager ceux qui sont peureux et d'empêcher surtout la communication de l'effroi. Autrement, la peur se propage comme l'éclair, et plus la troupe est nombreuse, plus la contagion est dangereuse.

Un excellent capitaine peut par d'heureux stratagèmes arrêter même une panique commencée ; ainsi fit César dans une de ses batailles.

Son armée fuyait. Il alla à sa rencontre, mit la main sur un de ses porte-drapeaux, qui se trouvait à la tête des fuyards, et l'arrêtant brusquement, lui tourna violemment la tête, et lui cria d'une voix forte : « Tu te trompes, mon ami, c'est de ce côté que tu dois courir ». L'effet fut miraculeux. La fuite fut spontanément arrêtée, les

légions se réunirent et tournèrent le front à l'ennemi.

Il ne faut pas oublier que la peur peut exister chez certains individus, comme des phobies pathologiques, profondément incrustées pour quelques dangers réels ou imaginaires. Un individu qui présente une telle phobie, au grondement du canon ou à la vue du sang, ne sera susceptible d'aucune sorte d'encouragement et constituera un élément très dangereux au milieu d'une troupe.

De tels éléments doivent être écartés absolument, car ces phobies isolées peuvent se communiquer, sous forme de peur, à l'entourage avec la tendance à la généralisation, dont les conséquences sont désastreuses.

La timidité. — Si, en temps de guerre, nous nous trouvons en présence de l'élément : *la peur*, en temps de paix, nous rencontrons bien souvent sa sœur : *la timidité*. Nous constatons fréquemment l'existence de celle-ci chez les recrues, arrivées récemment au corps.

Quiconque a étudié le sentiment de la timidité et prend la peine d'examiner les recrues à ce point de vue, se rendra compte que *plus de la moitié* de ceux, que l'on considérait comme des imbéciles ou des bêtes, ne sont en fait, que des timides.

En vérité, le paysan, recrue, qui a vécu isolé à la campagne, parfois sans connaître d'autre village que le sien, et sans avoir eu affaire à d'autres gens que ses « pays », se voyant transporté tout d'un coup dans un milieu qui lui est complè-

tement étranger et mis en présence de gens différénts de lui, se rend naturellement compte,qu'il ne correspond pas à ce milieu : il a le sentiment de son incapacité, et devient en conséquence, *timide.*

Dugas nous donne la définition suivante : « La timidité est une défiance de soi et des autres, qui vient de l'incapacité de se faire connaître d'eux ou de les connaître, au moins entièrement ; elle est la gêne causée par cette incapacité trop vivement sentie (1).

C'est ainsi qu'on voit le nouveau soldat présenter des *troubles moteurs* inhérents à cet état psychique. Il est gauche et maladroit à l'exercice et à la corvée, et cette maladresse sera d'autant plus prononcée qu'il travaillera en présence de ses chefs. Donnez-lui un encrier pour le porter en quelque endroit, c'est à peine s'il le saisit et le porte d'une main tremblante. Essuie- til des bottes, il mettra trop de temps, remuant à peine la brosse et l'officier énervé, l'invectivera en le traitant d'idiot et d'imbécile. A l'instruction il ne maniera son arme qu'avec gêne et maladresse et ses mouvements ne seront ni libres, ni dégagés, à cause de sa timidité, et nullement à cause de sa bêtise.

N'oublions pas d'ailleurs qu'un mouvement gauche en suscite d'autres, que toute gaucherie tend à se généraliser.

Il faut compter encore, outre les troubles

1. *Dugas*. Timidité, p. 23.

moteurs, *les troubles psychiques*, dont le plus important se traduit par le mensonge. — Le timide est menteur par affolement, par incontinence de langue. Le mensonge du timide est involontaire ; il lui échappe, le timide répond un mensonge parce qu'il lui est venu à l'esprit, non parce qu'il l'a prémédité ou cherché. Evidemment il s'agit ici simplement de *mensonges spéciaux à la timidité*, car bien entendu, il y a aussi des timides qui mentent par mauvaise habitude.

Si l'homme qui ment par habitude est coupable, le timide qui ment est innocent, car il ne ment que dans la nécessité de répondre immédiatement et par l'effet machinal de son embarras.

« La timidité trouble et déconcerte tout ce travail moteur qui, selon M. Ribot, constitue l'attention et que tout au moins l'attention suppose. Elle ôte le sang-froid nécessaire pour apprendre aussi bien que pour tirer parti de ce qu'on sait ».

Les officiers devront se préoccuper à l'école régimentaire et à l'instruction des recrues, du grand nombre de ces timides.

Il est certain que les remontrances et les punitions seront alors appliquées sur une échelle moins étendue et que si l'on traite les recrues en partant de cette idée, l'on obtiendra d'elles, des efforts beaucoup plus considérables.

Nous n'avons pas besoin de nous adresser aux philosophes et aux auteurs pour établir que le meilleur traitement de la timidité est la *familiarité*, et qu'il est dangereux de provoquer la peur

chez le timide. Gardons-nous donc, de le regarder sévèrement, de le gronder à tout propos, de crier et vociférer, de menacer et punir, pour ne pas entretenir et développer la *timidité*, dont il est déjà saisi.

La patience et la bonne volonté de l'officier serviront dans ce cas mieux que toute sa science, et convaincu que la moitié au moins des soldats qui lui paraissent ignorants ou imbéciles sont simplement des timides, il calmera facilement et maîtrisera ses nerfs.

2. *L'Obéissance.* — 3. *Le Dévouement.*

L'obéissance est un devoir idéal, que nous remplissons par un acte d'intelligence et de libre volonté, ce qui rend notre soumission noble et digne. Il faut la distinguer de la servitude. La situation du militaire qui n'a pas compris et accepté loyalement la discipline, est à la fois vile et ridicule. Ce militaire est bien obligé d'obéir ; mais tout acte d'obéissance est pour lui un ployement pénible, une humiliation. Il est à l'état de révolté perpétuel, mais de révolté prudent et discret, complaisant pour le maître qu'il craint, servile en définitif le plus souvent, alors que l'homme du devoir, obéissant par conviction personnelle, sans crainte ni humiliation, conserve toute sa dignité [1].

1. André Gavet. *L'art de commander*, p. 200.

Le dévouement. — Ce qui maintient la cohésion et l'action en masse, est, comme nous le verrons plus loin, la discipline, mais vu que dans les guerres de nos jours, le militaire est tenu de travailler souvent isolément, son dévouement est une qualité de première nécessité.

Les particularités de la guerre moderne, le tir rapide, le tir à grandes distances, l'emploi des terrains, l'ordre dispersé, l'immense étendue des champs de bataille, etc., demanderont aux soldats des actions d'éclat individuelles, des sacrifices sans témoins. Et dans ces conditions, rien ne sera plus facile que la conservation personnelle.

Pour que l'homme ne profite pas de l'absence de son chef, et qu'il aille risquer la vie de son propre gré, pour qu'il ait l'ordre de son chef sous ses yeux, sans l'entendre, ni le voir, il faut qu'il soit animé d'un grand sentiment de dévouement à son égard, qu'il soit doué d'une affection sans bornes pour son supérieur. Inspirer de l'affection à ses subalternes est un très grand mérite pour le chef, car cette affection rend les individus isolés, capables de servir fidèlement et de mourir heureusement comme la garde à Waterloo, criant : Vive l'empereur !

§ B. — *L'habitude du combat et les sentiments affectifs chez le militaire.*

Le militaire doit avoir une certaine dose de dureté pour pouvoir être en temps de guerre à la hauteur de sa mission.

L'instrument de la guerre étant l'arme et l'arme devant servir à blesser, le militaire ne doit pas être affecté par un sentiment de pitié pour l'ennemi qu'il attaque. Il doit être même désireux de le blesser, avoir le plaisir de le frapper, mais en général, ces qualités, on ne les acquiert qu'avec l'habitude. L'habitude finit par rendre l'homme capable de supporter facilement une contrainte qui lui paraissait tout d'abord insupportable.

« Lorsqu'une douleur sympathique est souvent exercée, cette douleur devient de moins en moins excitable par voie sympathique sous l'action de ces circonstances ; il en résulte à ce point de vue une vraie *callosité morale* » ([1]).

C'est pour cette raison que les armées antiques, qui combattaient souvent, avaient un caractère plus féroce, et se trouvaient mieux préparées sous le rapport des luttes corporelles.

Si une armée moderne devait combattre aujourd'hui, corps à corps, une armée barbare, la grande majorité des soldats n'oseraient pas en-

1. Spencer. *Psychologie*, p. 598.

gager la lutte, et les chefs ne pourraient trop compter sur leur homme civilisé. C'est pourquoi, de nos jours, une armée européenne, venant aux mains d'une armée sauvage, lui est bien inférieure. Le fait a été dernièrement constaté pendant la guerre d'Abyssinie, où les Italiens avançant trop, se virent à un certain moment, cernés par les Abyssiniens, de si près, qu'ils ne purent faire qu'à grand peine usage de leurs armes, et se laissèrent décimer à bout portant.

Heureusement, les armées modernes décident en général aujourd'hui, de l'issue du combat à de grandes distances. Rarement, on en vient aux mains, et lorsqu'on y arrive, l'élan acquis met les combattants dans un état de sous-conscience, dans laquelle, ils ne se rendent pas compte de ce qu'ils font, ni de ce qu'ils doivent faire. Arrivés à cet état, les guerriers ne font attention à personne ni à rien. Comme les noyés, qui s'agitent de tous leurs membres, sans ordre ni méthode, dans le seul but de sortir hors de l'eau, les combattants luttent, frappent, buttent à droite et à gauche, en avant et en arrière, pour repousser l'ennemi, et libérer le camp, ou pour en échapper eux-mêmes. Et dans cet acharnement délirant, l'officier à manières élégantes et le paysan aux rudes mœurs, la recrue novice et inhabituée et le vétéran aguerri, sont également entraînés.

Certainement, les premiers ne seront pas dans cette lutte, de force égale aux derniers, mais il ne faut pas croire, que le manque d'habitude et

la civilisation rendent l'homme incapable de se battre et de tuer.

Cette faculté réside dans la nature de l'homme, et Barboste voulant motiver l'entrain de l'individu au meurtre, donne l'explication suivante : « Le point culminant des recherches s'arrête à une disposition homicide primordiale, à une sorte de furie instinctive, attributs funestes de l'humanité, trouvant un auxiliaire puissant dans l'inclination imitative ».

L'homme conserve donc malheureusement encore un instinct primordial de cruauté, qui peut en de certaines circonstances, se réveiller et dont les révolutions nous en donnent la preuve la plus complète .

Dans un combat, le processus psychique qui se déroule est le même ; les esprits s'enflamment, et d'une part l'instinct de la défense, d'autre part, le bruit, la vue du sang, l'élan des chefs, l'influence imitative, l'ambition de ne rester en dernier, éveillent soudainement, même chez l'homme le plus paisible, l'instinct homicide.

L'habitude de combattre, avons-nous dit, donne une certaine supériorité au vieux guerrier. On entend souvent les anciens militaires raconter leurs combats et décrire, avec plaisir, les scènes cruelles de leurs campagnes. Il ne faut pas en déduire, qu'on est en présence d'un homme dépourvu de tout sentiment de pitié ; car on peut être bon guerrier et posséder en même temps un cœur tendre. L'habitude peut

en effet endurcir en nous un seul sentiment et laisser intacts tous les autres. Ainsi, je connais un officier supérieur très sévère envers les officiers et les soldats, et d'une faiblesse extrême dans son intérieur. L'homme inflexible en fait de règlements et de service à la caserne, peut être chez lui dépourvu de toute énergie.

Beaucoup de gens croient, que le militaire éduquant sa volonté plus que toute autre personne, pourra l'exercer toujours de même en dehors du service,et le militaire est considéré par beaucoup comme un homme moins sujet que les autres à toutes les faiblesses, et doué comme disent les moralistes, d'un libre arbitre supérieur à celui des autres hommes. Mais ce militaire-là est un idéal, qui n'a pas été réalisé dans l'armée.

L'Institution militaire veut que les officiers aient toujours une volonté ferme, elle exige d'eux le libre arbitre, non seulement pendant le service, mais encore dans leur vie privée, et des lois et règlements les soumettent sous ce rapport à des obligations très sévères.

La loi concernant le mariage des militaires et les ordres contre les liaisons illégales sont des moyens assez sévères pour endurcir le cœur de l'officier, et pour maintenir libre sa raison ; mais, malgré tout, soit parce que ces mesures n'ont pas encore été appliquées dans toute leur rigueur, soit parce que les phénomènes affectifs sont trop inhérents à l'âme humaine pour pouvoir être dominés, le résultat est loin de correspondre à

la peine. Il faut donc cultiver encore dans ce sens l'éducation du militaire et cela, de bonne heure et systématiquement, pour que cette éducation puisse porter les fruits attendus.

§ C. — *Le devoir militaire et le conflit des devoirs.*

Avant de terminer la psychologie individuelle du militaire, arrêtons-nous un instant sur le *devoir militaire* qui constitue un autre sentiment moral individuel. Nous ne ferons point dans ce chapitre une étude de Morale, cela nous éloignerait trop de notre sujet ; nous nous arrêterons seulement un peu à la considération psychologique de ce sentiment.

Le devoir militaire comprend toutes les qualités militaires, dont la première ligne l'occupent: l'obéissance et la soumission.

On relève le devoir en de longs et admirables articles, on le prône dans des conférences éloquentes, mais l'égoïsme féroce de notre époque viciée par le Matérialisme, reste le plus fort. On applaudit tous ces articles et conférences, mais il ne faut pas confondre le succès personnel de l'orateur avec l'effet réel des idées proclamées.

Si l'on veut que le sentiment du devoir soit réellement gravé dans le cœur de l'homme, il faut s'adresser à l'homme, tel qu'il est, et non pas à l'homme tel qu'on voudrait le voir, en le regar-

dant à travers le prisme de l'idéalisme. C'est seulement ainsi, que les efforts tentés pour développer la notion du devoir porteraient tous leurs fruits.

Pour obtenir de bons résultats, il faudrait avoir recours à une série de moyens d'éducation actifs, sortant de l'habitude des phrases banales, et qui, à notre avis, seraient les suivants :

1) *L'enseignement de l'histoire des peuples aux troupes.* — C'est un des moyens les plus puissants qui soient pour former et exciter les hauts sentiments. La narration des faits héroïques et l'éloge de leurs auteurs exercent sur l'homme une influence analogue à celle que la presse exerce sur les lecteurs. On sait, par exemple, que la description des suicides publiés dans les journaux suscite souvent l'idée à celui que le malheur atteint, d'en finir avec la vie, et c'est pourquoi la presse a été souvent critiquée. De même, le récit des faits héroïques de l'histoire, éveille l'héroïsme dans le cœur des soldats.

2) *La célébration des faits d'éclat.* — Nous devons seulement avoir soin de sortir de la banalité, pour pouvoir toucher le cœur et frapper l'imagination, tachant ainsi d'obtenir un effet réel. En février 1900, M. le Général Arion, commandant du corps d'armée de Bucarest a donné à ce sujet un ordre très heureux.

3) *L'exemple* est le plus puissant de tous les moyens éducatifs. Il faut donner continuellement des exemples touchant l'accomplissement des devoirs.

Lorsque le lieutenant aperçoit le colonel parler au général, en position réglementaire, la main au képi, il reçoit la meilleure leçon possible, sur la manière dont il doit parler lui-même à son capitaine.

4) *La rigueur des punitions.* — L'homme qui n'est pas soldat ne peut le devenir que par une action énergique exercée du dehors sur son intelligence et sa volonté. Il est bien et beau que l'homme trouve dans son for intérieur le ressort nécessaire pour supporter les difficultés de la guerre ; mais pour ceux qui sont dépourvus de cette vertu, les moyens énergiques doivent garantir l'exécution du devoir, en les mettant, par exemple, en présence de l'ennemi, dans l'alternative de la mort honteuse sûre ou de la mort glorieuse possible.

Un excellent ouvrage dû à M. le lieutenant-commandeur Balescu nous oblige à nous arrêter un moment sur la question du « conflit des devoirs ». Dans cet ouvrage, paru sous le titre : *La morale et la Discipline militaire*, l'auteur établit comme règle : « Entre plusieurs classes de devoirs, l'importance des devoirs se rapporte à l'étendue des groupes auxquels ils s'appliquent. Nous disons donc : Je dois plus à l'humanité qu'à la patrie, plus à la patrie qu'à la famillle, plus à la famille qu'aux amis, plus aux amis qu'à moi-même ».

Mais en même temps, un peu plus loin, il reconnaît que les plus graves erreurs du socialisme, et les plus grands excès de despotisme peu-

vent se prévaloir de cette règle ; que quiconque aurait le droit de préférer la patrie à l'humanité, la famille à la patrie et soi-même à tout le reste.

Le livre de M. le lieutenant-commandeur Balescu est admirable comme fond et exposé dans un style d'écrivain de talent ; mais, cette question paraît être laissée en suspens, car on ne comprend pas explicitement quelle est la morale qui doit être enfin adoptée.

La faute en est toutefois dans la difficulté de la question même. Les adeptes de la première morale sont aussi nombreux que ceux de la seconde ; la première mène à l'internationalisme, la seconde à l'égoïsme ; le militaire pécherait en adoptant l'une autant que l'autre.

Le culte du militaire est *la patrie*; la défense de la patrie est sa carrière, et toute sa morale doit tourner autour de ce mot. Il est bien entendu qu'il se gardera de se laisser entraîner dans les rangs de ceux qui spéculent sur le patriotisme au profit des différents intérêts ou passions; mais il ne lui sera pas permis de mettre en balance la sûreté de sa patrie, ni avec la théorie humanitaire, ni avec les intérêts familiers ou personnels. La morale chez lui ne peut partir ni du moi, ni de l'universalité, *la sûreté de la patrie* : voilà où doit à la fois commencer et finir toute sa philosophie en cette question.

CHAPITRE II

LA COLLECTIVITÉ-ARMÉE

§ A. — *Caractères spéciaux.*

Pour ses cadres, l'armée est une caste. Collectivité réunissant des individus, qui ont eu peut-être des idées et des aspirations différentes mais qui se sont rassemblés dans une même profession, c'est avec raison qu'on l'a placée dans la catégorie des castes.

La caste représente le degré d'organisation le plus élevé, dont un agrégat est susceptible.

Les individus d'un tel agrégat uniformisent au plus haut degré leur conduite et leurs habitudes et l'homme le plus indépendant du monde, entrant dans une caste, subira cette influence, qui s'appelle l'esprit de corps.

L'uniformité des vêtements, adoptés par la caste militaire, concourt à l'établissement de l'uniformité intellectuelle et morale nécessaire, pour faire pâlir les couleurs plus ou moins variées et vives, qui ornent toutes les individualités.

La caste offre à ses membres des idées déjà admises, des règles de conduite déjà approuvées,

en les dispensant de penser avec leur propre cerveau.

Alors que dans la foule psychologique, l'union des sentiments et des idées se fait d'une façon foudroyante par suggestion, et disparaît avec la même vitesse, dans la caste, la même union se produit plus lentement par la puissance de l'habitude et de la tradition, qui n'est que l'habitude de l'histoire, et disparaît aussi lentement et difficilement, que toute qualité lentement acquise [1].

Il en est ainsi, dans les armées modernes, qui sont des collectivités organisées d'avance. Aucune de leurs décisions ou actions n'est laissée à la spontanéité, tout étant déterminé par des règlements et par des ordres.

Pour *la troupe* les choses ne se présentent pas de la même sorte. Plus rapprochée des conditions d'une foule que de celles d'une caste, la troupe souvent peut en acquérir tous les caractères.

A la caserne, le soldat accomplit généralement son service, sans être animé d'aucune grande aspiration immédiate ; son psychique n'est pas mis à l'épreuve et bien qu'il vive en commun, il passe par l'armée comme par une école, où chacun est préoccupé de terminer le plus tôt possible son temps d'instruction.

A l'occasion des parades militaires nous avons une multitude assez grande, mais non pas une

1. Sighele. *Psychologie des sectes*, p. 46-48.

foule psychologique, car pour faire défiler des troupes nous ne faisons point appel à de hauts sentiments chez les soldats.

Aux manœuvres, nous imposons déjà aux hommes quelques fatigues, mais comme ils sont rarement sujets à des privations et qu'ils ont conscience de faire des simulacres de combats, les soldats ne les font pas avec leur cœur, donnent aux manœuvres la valeur de simples exercices, et l'attaque ainsi que la retraite y sont exécutées comme des parades.

Mais à la guerre où nous exigeons des troupiers le sacrifice de la vie, les conditions changent, et l'armée y constitue et doit y constituer une multitude psychologiquement unie, une foule.

Cette foule, bien que, en caractères généraux, elle ressemble beaucoup aux foules, que nous avons étudiées dans la deuxième partie, n'en a pas moins quelques notes distinctives, spéciales, assez importantes à connaître. Tandis que les multitudes improvisées ne peuvent exercer leur action, que pendant une brève durée, c'est-à-dire autant que subsiste l'enthousiasme pour la cause qui les a engendrées, les armées organisées sont préparées à durer longtemps, surmontant toutes les circonstances, qui peuvent déterminer des changements dans les premières multitudes. Elles sont donc préparées à perdre le *caractère de mobilité* propre aux premières.

Pour cette raison, la première catégorie des multitudes peut être parfaite et même supérieure

dans les combats et dans les attaques vite ordonnées, mais elle est faible pour supporter longtemps les mouvements qui précèdent et suivent le combat, et s'assujettit mal aux privations pendant les entr'actes des rencontres, entr'actes qui souvent sont très prolongés.

Les armées modernes organisées en perdant le caractère de grande impulsivité et la mobilité des autres foules gagnent deux qualités nouvelles: la *durabilité* et la *résistance.*

Mais, le caractère le plus important des armées organisées est *la discipline.* Nous ne pouvons appliquer ce nouveau caractère qu'aux troupes bien organisées en temps de paix. Il fait la valeur de l'armée, car c'est à lui que nous recourrons à tous les moments, les plus difficiles, comme les plus heureux de la guerre.

Lorsque les troupes endurent la faim dans un bivouac froid et humide, lorsqu'elles restent passivement exposées pendant des heures au feu ennemi, ou bien, lorsque, après la défaite, elles se voient poursuivies par l'ennemi, dans l'imminence d'une panique complète, il ne peut plus être question d'enthousiasme et vainement nous chercherions le salut en lui. « La discipline seule peut alors assurer la cohésion des troupes et leur rendre la solidité perdue ».

En citant cette phrase de Blume, nous définissons à peu près le terme si abstrait de *discipline.*

Selon Von der Goltz la discipline est basée sur la confiance réciproque entre les soldats et leurs

chefs. Si le soldat marchant contre les balles ennemies, sait que son voisin agit de même, s'il a la conscience, que dans le plus grand danger du combat il ne sera point abandonné, ni par ses compagnons, ni par ses chefs, son cœur éprouvera un sentiment de devoir et d'honneur, un sentiment, qui ne lui permettra pas de rester inférieur à ses camarades, et qui le fera affronter le plus grand péril. C'est ici, que s'applique si bien l'adage « nous retenons la masse par la masse », car une seule fissure qui se produirait serait capable de désagréger le tout, en le brisant comme un verre brusquement refroidi, selon la comparaison faite par Clausewitz.

Un exemple récent, sous ce rapport, nous a été fourni par la dernière guerre entre la Grèce et la Turquie. L'armée grecque comptant environ 35000 hommes, fut surprise à Pharsale par une avant-garde turque, forte d'environ 5000 hommes. La première, composée de troupes improvisées parties avec beaucoup d'enthousiasme et peu de discipline, perdit subitement tout sang-froid, et prise de panique, toutes ses forces s'anéantirent complètement, personne ne pouvant réussir à la rassurer et à la réorganiser.

En cas de succès, l'ivresse de la victoire pousse les hommes à commettre des atrocités et à se venger de l'audace que l'on a eu de leur résister, mais jamais les excès des armées organisées et disciplinées n'ont égalé ceux des foules improvisées victorieuses.

Afin de mieux nous rendre compte des qualités des armées, considérons ces dernières par époques, par nations, par recrutement, etc.

§ B. — *L'armée à diverses époques.*

En commençant par les Grecs, nous trouvons qu'ils eurent presque toujours une armée nationale, avec les caractères propres à ces armées, et que la puissance armée des Grecs déchut en même temps que la nation hellénique elle-même.

Chez les Romains nous discernons facilement deux époques bien distinctes.

Sous la *République* nous trouvons une armée nationale avec tous les caractères que présentait l'organisation sociale romaine. Puisque dans cette dernière l'aristocratie dominait, dans l'armée aussi, les grades les plus hauts, étaient occupés exclusivement par les aristocrates. Le *centurion* était le rang le plus élevé que pouvait obtenir un homme du peuple, qui ne pouvait jamais espérer avancer plus loin. Autrement, l'armée romaine de ce temps était une armée d'occasion et la guerre finie, les généraux et les soldats rentraient dans la société civile et y reprenaient leurs occupations et leurs droits. Comme ce soldat improvisé ne pouvait abandonner si facilement les coutumes de la vie civile qu'il avait à peine quittées, ni oublier les affections et les intérêts qu'il y avait laissés, il avait hâte de

voir finir la guerre le plus tôt possible. C'est à cela, peut-être, qu'il faut attribuer l'énergie guerrière dont firent preuve ces armées. — Le grand inconvénient de cet état était, que le soldat romain conservait en campagne une indépendance d'esprit et de langage qui allait souvent jusqu'à l'insubordinnation ; et, ce qui aggravait ce mal, c'était le pouvoir que les soldats avaient sur leurs chefs. En effet le tribun militaire, qui allait débuter bientôt dans la carrière politiqne, voyait dans ces hommes de futurs électeurs, dont il était naturellement soucieux de gagner les sympathies [1].

Il fallait donc aux généraux romains une grande énergie morale, pour compenser ces inconvénients et c'est peut-être pour cette raison, que nous voyons des généraux comme Cotte, Manlius, et d'autres, avoir recours à des exemples d'actes surhumains, pour maintenir une discipline ferme.

Cependant, avec le temps, la situation se transforma. Les guerres éloignées et prolongées déterminèrent les nobles à esquiver le service militaire, le changement social amollit les riches et l'on commença à recruter les soldats dans les couches inférieures de la société.

La masse s'enrôla dans l'armée pour vivre et s'enrichir. Les récompenses matérielles en argent et en terre, le butin, etc, furent des éléments qui

1. Girard. — *L'armée romaine sous la République.*

attirèrent et maintinrent les pauvres dans le métier militaire.

Ainsi, commençait à se former une carrière militaire tout-à-fait à part de la vie civile. A Rome la carrière civile était préférée, la carrière militaire était même déconsidérée; les armées, à leur tour, ne connurent et ne reconnurent que leur général, et ce chef put disposer de son armée à son gré, ce qu'il n'aurait pu faire avec les anciennes troupes civiles. Lorsqu'un ambitieux voulait dominer la République, l'armée se trouvait ainsi à sa disposition et Sulla, Marius, César, Pompée, etc., acquérirent l'autorité absolue à l'aide de leurs légions, qui avaient perdu la notion des devoirs civiques.

Sous l'empire, on créa une armée permanente. Le recrutement de cette armée devint de moins en moins national. Dans la mère-patrie on admettait les substitutions et les taxes de rachat et les barbares commencèrent à remplir les rangs de l'armée, augmentant sans cesse en nombre. L'homme arrivant à l'âge de dix-huit ans, sans trop d'affections et d'intérêts abandonnés à son entrée dans les camps où il demeurait pendant 20 à 25 ans, s'identifiait bientôt avec la carrière militaire. Ce n'étaient plus des armées patriotiques, mais des armées d'expéditions éprouvées et bien préparées. La distance entre la nation et l'armée augmentait progressivemeut et finit par les séparer par un abîme ; leurs intérêts étaient différents et l'empereur s'appuyait surtout sur son armée plutôt que sur son peuple.

Au moyen-âge, nous n'avons guère d'armées régulières et permanentes. Les peuples se faisaient la guerre par levées en masses ; chaque soldat agissait à sa guise et le butin était à la fois sa récompense et son but.

Plus tard, sous le système de la féodalité, les seigneurs prenaient soin de leurs vassaux, en leur donnant la terre et tout ce qui leur était nécessaire, et ces derniers se mettaient à leur tour à leurs ordres en temps de paix et en temps de guerre. Les états féodaux grandirent, s'unirent par des conquêtes et des traités, mais à cette époque apparut un grand courant religieux avec les croisades et à cette occasion commença pour l'institution militaire une sorte de régénération.

L'esprit qui animait et conduisait ces armées était la foi religieuse et il est intéressant de constater la puissance qu'exerçait le sentiment religieux sur des foules de croyants.

Avec la réorganisation des armées nous commençons à découvrir par-ci par-là des troupes mercenaires, ainsi fut la cavalerie mercenaire sous Louis VII, et cette sorte d'armée devint de plus en plus répandue.

Les rois de ces temps là, faisaient les appels sous les drapeaux aidés par les seigneurs, et du moment que les rachats étaient une chose permise, ces appels devenaient un moyen de revenus pour les seigneurs et les rois. Ces rachats sont même l'origine des impôts.

L'esprit moral, qui apparaît encore dans ces temps, est *la chevalerie*. Le métier des armes est considéré comme le plus noble, et cette idée se transmet à tous les subalternes par de vifs exemples quotidiens.

L'histoire des *armées modernes* commence en France sous le règne de Charles VII. En Italie ces armées ont pris naissance beaucoup plus tard. L'ordre social en Italie se trouvait organisé en des communes, où tout citoyen était enrôlé dans une corporation. L'esprit industriel et mercantile des habitants les tenant éloignés d'un régime militaire permanent, les villes préférèrent engager des capitaines étrangers pour défendre leurs intérêts au dehors, et ces capitaines avaient le soin d'enrôler eux-mêmes leurs soldats. La tactique de ces armées était plutôt de gêner l'ennemi, elles manœuvraient non pas pour chercher le combat, mais pour l'éviter et n'acceptaient la bataille, que lorsqu'elles ne pouvaient faire autrement.

Une étape importante à noter dans l'histoire des armées est l'époque de Louis XIV. Louis XIV disposait de son armée d'une façon absolue et autoritaire; nous pouvons dire qu'il *cristallisa* le système de *l'armée monarchique*. Mais,comme les nobles étaient par leur essence même, plus militaires que le reste de la nation, le privilège des grades leur fut réservé.

Bien que ce privilège ne fût pas absolu, nous pouvons dire que l'armée de Louis XIV était une

armée aristocratique. A son époque nous distinguons trois catégories de troupes [1] : a) les troupes régulières : armée active composée de troupes françaises et étrangères ; b) les milices provinciales et c) les milices bourgeoises.

Louvois prend à tâche de nationaliser l'armée et les régiments étrangers sont remplacés peu à peu par des régiments français. Toujours progressivement il met fin aux abus que commettaient les propriétaires des régiments, car les chefs des régiments étaient aussi leurs propriétaires, presque exempts de tout contrôle. Enfin, le ministre Louvois est une figure très importante dans l'histoire de l'organisation des armées ; il donne à l'armée en apparence hétérogène, une unité morale et lui inspire un esprit militaire qui a rendu son époque glorieuse. C'est lui,qui a provoqué la stimulation des troupes par les uniformes, par les traditions et par les exemples.

Pendant la Révolution et sous la République l'armée nous offre des exemples du plus haut patriotisme et pendant qu'à l'intérieur, la France est divisée par des luttes politiques, que la guillotine fait tomber des têtes illustres et que les convulsions de Páris ont leur retentissement jusque dans les pays les plus éloignés du continent, l'armée sourde à ces cris et indifférente aux luttes intestines, arrête l'ennemi à la frontière et triomphe les armées alliées, animée qu'elle est par un sen-

1. Lehuguer. *L'armée de Louis XIV.*

timent du plus haut patriotisme, qui la pousse de ne pas permettre aucune immixtion de l'étranger dans les affaires de la Nation.

Un peu plus tard nous trouvons sous le premier Empire un nouveau facteur d'ordre moral, qui mène l'armée française à la gloire militaire, la plus brillante. La Révolution avait détruit l'Eglise, la nation et l'armée étaient devenues athées, mais le peuple français en arrachant à la noblesse tous les titres et tous les privilèges s'était approprié ses qualités, et *l'honneur*, qui était l'apanage des chevaliers au moyen âge, et dont héritèrent, les aristrocates sous Louis XIV, fut planté, pour ainsi dire, dans le cœur de la bourgeoisie française. Les bourgeois s'efforcèrent même de surpasser les nobles et ils créèrent un courant fébrile et très puissant de cet honneur. Leurs sens furent tellement hypéresthésiés dans cette direction, que l'on vit très fréquemment des duels non seulement entre égaux, mais encore entre personnes de condition bien inégale.

Napoléon eut le mérite de comprendre cette nouvelle faiblesse chez ses hommes, et sut surexciter encore cette passion, en faisant de l'honneur un culte, une religion. Et lorsqu'il fonda un ordre pour distinguer les bons serviteurs de la patrie, il le nomma la *Légion d'honneur*, et la croix qu'il mit sur la poitrine de ses élus fut la *croix d'honneur*. C'est pour cela que nous voyons son armée animée de la plus vive émulation .et, sous l'influence de cette émulation, le patriotisme

devenir agressif et conquérant, au lieu de rester national et héroïque comme il était dans l'armée républicaine.

§ C. — *Les armées au point de vue de la nationalité, de la réligiosité et du recrutement social.*

1° *Les armées au point de vue de la nationalité.* — On attribue en général à la nationalité une grande influence sur les qualités morales des armées. Tout le monde s'ingénie à faire des réflexions à ce point de vue, les uns en constatant les vertus spéciales du peuple envisagé, les autres, et ce sont les plus nombreux, en découvrant des défauts, dont ils ne cessent de se plaindre.

De grands écrivains même ont reconnu cette influence. Ainsi l'on attribue par exemple à l'armée Allemande une grande force de discipline et de résistance ; l'on qualifie l'armée Anglaise de froide et sérieuse ; l'on présente l'armée Russe comme une armée monarchique et religieuse.

M. Vandal [1] caractérise l'armée de Napoléon de la façon suivante : « Une particularité de la race, qui rayonne dans la Grande Armée, c'est la gaîté ; elle a l'entrain, la fougue, la verve fanfaronne, l'insouciance joyeuse, le diable au corps. C'est une armée de belle humeur que cette armée

1. Vandal. *L'armée de l'Empire.* Conférences à St-Cyr.

de héros ; il faut l'hiver du Nord pour glacer leur gaîté. Regardez-les passer dans les capitales conquises : ils passent crânes et allègres ; bons enfants au fond et le cœur sur la main, bruyants et vantards, ayant toujours le bon mot ou le gros mot aux lèvres, se jugeant d'ailleurs irrésistibles à tous points de vue, lançant aux femmes des œillades triomphantes, accrochant le cœur des belles à la pointe de leur moustaches ».

Gustave Le Bon cite plusieurs exemples pour soutenir que l'âme de la race domine l'âme de la foule et, parlant de la race française, il la trouve féminine : « Celui qui s'appuie sur les collectivités latines peut monter très haut et très vite, mais en côtoyant sans cesse la roche Tarpéienne et avec la certitude d'en être un jour précipité ».

Toutes ces appréciations contiennent assurément une part de vérité, mais il est certain qu'on exagère beaucoup dans cette direction.

Il est bien naturel,que nous trouvions des qualités spéciales au peuple auquel nous appartenons. *L'orgueil national* nous y pousse, et ne nous demande pas trop de connaissances des autres peuples ; d'autant mieux que, nous avons toujours une part des qualités, que nous attribuons exclusivement à notre nation.

Quant aux plaintes sur les défauts de notre nationalité, la cause en est plus complèxe, mais d'une manière plus superficielle elle peut être attribuée à une *vanité personnelle* et à une sorte *de mode*.

Bien des personnes, et les plus connaisseurs comme ceux qui n'ont jamais franchi la frontière de leur patrie, récriminent sans cesse contre le pays dans lequel ils vivent, et découvrent un tas de belles qualités dans les pays étrangers. Cette coutume est universelle. Un dimanche en 1898, en faisant un tour de promenade au jardin de Luxembourg de Paris, j'y lus, sur une affiche contenant le programme d'un concert, un article très bien écrit, dû à un auteur, dont je ne me rappelle plus le nom, disant que le Parisien, qui a visité une fois Londres, ne trouve plus rien de bon à Paris. Et l'auteur présentait au lecteur un type mécontent, ennuyant tout le monde avec ses jérémiades. « Les trottoirs, les rues, les omnibus, les jardins, il n'y en avait de bons et de beaux qu'à Londres ». Un pareil type est, en effet, très commun à Paris.

Quelque temps après je visitai Londres, et j'y entendis les Anglais se plaindre dans le même sens de leur capitale. Cela n'est d'ailleurs pas surprenant ; chacun sait combien les Anglais aiment la bonne ville de Paris.

Ce mécontentement est inhérent à la nature humaine et est lié à une sorte de vanité individuelle tendant à mettre en évidence ses connaissances générales et éloignées, réelles ou non.

Après tout, il est incontestable que l'homme est plus attentif à l'étranger, plus impressionnable là aux choses qui l'entourent, et qu'il demeure bien souvent, de bonne foi, sous l'impression d'une

vertu ou d'une qualité, qu'il a immédiatement généralisée ; tandis que les mêmes choses, les mêmes qualités ne l'intéressent nullement de s'en occuper dans son pays.

Un de mes collègues ayant visité une ville à l'étranger m'exprimait son admiration de ce qu'il y avait vu et se disait particulièrement enchanté de l'hôpital de la dite ville. Mon collègue ne connaissait pas l'hôpital militaire de la ville qu'il habitait, qui était de beaucoup supérieur à tous les hôpitaux qu'il avait eu l'occasion d'admirer.

Cette tendance a heureusement l'avantage de nous stimuler dans notre marche progressive, mais il n'est pas juste de la considérer comme l'expression exacte et fidèle de la réalité.

Si, en 1870, les Allemands ont vaincu les Français et se sont distingués par leurs procédés militaires, leurs préparatifs et leur force de résistance, cela ne veut point dire que les qualités montrées à cette occasion, sont d'une façon absolue, spéciales au peuple allemand ; de même, que les victoires remportées autrefois par les Français sur les Prussiens n'étaient nullement dues à des qualités fixes chez le peuple français.

Cependant, il faut reconnaître qu'il y a ce qu'on appelle l'esprit militaire d'une nation, qui peut varier d'une nation à l'autre, et à la même nation, en différents temps.

L'Esprit militaire d'une nation. — Une nation peut être douée d'un esprit militaire plus puissant qu'une autre et la même nation peut

avoir aujourd'hui un fort esprit belliqueux, qui dans quelques dizaines d'années deviendra plus faible. Ainsi l'esprit militaire est aujourd'hui plus fort en Allemagne, et moins fort dans d'autres pays. En France aussi, il y a eu une grande différence entre l'esprit militaire, de 1806 et celui de 1830.

Les causes qui contribuentà l'intensité de l'esprit militaire sont complexes. On peut pourtant les réduire aux suivantes :

a) *Les conditions physiques et sociales* d'un peuple. Les nations habitant des régions saines par exemple, sont en général plus valides et plus braves, et tous les peuples ont été dans leur jeunesse agressifs et belliqueux.

b) *L'Education.* — On sait qu'en Allemagne tous les étudiants sont organisés en corporations portant des uniformes spéciaux et ayant une discipline sévère. Ces corporations guerroyent sans cesse entre elles et n'étant pas grandes, la discipline y est rigoureusement surveillée et les absences à l'heure de l'escrime ou au *kneipp* (réunions distractives du soir), ou la moindre désobéissance envers les plus vieux ou envers les présidents, ne restent pas impunies. Il y a des corporations amies et des corporations ennemies et les cicatrices nombreuses sur les figures des étudiants allemands prouvent que chez eux l'épée n'est pas un joujou. Ce courant pénètre toutes les classes allemandes et il est certain qu'une pareille éducation de la jeunesse la prépare à

avoir plus tard un esprit militaire très accentué.

c) *Les relations de voisinage.* — Les pays qui ont quelque revendication à faire, seront toujours plus disposés à la guerre que ceux qui sont en relation de parfaite amitié avec leurs voisins. Le vent de guerre qui soufflait en France assez sensiblement entre 1880 et 1890, se trouve ainsi expliqué.

d) *Le prestige et le succès des armes* relèvent considérablement l'esprit militaire d'une nation. Ainsi l'esprit militaire de l'Allemagne est dû en première ligne aux succès remportés en 1866 et 1870 et Napoléon inspirait à la France à l'époque de sa gloire un esprit militaire, qui ne se manifestait nulle part ailleurs sur le globe.

Le drapeau. — C'est ici qu'il faut citer ce symbole de la nation. « En temps de guerre il est nécessaire que nous matérialisions cette notion de patrie, en donnant à notre armée un objectif de défense et à l'ennemi un objectif de prise » [1]. Cette matérialisation a été opérée en créant le drapeau national, qui se trouve fragmenté auprès de chaque régiment par le drapeau régimentaire. Les mots de « *combattre pour le drapeau* » signifient donc : combattre pour le pays, combattre pour la patrie

2. *Les armées au point de vue de la réligiosité.* — La religion constitue un élément plus puissant que la race, qui est sujette à un transfor-

1. André Gavet. *L'art de commander.*

misme et à une miscibilité continuels. Nous voulons parler non pas de la qualité de la religion que professe une armée, mais bien du degré du sentiment religieux de cette armée. Il suffit de nous rappeler l'ardeur des croisades qui souleva pendant des siècles l'Europe entière dans un élan religieux, pour nous rendre compte de la valeur de la foi religieuse dans une armée croyante. Alors, la foi religieuse avait envahi tous les esprits, mis les châteaux en ruines, livré les champs à l'abandon, couvert les charrues de rouille et tout le monde accourut, nobles, prêtres, bourgeois et paysans, bergers et criminels pour combattre les infidèles et conquérir la Terre-Sainte. En ces temps-là, la croix était la source de toutes les grandes émotions, le guide unique de la bravoure et le motif des entreprises les plus romanesques.

Même aujourd'hui, la valeur de l'armée turque réside dans sa réligiosité ; nulle part on ne meurt plus facilement, plus indifféremment, plus soutenu par la foi dans la vie future que dans l'armée turque. Dans un compte-rendu de la dernière guerre entre la Grèce et la Turquie, le médecin major Hans Dan dit, que le délire des moribonds racontait leur bonheur de mourir pour Allah et le Padichah.

Avec de telles armées, la religion peut nous être une aide réelle, car son pouvoir est en rapport avec le temps et la foi des troupes.

Mais si nous voulons recourir à sa puissance,

sans tenir compte de l'état des esprits, nous nous adresserons à un auxiliaire inopportun et nous nous exposerons même au ridicule. Dans la guerre de l'Espagne contre l'Amérique (1898) nous voyons une profusion d'espérances dans la religion, ne s'accordant pas avec le temps et les circonstances. Ainsi, pendant que le chef des Etats-Unis présidait en personne les conseils de guerre, discutant les plans à suivre, le chef de l'Espagne (la reine) s'adressait incessament au pape, implorant la bénédiction pour son armée. Aux Philippines la proclamation de l'archevêque de Manille, que nous citons en partie, paraît également déplacée.

« Les hérétiques (les Américains) essayent de détruire la vraie religion. S'ils triomphent, nos églises seront converties en chapelles protestantes. L'Eucharistie et l'image de Marie, la très-Sainte, disparaîtront. Si on fait disparaître de ces îles l'unique religion, qui est l'espérance définitive des hommes, etc... » Ce n'était cependant pas le but des Américains, et une pareille insinuation n'était guère opportune.

3° *Les armées au point de vue de leur recrutement social.* — Si l'on formait des corps d'armée composés seulement d'agriculteurs, de commerçants, d'ouvriers ou de bourgeois, etc., différents l'un de l'autre, et homogènes dans leur constitution, on distinguerait des variations considérables.

Ainsi, un corps d'armée composé uniquement de paysans sera certainement plus discipliné,

plus obéissant et plus résistant qu'un autre composé de bourgeois.

Sous le rapport de l'homogénité de l'état social, la Russie est le pays le plus heureux. Son infanterie compte 83 0/0 de paysans, dont 60 0/0 sont analphabètes; il est donc naturel que le soldat russe répond à quiconque lui demande s'il est partisan de la République : « Oui, si le Czar l'est aussi » (anecdote très connue).

Les armées féminines. Il existe même aujourd'hui dans l'Afghanistan un peuple chez lequel les femmes vont en guerre et à la chasse, tandis que les hommes vaquent aux travaux domestiques. Le roi des Achantes en Afrique Centrale, et le roi de Dahomey ont des gardes féminines et des régiments composés exclusivement de femmes, commandés par des femmes et qui se distinguent des guerriers masculins par leur bravoure et leur soif du carnage. Elle est également très connue la réputation des armées féminines du pays des Amazones, situé autrefois sur les côtes de la mer Noire ([1]). Pourtant, ce genre d'armée tend à disparaître, et dans la guerre de Sécession d'Amérique, quand les femmes des provinces confédérées, demandèrent à former un régiment de femmes, on refusa leur offre ([2]).

1. Bebel. *La femme*, p. 15.
2. *Un vaincu.* Souvenirs du général Lee, p. 206.

§ D. — *La supériorité de l'élément moral comparé aux autres facteurs des armées.*

Nous avons déjà montré antérieurement que l'élément décisif de la victoire est le moral des troupes. En effet, l'histoire nous offre un grand nombre d'exemples, dénotant qu'à l'attaque tous les autres éléments, tels que la force numérique, la tactique et l'armement sont subordonnés à l'élément moral.

1. *La force numérique.* — A la bataille de Leuthen, le grand Frédéric battit avec un corps de 30.000 hommes l'armée autrichienne forte de 80.000 hommes. Le même roi vainquit à la bataille de Rossbach une armée composée de 50.000 hommes de l'Empire et de 25.000 Français. A la bataille de Dresde 220.000 alliés furent mis en déroute par l'armée de Bonaparte qui ne comptait que 120.000 hommes.

Aucune des guerres modernes n'a été entreprise avec des forces plus inégales que la guerre de Sécession en Amérique ; pourtant pendant les quatre premières années de la campagne, les Sudistes remportèrent la victoire dans presque toutes les batailles livrées. De 1861 à 1865 les troupes du Nord ont été au point de vue du nombre deux fois supérieures à celles du Sud. En 1862 le général Jackson, commandant les troupes du Sud, combattit contre un adversaire qui lui était trois fois supérieur en nombre ; et en 1864

le général sudiste Lee tint tête avec une armée de 80.000 hommes à l'armée, forte de 300.000 hommes, du général adversaire Grant.

Citons la phrase de l'ouvrage auquel nous avons emprunté ces données : « La cause de ces victoires a été le moral des troupes sudistes, qui les rendait invincibles, et en mesure de ne pas craindre les armées adverses, qui leur étaient de beaucoup supérieures au point de vue du nombre (1).

2. *La tactique.* — L'histoire fournit de nombreux exemples, où des batailles furent gagnées malgré des fautes tactiques. Des auteurs prétendent, qu'à la bataille d'Arcôle, Bonaparte commit un grand nombre d'erreurs tactiques, les unes très graves, et cependant, bien qu'il y eût une différence numérique de 3/5, en faveur des Autrichiens, la victoire lui resta.

Krieglstein attribue cette victoire uniquement au moral des troupes de Bonaparte et après avoir démontré en deux pages, que la foi, l'innovation et l'originalité sont des moyens psychiques qui décident la victoire, il conclut par la phrase suivante : « Si Napoléon a dit, qu'il faut changer la tactique de la guerre tous les dix ans pour garder un peu de supériorité, c'est qu'il a reconnu que la nature de la guerre repose en dernière ligne sur des motifs psychiques ».

3. *L'Armement.* — Pendant la guerre de 1870, il est certain que l'artillerie allemande était supé-

1. Col. Istrate. *Histoire militaire.*

rieure à l'artillerie française, mais par contre les Français possédaient une infanterie beaucoup mieux armée et leur cavalerie était munie de carabines à tir rapide, ce qui leur a donné une supériorité que les Allemands ont éprouvée en bien des occasions. En somme, les Français avaient deux armes supérieures, et pourtant ils finirent par un désastre. Le général Woyde attribue ce résultat à la passivité des chefs français et à leur manque de camaraderie, qui sont deux conditions d'ordre absolument moral et nullement matériel.

Au combat de Cold-Harbor (guerre de Sécession), les Sudistes étaient si mal armés, qu'un détachement de cavalerie de 300 hommes, expédié au dernier moment, avait des fusils de 7 modèles différents, et pourtant la victoire resta de leur côté.

Nous voyons donc, que si les nations préparent avec tant de sacrifices l'armement de leurs armées, si elles s'efforcent de pouvoir mettre sur pied de campagne le plus grand nombre d'hommes, si elles se donnent la peine d'avoir une certaine supériorité stratégique, ce n'est pas parce que ces moyens décident directement de la victoire, mais parce que grâce à eux, on arrive à avoir sur l'adversaire le succès moral, d'où résulte le succès matériel. Et si on peut être maître de l'esprit des troupes, malgré la supériorité matérielle de l'ennemi, on garde de son côté la chance de la victoire.

CHAPITRE III

LES CHEFS MILITAIRES

§ A. — *Les chefs militaires en général.*

Les chefs légaux et les chefs élus. — Les chefs des anciennes armées, des armées improvisées, étaient acclamés souvent spontanément. Ils entraient ainsi dans la catégorie des meneurs, qui se distinguaient des chefs légitimes modernes, par une dose très grande et constante de confiance, qu'ils inspiraient à leurs hommes. La stratégie et la tactique militaire étant devenues de nos jours un art et une science, les chefs doivent s'y préparer de bonne heure et les armées modernes ont forcément des chefs réguliers et légaux.

Sighele caractérise ces derniers ainsi : « Les chefs légitimes dirigent et commandent parce qu'ils ont été nommés ou élus au poste, qu'ils détiennent, mais ils ne sont point animés, ils ne sont point possédés par quelque démon intérieur, qui soit la raison de leur autorité et le secret de leur puissance. Ils sont suivis et obéis par coutume, par peur, par le sentiment du devoir ou de la persuasion. Ils sont enfin entourés d'un peuple qui répond et qui s'accommode d'une manière consciente à leur volonté ; ils n'ont

point autour d'eux un peuple hypnotisé, qui se lance aveuglément là où le mène son conducteur » ([1]).

L'auteur nous montre plus loin, que si un chef légitime a pu arriver à fasciner le monde par une énergie personnelle, c'est qu'il a eu une croyance, un enthousiasme, un idéal, indépendants de ses qualités de chef, acquis par hérédité ou par procuration. Ainsi, Victor Emmanuel, roi légitime d'Italie, jouissait d'une popularité et d'une gloire dépendant du fait qu'il était quelque chose de plus et de meilleur que les rois habituels. S. M. Carol I, roi de Roumanie, jouit dans l'armée roumaine d'un prestige qui est étranger à sa qualité de roi et qui s'attache à sa capacité militaire.

Les facteurs, qui déterminent les différences entre les chefs légaux et les autres chefs peuvent être résumés ainsi :

1° Les chefs légitimes sont nommés par des organes supérieurs, et le plus souvent ils sont pris dans un corps étranger à celui qu'ils vont commander. Il leur manquera donc cette confiance aveugle, gagnée par la conviction de sa capacité éprouvée devant ses subordonnés, et cette affection, qui donne aux chefs élus une puissance extraordinaire sur ses hommes.

2° Leur autorité étant de longue durée, leur action sera plus lente et moins sentie.

1. Sighèle, *Psychologie des sectes*, p. 72.

3° Les collectivités qu'ils commandent sont des collectivités légales et celles-ci sont formées de membres plus réfléchis que ceux des foules. Les individus qui les composent ont leurs centres d'inhibition plus actifs et la fascination n'a pas autant de prise sur eux.

On doit excepter pourtant les cas où le chef a des qualités distinguées, dont nous allons nous occuper plus bas, et peut arriver, comme Napoléon et tant d'autres à une puissance de fascination considérable.

§ B. — *Les qualités des chefs*.

Les chefs doivent réunir un certain nombre de qualités physiques, intellectuelles et morales.

Qualités physiques. — Il est très connu, qu'un commandant robuste et beau plaît aux troupes plus qu'un commandant chétif et faible. Napoléon pourtant a été de petite taille ; mais cela prouve seulement que toute règle a ses exceptions.

Une autre qualité physique est encore *l'âge*. En règle générale un âge plus avancé est à l'avantage du chef, car l'homme a en lui-même le sentiment de ne pas obéir docilement, à un plus jeune que lui. Néanmoins si un homme jeune est arrivé à se faire une réputation étendue et à s'imposer par ses succès, sa jeunesse devient un facteur qui tourne à sa faveur, car elle est une preuve de sa capacité et elle accroît son prestige auprès de la troupe.

Le sexe. — L'amour propre du sexe masculin ne lui permet pas de se laisser diriger et mener par des femmes parce que à tous les points de vue, la femme est un être, subordonné à l'homme. Cependant si la naissance destine une femme au rôle de gouverner les peuples, il lui suffit de savoir dissiper les intrigues, et les peuples obéissent avec docilité: c'est le cas des reines.

Dans les armées, l'histoire nous montre des femmes prenant les armes. Nous avons par exemple, les blessées d'Amiens, Jeanne Hachette, etc. Elles ont donné de l'élan aux troupes, qui les ont suivies. Lorsque Jeanne d'Arc, après la bataille de Patay se dirigea sur Reims, les chefs et les politiciens, jaloux de la gloire de cette femme, auraient voulu prolonger la marche et s'arrêter à la Loire. Mais l'enthousiasme général fut si grand que les voix timides ne furent pas écoutées, et les gens accoururent de tous côtés, allant au combat comme à un pélerinage sacré et poussant en avant le roi timoré lui-même et toute sa cour. Ceux qui n'étaient pas armés suivaient l'expédition, tels qu'ils se trouvaient.

En effet, un homme ne peut pas rester en arrière, quand il voit une femme marcher en avant, il ne peut pas reculer devant le feu, là où une femme avance et pénètre. L'influence de Jeanne d'Arc fut si grande, que les Anglais ne purent lui pardonner. « Elle les avait blessés profondément dans l'estime qu'ils avaient d'eux-mêmes. A Orléans, les invincibles gendarmes, les fameux archers et Talbot en tête furent contraints de prendre la fuite; à Jargeau bien fortifié avec d'épaisses murailles, ils se rendirent prisonniers, à Patay encore ils ont pris la fuite devant une

Pucelle... Les Anglais taciturnes ne pouvaient pardonner tout cela. Une fille leur avait fait peur, et ils n'étaient pas certains si elle ne recommencerait pas encore. Ils aimèrent à croire qu'elle était ensorcelée, qu'elle possédait le diable... et la malheureuse fut brûlée, comme sorcière [1] ».

Mais en dehors de ces cas exceptionnels, l'organisation physiologique et sociale de l'humanité veut que la guerre soit faite par des hommes, commandés par des hommes.

Les qualités intellectuelles. — Ce ne sont pas toujours les plus intelligents et les plus instruits qui sont les plus braves sur le champ de bataille ; et souvent ces excellents chefs de bureaux, bons parleurs et forts rédacteurs d'instructions, ne pourraient pas être un Jackson, général de Virginie, qui, simple puritain exalté, vainquit trois ans durant, dans diverses rencontres les Américains du nord, deux ou trois fois plus nombreux, par des tours, quelquefois bizarres, mais si hardis et si soutenus, qu'il mérita le surnom de *Stonewall*, mur de pierre. Le défaut de l'intelligence trop développée est de raisonner trop ; nous avons vu des raisonneurs si encombrés de leurs arguments et jugements, si enchaînés à leurs syllogismes, qu'ils en perdaient le sens commun et ne voyaient plus l'évidence.

Il faut que le chef militaire ait l'esprit cultivé, mais non encombré afin de le conserver toujours net et libre, dit Maillard.

1. Michelet. *Histoire de la France*.

Qualités morales. — Sur ces qualités nous nous arrêterons plus longuement. La plus importante est le *libre-arbitre.* Le commandant doit avoir une forte dose de libre-arbitre, dans le sens du moraliste, comme nous l'avons montré plus haut, et de libre arbitre dans le sens stratégique ce que Maillard appelle liberté d'action.

La liberté d'action repose sur deux termes, *le temps* pour réfléchir, donner et transmettre des ordres, pour rassembler les troupes et en général pour prendre les dispositions que commandent les circonstances; *l'espace* pour choisir une direction, pour mouvoir les troupes, les faire vivre et se reposer, les rassembler et les faire combattre. Une troupe qui manque de temps est *surprise,* et si l'espace lui fait défaut, elle est *paralysée* (1).

Et comme on n'a pas toujours devant soi le temps et l'espace suffisants, le chef doit être doué de ce qu'on appelle le *coup d'œil*, pour voir facilement et à chaque phase du combat ce que le temps et l'espace permettront à son armée de faire. Clausewitz, admet même une qualité spéciale : le *sens du terrain*, dont le commandant se sert pour saisir immédiatement la situation topographique, afin de résoudre le problème tactique.

La situation bien comprise, le chef doit être doué de *l'esprit de résolution* pour décider rapidement et énergiquement ce qui est à faire; il doit avoir ce qu'on appelle le *courage de l'esprit.*

1. Maillard. *Eléments de la guerre*, p. 188.

Nous touchons ici à des qualités d'un autre ordre :

La volonté et l'energie. — Nous savons que la volonté comprend dans son entité tous les phénomènes psychiques, tendant à déterminer l'action. Strictement, le mot veut dire la totalité des volitions représentatives et cognitionnelles.

Nous avons montré que la volonté se forme par l'éducation et que son degré diffère d'un individu à un autre. Chez les militaires, elle est une qualité de premier ordre et les chefs dépourvus d'une volonté ferme et décisive sont des chefs dangereux. En effet, le défaut d'une volonté ferme est préjudiciable aux points de vue suivants :

D'abord, il porte à l'hésitation et à l'indécision quand il s'agit de donner des ordres. Il cause par là un retard d'autant plus nuisible qu'être le premier à l'attaque est un principe recommandable, qui amène après lui de nombreux avantages. Le grand Frédéric préconisait tant ce système, qu'il commençait le premier le combat, même alors qu'il devait se défendre, et qu'il était contraint d'accepter la bataille.

Secondement, lorsque le chef indécis a donné un ordre, cet ordre n'est pas en rapport avec la situation. Cette indécision est sentie par les subalternes, a sa répercussion sur la transmission de l'ordre, et lui donne un caractère faible. Les ordres perdent ainsi de leur puissance et s'exécutent faiblement. Les conséquences ne peuvent être que préjudiciables au but visé.

Troisièmement, l'hésitation du chef sentie par les subalternes se transmet plus loin, et, une fois parvenue à la connaissance de la troupe, donne lieu à des commentaires et à des interprétations parmi les soldats et les officiers, qui finissent par perdre la confiance. Une armée qui a perdu la confiance en soi-même est une armée perdue. La confiance en soi-même, est formulée depuis Jésus-Christ qui prononça ces mots : « Crois et tu pourras ! »

Un chef peut délibérer avant de donner un ordre, il peut calculer avant de livrer un combat, mais en secret, pour que rien ne soit livré à l'interprétation de la troupe. L'ordre, une fois donné, doit avoir l'empreinte d'une volonté soutenue, d'une énergie ferme, accuser une volonté franche.

Une confiance ferme seule, peut inspirer à son tour la confiance : Napoléon et les autres nous ont prouvé que les combats engagés avec une confiance crâne donnent souvent des résultats surprenants. Même si la victoire ne suit pas, la perte sera toujours infime et le désastre sera évité.

Savoir vouloir et pouvoir vouloir, voilà une question très importante pour l'officier. Pouvoir se commander soi-même, avoir de la volonté, du caractère, voilà ce qu'on demande à l'officier, à juste raison, comme qualités indispensables. Arrêtons-nous un moment pour discuter ces principes. Exprimer aujourd'hui un désir et poursuivre avec entêtement sa

réalisation, tracer un plan dans sa vie et s'y tenir crânement, c'est avoir de la volonté ; mais, si nous considérons la grande masse d'hommes, nous trouvons un nombre de ces volontés tout à fait restreint, même en les cherchant dans les classes cultivées et dans les classes les plus nobles.

Je lisais un jour dans un journal à la rubrique des « *maximes et pensées* » : « La volonté est considérée par beaucoup comme une qualité de l'âme ; mais en réalité, elle n'est qu'un résultat des circonstances. » Cela déplaira à beaucoup et à moi également, mais soyons justes et prenons les choses telles qu'elles se présentent dans la vie.

Le caractère envisagé comme une volonté ferme est une qualité que nous nous plaisons surtout à recommander, et dont nous aimons à faire parade. Autrement, il est si rare, que là où nous le trouvons, nous nous demandons s'il n'est pas une qualité anormale et d'origine psychopathique.

L'expérience de la vie quotidienne nous a montré que la volonté soutenue ne nous conduit pas toujours au résultat cherché, et que, souvent on a dû regretter d'avoir mis trop d'insistance dans une circonstance donnée. C'est ainsi que s'est formée dans l'homme, sans aucune propagande ni suggestion, l'intuition du fatalisme, et chez les hommes religieux, de la puissance divine. Et à l'exception de quelques heureux ingrats, tout le monde est pénétré par ce pouvoir surhumain qui détermine l'issue de toute action ; et plus nous y croyons, moins nous sommes énergiques dans notre volonté.

Mais ne craignons pas pour cela à l'égard de l'armée ; l'homme le plus faible chez lui, le plus sceptique pour lui, peut jouir d'une forte volonté en ser-

vice. Heureusement, il existe à côté de cette volonté pour notre vie particulière, que nous nommerons, *privée*, une volonté, qu'on pourrait appeler *publique* ou professionnelle. La première est trop subjective pour que nous puissions en disposer avec courage, l'autre est objective, plus étrangère à notre personne, et par conséquent plus maniable et plus susceptible d'éducation.

Lorsque nous exigeons de l'officier de la volonté, nous entendons *la volonté professionnelle*, qu'il *doit avoir* et qu'il *peut avoir*. Il *doit l'avoir* pour l'effet moral sur la troupe, qui ne doit apercevoir chez son chef ni le doute, ni l'hésitation, car une bataille peut être perdue, mais en sauvegardant la confiance et le moral de la troupe, la guerre sera gagnée. Il *peut avoir* cette volonté, indépendamment de la volonté qu'il a dans sa vie privée, car une quantité d'exemples nous en donnent la preuve.

Il y a là quelque chose d'analogue à l'impassibilité des médecins à l'occasion des opérations et des autopsies, qui tombe en contradiction flagrante avec la sensibilité extrême de certains, dès que nous les tirons du domaine professionnel. Il y a des qualités acquises par l'éducation professionnelle, et la volonté exigée de l'officier fait partie de ces qualités.

Clausewitz, dans son ouvrage intitulé : *la Théorie de la Grande guerre*, cite comme qualités du chef : *la fermeté*, *la persévérance* et la *force de caractère*.

« *La fermeté* est la résistance de la volonté dans un malheur isolé en temps de guerre ». Si cette résistance s'étend à tous les malheurs et

dure autant que le combat, elle s'appelle *persévérance.* La fermeté ne peut résulter que d'un mouvement de l'âme, tandis que la persévérance demande aussi l'appui de la raison.

La force de caractère est la qualité par laquelle l'homme maintient son équilibre même dans les émotions les plus violentes. Maîtriser ses emportements, se dégager des passions dans tous les actes de son service, disposer de son libre-arbitre à tout moment et ne suivre que les indications d'un raisonnement sain, est une qualité plus grande et plus rare que l'intelligence. La force de caractère demande un équilibre moral. Une nature irritable et passionnée peut être parfois une qualité chez un officier subalterne, mais elle sera un danger permanent chez un général.

Lorsque la force de caractère est hypertrophiée, nous avons *l'obstination.* Appliquée à la confiance dans des moments difficiles, elle peut faire merveille, mais appliquée dans toutes les occasions, elle est préjudiciable, parce qu'elle subordonne la raison à la volonté.

La présence d'esprit militaire, est la qualité de découvrir rapidement le moyen qu'il faut opposer à un péril survenu inopinément. Clausevitz dit que la présence d'esprit est une qualité résultant de l'équilibre de l'intelligence et du caractère. En effet, la présence d'esprit réclame une intelligence vigoureuse, mais en même temps alerte ; si elle n'est pas alerte, c'est-

à-dire, si elle est sans vitesse dans le mécanisme de la perception, la réponse, si juste qu'elle soit, viendra tardive. Un autre facteur nécessaire à la présence d'esprit est l'étendue *de la perception.* Une conception vive et étendue embrassant le tout, d'un seul coup, peut provoquer une solution rapide et exacte. Si la conception s'opère rapide, mais incomplète, si le chef perd de vue les éléments qu'il doit apprécier sur le champ de bataille, il aura une solution hâtive qui, au lieu d'être utile, pourra être dangereuse. Par conséquent nous pouvons dire que la présence d'esprit est une qualité résultant de la vitesse et de l'étendue de la conception.

Pourtant la conception vive et complète forme la première partie, le premier arc d'un cercle, dont la résolution, la réponse est le second arc ; de sorte que nous avons une espèce de réflexe intellectuel qui, pour constituer la qualité *présence d'esprit,* exige dans les deux arcs les mêmes propriétés élémentaires : la vitesse et l'amplitude.

L'initiative et la passivité. L'initiative militaire est la qualité ou plutôt l'ensemble des qualités, qui permettent de saisir avec justesse toute situation qui se présente à la guerre, de prendre une résolution conforme et de l'exécuter sous sa propre responsabilité, en se renfermant dans la limite des ordres reçus ou de la tâche, que s'est tracée le supérieur ([1]).

1. Woyde. De l'initiative des chefs en sous-ordre.

Pour rendre l'initiative possible, il faut que les chefs reconnaissent aussi exactement qu'ils peuvent la situation, qui se présente à un moment donné. Il faut encore qu'ils aient reçu communication des vues de tous leurs supérieurs et camarades.

On a reproché à cette manière de comprendre l'initiative, de venir en confl't avec la *discrétion* des mesures, en temps de guerre, et avec l'obéissance absolue aux ordres des supérieurs.

A la première objection M. Woyde répond, qu'il serait bien malheureux de ne pas avoir confiance en son armée, les chefs devant se fier les uns aux autres.

Quant à l'insubordination, elle n'est qu'apparente. En effet, l'insubordination se rapporte à la lettre de l'ordre et non pas à son esprit. Par exemple, le commandant du Ve corps prussien de l'armée de 1870, le général de Kirchbach, ayant apprécié exactement la situation à Wœrth, avait pris la résolution de continuer la lutte et d'y entraîner toutes les autres troupes de la 3e armée, malgré l'ordre formel de cesser le combat et d'éviter tout ce qui pouvait lui donner plus d'extension.

Il avait pris une détermination diamétralement opposée au texte de l'ordre qu'il avait reçu, parce qu'il était convaincu que le commandant en chef qui se trouvait encore fort loin, ignorait la véritable situation et que l'ordre en question voulait simplement dire qu'il fallait arrêter l'insignifiante

tiraillerie des fractions les plus avancées. En effet, le commandant en chef ne pouvait pas supposer qu'il s'agissait là d'une véritable bataille. Du reste, cette résolution concordait parfaitement avec les instructions générales du haut commandement, et celui-ci fit continuer la bataille, en lui donnant une impulsion énergique, dès qu'il put se rendre compte de la véritable situation (Woyde).

L'importance de l'initiative des chefs en sous-ordre ne s'est nulle part mieux révélée que dans la guerre de 1870. Les chefs allemands non seulement dépassaient parfois ce qu'on attendait d'eux, mais ils allaient encore au delà des espérances les plus audacieuses de leurs chefs. Chez les Français, chaque ordre fut exécuté à la lettre et non pas d'après son esprit. En toute circonstance, se manifestait une répugnance complète d'agir. Elevés à l'école d'une centralisation poussée jusqu'à ses dernières limites et n'ayant pas l'habitude d'agir d'après leurs propres inspirations, les chefs en sous-ordre français, dès qu'ils se trouvaient abandonnés à eux-mêmes, sans ordres formels pour chaque cas isolé ne songeaient absolument qu'à se soustraire à une situation qui les aurait obligés à prendre une résolution spontanée, à se soustraire à une responsabilité, qu'ils auraient encourue en prenant, de leur propre initiative, une décision (Woyde).

C'est ainsi que les chefs français se sont caractérisés par une passivité exagérée par rapport à l'activité spontanée et à l'initiative des allemands.

Et cette passivité se manifestait dans toutes leurs actions et pendant tout le temps de la guerre. Un exemple frappant fut le suivant :

Dans la soirée de la bataille de Servigny, après la prise de ce village par les Français, un capitaine qui se trouvait inactif avec sa batterie, apprit par ses blessés que les Prussiens, dans leur retraite, avaient laissé sur place 18 pièces, à proximité de Servigny. Le capitaine demanda l'autorisation d'enlever ces pièces avec ses attelages ou, tout au moins, de les mettre hors de service. Le commandant du groupe d'artillerie, auquel appartenait la batterie du capitaine, ne se crut pas cependant autorisé à approuver la demande de cet officier sans le consentement de son supérieur direct, qui précisément à ce moment ne se trouvait pas là. Les pièces restèrent donc entre les mains des Prussiens qui, dans la même nuit, reprirent Servigny aux Français [1].

Enfin, toujours M. de Woyde, résumant les manières d'agir des Allemands et des Français, nous dit que : « l'activité des chefs en sous-ordre allemands, joua le rôle d'un *mutiplicateur*, qui multiplie la force de traction du commandant supérieur, et qu'au contraire l'activité ou plutôt l'inaction des chefs français joua le rôle d'un *diviseur* qui affaiblit les efforts, d'ailleurs insignifiants, que fit leur commandant supérieur ».

1. Woyde, v. I, p. 96.

Et si nous voulons pousser un peu plus loin l'analyse de cet élément, nous devons remonter à l'époque de Napoléon Ier. Les Français s'inspirèrent encore de l'école de ce grand général, école parfaite pour son temps, très impropre au temps de 1870, et qui avait déjà montré des défauts dans les dernières années de Napoléon lui-même, défauts malheureusement aperçus seulement par les Allemands.

Napoléon professait un commandement exclusivement personnel. Jamais il n'a demandé à ses généraux autre chose qu'une obéissance passive et une soumission aveugle. « Ecoutez ponctuellement vos instructions. Pour le reste, moi seul je sais ce que je dois faire ». C'est ainsi qu'il écrivait le 14 février 1806. Mais, si ce système suffisait aux armées modestes d'Austerlitz et de Iéna, il a préparé des fruits détestables pour plus tard.

« Quand, un peu plus tard, en 1812-1813, ses généraux, à cause des proportions de l'armée et des théâtres des opérations, livrés à eux-mêmes et trop éloignés du chef suprême pour recevoir de lui, en temps utile, les ordres minutieux, auxquels il les avait habitués, durent prendre des décisions spontanées, ils hésitèrent, tâtonnèrent et, finalement, manquèrent leurs opérations » (1).

Et ce vice, en 1870, les Allemands l'ont évité, les Français l'ont répété.

1. Woyde, v. II, p. 184. *Causes des succès et des revers de la guerre de* 1870.

2. Lieutenant-colonel Rousset. *Les Maîtres de la guerre.*

Chose fatale, l'initiative d'une armée croît en rapport inverse de la passivité de l'armée adverse; c'est que d'un côté augmente la confiance et, de l'autre, la méfiance. De cette manière l'initiative de l'un est poussée jusqu'à la hardiesse dangereuse et risquée, tandis que la passivité de l'autre va jusqu'à la paralysie complète.

Dans la guerre de 1877-78 les Russes ont entrepris avec succès un nombre de mesures dangereuses, basées seulement sur une appréciation exacte de la valeur de l'adversaire, c'est-à-dire de l'inaction prévue des Turcs. Dans la guerre de 1870, les mouvements d'enveloppement de Metz, exposaient les Allemands à de grands dangers, et ne s'expliquent que par la conviction acquise par les Allemands de la faiblesse d'action et d'énergie du commandant français [1].

. . . .

Avant de terminer le chapitre des qualités intrinsèques que doit réunir le chef, nous devons rappeler que *la soif de la gloire et de l'honneur*, est encore une source inépuisable de l'activité ; et cette soif, on l'acquiert par des exemples et par l'éducation.

Nous achèverons ce chapitre, en répétant que la connaissance du caractère des chefs est d'une importance capitale à la guerre, car le caractère d'un chef peut avoir des influences décisives en ces temps. Il est certain, par exemple, que

1. Woyde, Op. C., page 223.

la bataille livrée à Sarrebruck le 6 août 1870, contre l'intention du grand quartier général allemand, et contre les nécessités de la situation stratégique du moment, est due seulement au caractère impatient et ardent du général Steinmetz, commandant de la Ire armée, bataillle qui pouvait compromettre le succès de toute la guerre.

§ C. — *De l'influence réciproque entre le commandant et les troupes.*

1° *De l'influence réciproque en général. — La donnée des ordres.* — Nous avons vu dans la deuxième partie de cet ouvrage, que l'*individu chef* d'une multitude change de point de vue psychique en gagnant de nouvelles qualités. La même chose se remarque chez le commandant militaire. Nous avons l'avantage de connaître un commandant d'état major, lequel, tant qu'il est au bureau, est d'une sensibilité exagérée pour la moindre douleur corporelle, et très sensible aux intempéries de climat et aux fatigues de toutes sortes. En présence de la troupe il est d'une raideur et d'une résistance qui le surprennent lui-même. Pendant une manœuvre, il a bravé mieux que personne une pluie et un vent qui avait mis au désespoir tout le bataillon et il a supporté la fatigue de la marche, plus facilement que les autres. Le fait est clair : c'est l'amour-propre du commandant et sa responsabilité, qui lui

font acquérir des qualités provisoires inaccoutumées.

Figurons-nous un colonel en présence de son régiment. Il est incontestable que le colonel emprunte à son régiment une quantité d'énergie que les vitalistes appeleraient force *vitale*, les magnétiseurs magnétisme, et qui se communique d'une manière inconsciente de la troupe au chef et vice-versa du chef à la troupe. Nous pourrions le comparer dans ce moment à un foyer qui reçoit la force de toute sa troupe et la réfléchit à son tour.

Et, en vérité, les commandants militaires font sentir cet air de commandement qu'ils ont, dans leur vie quotidienne, et cela, bien entendu, malgré eux, grâce au fait psychique que nous avons mentionné.

Il y a des chefs qui, dans de certaines occasions, perdent de leur valeur. C'est ainsi, que Napoléon se plaignait des généraux Kellermann, Casabianca, etc., en disant d'eux qu'ils étaient des subalternes excellents mais des généraux en chef médiocres. Cela peut arriver, lorsque la responsabilité des chefs étant trop grande, ils identifient l'affaire avec leur personne même, et, au lieu d'une question de service et de devoir, ont devant eux, une question de leur propre personnalité, pour laquelle nous avons constaté, qu'il y a, en général, une volonté *privée* beaucoup plus faible et moins énergique que la *volonté professionnelle*.

D'ailleurs l'influence du chef sur sa troupe est aussi très remarquable. La troupe aime, dans les moments difficiles, à voir le commandant concentrer en lui toute l'intrépidité, toute la volonté, toute la résolution qu'elle ne trouve pas chez elle. C'est pour cette raison qu'elle est disposée à être d'une docilité absolue aux ordres de son chef, fût-il même autoritaire. Le chef lui fera donc exécuter des actes dangereux par des moyens simples. Les suggestions rapides, les mots, les images vives, voilà les armes des chefs. Ensuite, pour convaincre et pour faire pénétrer une opinion ou une croyance quelconque nous avons vu dans la partie précédente, que le commandant n'a pas besoin de discuter ni d'argumenter, mais simplement d'affirmer, de répéter et de répéter encore.

La chose affirmée et souvent affirmée finit par pénétrer dans l'esprit des troupes ainsi que dans celui de toute multitude, comme une vérité démontrée, et Napoléon a dit qu'il n'existe qu'une seule figure de rhétorique pour la multitude, la *répétition* (1).

Nous voyons donc que l'éloquence militaire diffère de l'éloquence civile et c'est pourquoi nous trouvons les discours les plus célèbres de l'histoire militaire d'une simplicité inexplicable pour nous autres. Et, malgré cette simplicité, la puissance de ces mots a été surprenante. La cause

1. Gustave Le Bon. *Op. cit.*

de cette puissance réside, comme nous l'avons dit plus haut, dans le fait que le commandant militaire emploie des images vives à la place des phrases pompeuses, que sa parole part du cœur et non pas de l'esprit et qu'il parle au cœur et non pas au cerveau [1]. Le cœur ne fait pas de phrases savantes, la vie quotidienne nous en fournit bien amplement la preuve.

Les discours des orateurs de tribune sont académiques, artificiels, préparés ; les harangues militaires ont des phrases moins correctes qu'heureuses, ces phrases peuvent être vicieuses, mais elles doivent être originales, nouvelles,

1. Nous entendons ici par *cœur*, le centre de nos facultés affectives, et par *esprit*, le centre de nos facultés intellectuelles. C'est une convenance de langage, empruntée à l'usage commun,

On est d'accord pour reconnaître la sagesse des peuples, qui ont fait du *cœur* le siège de nos émotions, en affirmant de cette sorte le rôle des viscères dans la vie affective. En effet les émotions se manifestent par les organes de la vie végétative, et de ces organes, le plus sensible est le cœur.

Autrement, les facultés sentimentales, aussi bien que les facultés intellectuelles, résident dans le cerveau, mais leur siège exact n'est pas encore précisé. La théorie de Ferrier, qui localisait les émotions dans les lobes occipitaux, est démodée, et la théorie de Serghi, auteur italien (1894), qui fait du bulbe, le centre des phénomènes affectifs, n'est pas communément acceptée. Il paraît certain que ces phénomènes résultent de l'activité d'un complexus des centres cérébraux et infra-cérébraux (Ribot, *Psych. des sentiments*).

impressionantes et surtout parties d'une conviction profonde, d'une conviction puissante et suggestive. Tandis que les orateurs de tribune n'engagent pas leur personne, ou du moins, ce que l'homme a de plus cher, *la vie*, les militaires font eux-mêmes ce qu'ils engagent les autres à faire. Un bon nombre de ces orateurs ne seraient pas capables de sacrifier leur vie. Démosthène qui, du haut de la tribune, se jouait du peuple athénien une fois entraîné au combat et désarmé dans la confusion, fut un des fuyards les plus empressés de la bataille de Chéronée et cria au comble de l'effroi, au chardon qui avait accroché sa robe : « Rends-moi la vie (1) ».

Puisque nous parlons de l'éloquence militaire, c'est le lieu de nous occuper un moment de la rédaction des ordres instructifs. Reproduisons le passage de Maillard à ce sujet : « La guerre exige que les ordres soient courts, nets et précis, en un mot parfaits. Leur rédaction ne dépend pas seulement du rédacteur, il faut tenir compte aussi du destinataire ».

Pour la transmission de l'ordre et son exécution voici ce que cet auteur nous apprend : « Un ordre est l'expression d'une pensée et d'une volonté. Donné par celui-là même qui pense et veut, il est pour l'exécution, complété et dirigé par un autre : il est donc essentiel, lorsqu'il s'agit d'exprimer la volonté d'un chef, d'assimiler

1. Eloc. mil trad. de Bourcanu, p. 53.

d'abord sa pensée, puis de comprendre et de bien concevoir la situation, d'où il résulte pour les officiers d'Etat-Major la nécessité d'une instruction tactique développée, qui les mette à même d'entrer dans les vues du chef et de prendre des mesures de détail en rapport avec la situation. Ils doivent également posséder une telle habitude de la rédaction des ordres, qu'ils puissent s'acquitter de ce travail avec rapidité » (1).

Mais un point des plus importants dans la donnée des ordres, c'est leur *stabilité*. L'idée fondamentale doit être continuée autant que possible et les intentions doivent être stables, autretrement les ordres et les contre-ordres donnent lieu à une perte de temps, à une perte de force, à la perte de la confiance dans les chefs et à la dépression du moral de la troupe. Nous en avons un vif exemple dans la marche effectuée par la division française sous les ordres de Douay en 1870. Pour cette raison, dans l'armée, on a formulé cet axiome : « l'ordre et le contre-ordre donnent le désordre ».

Le plan des opérations établi, les ordres donnés, les mouvements commencés, ils doivent être maintenus, même au risque de toute perte ; la confiance des troupes compense les autres désavantages. Et si éventuellement un contre-ordre doit être donné, si le chef doit se dédire, il mettra la plus grande attention à prévenir la défaillance et la méfiance.

1. Maillard, *Elém. de la guerre*, page 91.

2. — *L'affection et le prestige.* — Les sentiments que le commandant doit inspirer, en première ligne, sont l'affection et le prestige.

L'affection n'est pas entendue de la même façon par tous les chefs militaires. Les uns croient que la sévérité est la plus importante des qualités que doit avoir le chef et la suivent dans toutes les occasions : tenue fière, contact rare avec les inférieurs, air dur etc. Il est incontestable, que la peur est un sentiment plus facile à inspirer à la multitude, mais la peur n'est qu'un appui infidèle du chef.

L'affection est le seul sentiment qui assure le dévouement et nous avons vu l'importance qu'il a, en temps de guerre. Dépourvue de dévouement, une armée tombe au rang d'une multitude de mercenaires et le chef y est privé du ressort le plus important dans les moments difficiles.

Si le général Souvaroff a pu vaincre la résistance de ses soldats à franchir les Alpes, en se faisant creuser par eux une fosse au milieu de la route et en leur demandant de l'y enterrer vif, c'est qu'il toucha le sentiment d'affection que les soldats avaient pour lui.

Lorsque César voulut transporter son armée en Afrique, contre Pompée, les soldats se révoltèrent et demandèrent audacieusement la récompense des services passés. César se contenta de leur dire : « Eh bien, reposez-vous donc ; d'autres partageront avec moi à votre place l'honneur de l'expédition en Afrique ». Aucun ne voulut

l'abandonner ; ils demandèrent à être décimés en juste punition de leur désobéissance, mais ils prièrent César de les conduire avec lui à de nouveaux périls ([1]).

A la bataille de Spotsylvanie, la brigade de Texas eut un mouvement de faiblesse qui allait compromettre toute l'armée. Le général Lee reformant alors lui-même les Texiens, et ôtant son chapeau pour être mieux reconnu, s'élança à leur tête. Les branches fauchées par la mitraille pleuvaient sur le vieux guerrier, tandis que l'œil en face, il montrait l'ennemi de son épée. Un cri sortit de toutes les poitrines : « Lee à l'arrière... Lee, à l'arrière... Nous irons bien tout seuls ». Et les soldats se lancèrent contre l'ennemi ([2]).

Nous voyons donc que les chefs qui gagnent l'affection des soldats s'assurent par cela le plus important appui pour conduire leurs hommes.

Mais nous pouvons constater l'influence de l'affection dans l'armée chaque jour, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre. Quelle différence entre le service des subalternes qui aiment leur chef et celui de ceux qui ne font que le craindre ! Dans le premier cas, les choses se font de bon cœur et gaiement, dans le second, elles se font le cœur serré, et seulement autant qu'il faut, pour se savoir à l'abri des punitions. Dans le premier cas. le chef est tranquille et

1. *Exemples d'Eloq. milit.* Trad. Boureano, p. 182.
2. *Souvenirs du général Lee*

assuré de son subalterne ; dans le second, il est toujours soucieux et incertain de la marche du service. Le chef aimé disposera à tout moment et dans toutes les occasions de ses hommes, le chef craint n'en disposera qu'autant qu'ils ne pourront s'esquiver et que son pouvoir sera à craindre.

La culture de ce sentiment est de la plus haute importance et il sera bon de s'y préparer de bonne heure, pour que les chefs soient entourés toujours de subalternes dévoués.

On pourra nous objecter que le subalterne doit aimer son chef. Cela est vrai mais il est encore vrai qu'un chef doit aimer ses subalternes. Les inférieurs, en général, sont très heureux, lorsqu'ils peuvent aimer celui qu'ils doivent craindre ; mais si le chef ne cherche pas à inspirer ce sentiment, s'il commet des injustices, s'il malmène ses hommes, il devient impossible de demander à l'individu le plus discipliné, d'éprouver un sentiment auquel on ne s'intéresse pas, d'avoir une qualité qu'on réprime chez lui.

L'affection, est un sentiment qu'on est en mesure de cultiver ou non ; et un chef qui le néglige est un chef mauvais en temps de paix et très faible en temps de guerre. L'intérêt du régiment serait d'en éloigner un tel commandant, aussi bien, que les subalternes, qui pour divers motifs ne peuvent pas sympathiser leur chef, doivent être passés sous un autre commandement. Car le chef et le régiment sont souvent confondus dans

les yeux des subalternes, et leur service étant infidèle, est plutôt dangereux, qu'utile. De cette façon, préparant l'armée on pourra obtenir les plus beaux résultats.

Le prestige est un de ces termes abstraits qui sont difficiles à définir.

D'après Gustave Le Bon, le prestige est une espèce de domination qu'exerce sur nous un individu ou même une idée, et cette domination est si puissante, qu'elle paralyse toutes nos forces critiques et remplit notre âme d'admiration et de respect.

Il y a des hommes, qui dès le commencement, peuvent exercer sur ceux qui les entourent, une sorte de fascination vraiment magnétique, et qui imposent à première vue, même de loin, leurs idées et leurs sentiments avec une facilité inexplicable. A cette catégorie appartenaient tous les grands meneurs de foules, les religieux aussi bien que les politiques et les militaires.

Puisque nous nous occupons ici du prestige des chefs militaires, citons Napoléon.

Lorsque, général encore inconnu, il fut envoyé, par protection, pour commander les armées en Italie, il avait à y rencontrer des généraux prétentieux et disposés à lui faire une réception désagréable. Taine nous dit à ce propos : « Les généraux de divisions, entre autres Augereau, sorte de soudard héroïque et grossier, fier de sa haute taille et de sa bravoure, arrivent au quartier général très mal disposés pour le petit par-

venu qu'on leur expédie de Paris. Sur la description qu'on leur en a faite, Augereau est injurieux, insurbordonné d'avance : un favori de Barras, un général de vendémiaire, un général de rue, regardé comme un ours, parce qu'il est toujours seul à penser, une petite mine, une réputation de mathématicien et de rêveur. On les introduit, et Bonaparte se fait attendre. Il paraît enfin, ceint de son épée, se couvre, explique ses dispositions, leur donne ses ordres et les congédie. Augereau est resté muet ; c'est dehors seulement qu'il se ressaisit et retrouve ses jurons ordinaires ; il convient avec Masséna que ce petit b... de général lui a fait peur ; il ne peut pas comprendre l'ascendant dont il s'est senti écrasé au premier coup d'œil ».

Plus tard, lorsque la gloire augmenta le prestige de cet homme, Taine nous raconte que le général Vandanne, un révolutionnaire d'une brutalité et d'une énergie extraordinaires, dit un jour à un maréchal :

« Mon cher, ce diable d'homme exerce sur moi une fascination, dont je ne puis me rendre compte. C'est au point que moi, qui ne crains rien, ni Dieu, ni diable, sitôt que je l'approche, je suis prêt à trembler comme un enfant, et il me ferait passer par le trou d'une aiguille pour me jeter dans le feu ».

Son retour de l'île de l'Elbe et la conquête de la France, est la preuve la plus éclatante de la puissance qu'exerçait sa personne. Seul, isolé, il

a bravé toutes les forces organisées d'un pays entier, il lui suffisait de regarder seulement les généraux envoyés contre lui pour les soumettre aveuglement à lui, malgré leur serment de le faire prisonnier.

3.—*La connaissance des sentiments des armées commandées.* — La première condition du chef c'est de connaître parfaitement les sentiments dont son armée est animée. Il est nécessaire qu'il en connaisse même les faiblesses et plus une armée sera pénétrée de quelque faiblesse, plus elle sera facile à conduire. C'est pour cela que les grands généraux demandent avec raison que les nations soient préparées de bonne heure à quelque sentiment puissant, religieux, patriotique ou même purement militaire, car une armée sortie d'un peuple sans aucun sentiment puissant est en présence de son capitaine comme un vaisseau sans gouvernail.

Et, le chef doit bien savoir de quelle sorte de sentiments est pénétrée son armée. Si Napoléon eût mis devant ses armées athées, la croix et le drapeau de Jeanne-d'Arc, il n'aurait pas pu réussir de conquérir presque le monde entier, et Godefroy, Richard Cœur de Lion ou Saint-Louis n'auraient pas non plus, traversé l'Europe, avec la Légion d'honneur placée devant leurs armées.

4°. — *La manière de commander.* — Nous avons traité au point de vue psychologique la ques-

tion des chefs, leurs qualités et leurs manières d'être ; signalons encore quelques défauts qu'ils doivent éviter. A cet effet je me permets d'emprunter quelques passages de l'excellent travail de M. André Gavet.

D'abord il y a des chefs qui sont *trop autoritaires*. Il faut éviter ce trop.

« Imaginez un chef assez infatué de lui-même pour désirer que tous autour de lui prennent sa personne pour pivot, un homme qui s'installe dans son emploi comme dans un milieu organisé pour satisfaire ses désirs, ses fantaisies, ses vanités, pour le mettre en relief et l'orner de l'éclat de l'autorité. Un pareil homme tient le plus souvent à ne voir autour de lui, qne des visages admirateurs et craintifs. Il arrive avec une démarche imposante, jette partout des regards arrogants, interpelle rudement tous ceux qu'il approche et affirme à tout coup son autorité par les moyens les plus frappants : réprimandes dures et publiques, décisions tranchantes à tout propos, punitions multiples. Dès qu'il paraît, il faut que tout courre, voltige, s'empresse ou s'aplatisse.

« Ces sortes de gens brisent tout autour d'eux pour montrer leur force et s'en vont satisfaits. Confiez-leur une troupe docile et dévouée, alerte, vigoureuse, pleine d'initiative et d'entrain, ils vous rendront quelques semaines après, des hommes et des cadres découragés, mécontents, aigris et défiants, qui seront inertes

devant vous, résignés et sceptiques. Le *porte-galon* aura su, en un tour de mains, faire de sa troupe un troupeau [1] ».

Le jem'enfichisme. Le chef dans ce cas est moralement un impuissant, et le jem'enfichisme résulte du sentiment qu'il a de son impuissance. Il est atteint d'une lâcheté morale irrémédiable, contre laquelle il ne réagit même plus et qu'il se borne à masquer sous le dehors d'un intelligent scepticisme.

Très souvent nous trouvons encore la manie de *la paperasserie.* C'est le même défaut d'intelligence qui nous amène à attacher aux papiers, aux écritures, la valeur des réalités. Le chef atteint de cette infirmité se fait fournir des rapports, des comptes rendus, des notes, des états, des relevés, etc.; il ne voit plus rien des choses militaires qu'à travers cet appareil douteux. L'écriture finit parfois même par être à ses yeux autre chose qu'un moyen d'exposition ; elle a sa valeur en soi, et le service consiste à recevoir et à fournir des papiers irréprochables dans leur forme et dans leur structure [1].

§ D. — *La camaraderie entre les chefs.*

La camaraderie est le sentiment d'affection qui naît fatalement entre un groupe d'hommes sujets

1. André Gavet. *L'Art de Commander.*

aux mêmes privations et aux mêmes difficultés, et poursuivant le même but. Elle cimente la liaison nécessaire des troupes et assure leur cohésion. Elle est aussi nécessaire entre les chefs qu'entre les soldats.

L'absence d'une telle camaraderie peut mener à des résultats désastreux. On dit qu'en 1870 les chefs français ont eu cette défiance. On peut se rendre compte des résultats en lisant ces lignes de M. Woyde :

« Les chefs allemands se précipitèrent maintes fois, avec une hardiesse excessive sur l'ennemi, avec la ferme assurance que leurs camarades viendraient sur-le-champ, en toute hâte, à leur secours. Du côté des Français il se produisit exactement le contraire : chacun, en considérant sa propre situation, eut la conviction qu'il ne pouvait pas compter sur le voisin, chacun se sentit seul et regarda involontairement en arrière.

Chez les Allemands, à la bataille de Thionville, Mars-la-Tour, le colonel Schœning, commandant du 11e régiment d'infanterie, de la division de Wrangel, reçoit de son chef l'ordre écrit de retourner sur ses pas, ordre parti de son commandant de corps d'armée. En même temps le 3e corps d'armée lui demandait avec insistance de se porter en avant pour appuyer la brigade Rex, et il n'eut pas alors la moindre hésitation au sujet de la question de savoir où le devoir l'appelait. Il supposa que son chef ignorait qu'un violent combat était engagé avec l'ennemi et accourut au

secours des troupes engagées dans la lutte où il trouva bientôt après, une mort héroïque ([1]).

Un autre exemple éclatant du manque de camaraderie parmi les chefs, nous est fourni par l'armée russe en 1812

Le général Barclay de Tolly commandait la première armée, et le général Bagration la seconde. L'ordre avait été donné que ces deux armées se réunissent pour livrer bataille aux Français, mais Bagration nourrissait contre le premier une telle haine personnelle, qu'il évita tant qu'il pût, de le rejoindre, afin de n'être pas placé sous ses ordres.

Plus tard, lorsque les Russes se préparèrent, à attaquer les Français devant Smolensk, le commandant en chef, Barclay envoya un général pour inspecter les positions ; ce général, qui haïssait Barclay, au lieu de remplir sa mission, alla chez un de ses amis, un commandant de corps, passa avec lui toute la journée et revint le soir auprès de Barclay, avec une condamnation en règle du futur champ de bataille qu'il n'avait pas regardé.

Tel fut l'esprit des chefs russes pendant cette guerre où la Grande armée périt, il est vrai, pour beaucoup de raisons diverses, dont il faut excepter la force de l'armée russe.

1. Woyde. *Causes de succès et des revers de la guerre de* 1870.

QUATRIÈME PARTIE

LA PSYCHOLOGIE DES TROUPES PAR ARMES

CHAPITRE I

L'INFANTERIE

§ A. — *Mission et qualités de l'infanterie.*
Marches et combats

Dans tous les pays ayant une organisation militaire, l'infanterie est la force des armées. Sur mer, cette arme est aussi nécessaire que sur terre, et les puissances maritimes ont dû, par la création des fusiliers et des compagnies de débarquement, se pénétrer de cette vérité. Plus que l'artillerie et plus que la cavalerie, l'infanterie est d'un entretien facile. Elle possède une qualité éminemment utile en temps de guerre : la mobilité, et a de plus l'avantage d'être moins coûteuse. Formant le gros de l'armée d'une nation, c'est sur elle que se porte l'attention de l'ennemi.

Ce qu'on demande à l'infanterie, c'est surtout de bien manœuvrer, c'est-à-dire de se transporter avec facilité, de bien marcher et d'arriver à

temps ; sa première arme est donc, *le pied*. C'est avec le pied qu'elle rejoint et évite l'ennemi selon les nécessités, qu'elle s'assure une bonne position tactique, qu'elle prépare enfin ses succès. Avant tout elle doit par conséquent, *bien marcher*.

Ensuite, il lui faut *lutter* énergiquement, bien se servir du fusil, en deux mots : *bien combattre*.

Voilà pourquoi nous examinerons les marches, d'abord, la manière de lutter, ensuite, toujours, bien entendu, au point de vue spécial de notre étude. Obligé de côtoyer incessamment les notions et les principes de l'art militaire pur, nous demandons l'indulgence des hommes de profession.

§ B. — *Les marches.*

La mobilité des troupes. — L'affection des chefs et leur exemple. — Exemple d'une marche faite par une troupe démoralisée.

Dans les marches, *l'esprit des troupes* est d'une importance capitale. Il a une influence décisive sur les résultats de la guerre ; les deux exemples comparatifs qui suivent en donnent la preuve.

La marche de l'armée française dans la vallée de la Saale en 1806 et celle de l'armée française en 1870 dans la vallée de l'Aisne et dans celle de la Meuse, ne sont pas comparables.

La première armée douée de mobilité, avance sûrement et en ordre, franchissant de grandes

distances et utilisant, pour se reposer et pour vivre, toutes les ressources de la contrée qu'elle traverse. Rien ne manque à ces soldats, qui pleins de confiance dans le chef, qui les dirige, marchent d'un pas vif et alerte.

L'autre armée présente de longues colonnes, dont les mouvements sont gênés par les convois, qui embarrassent les routes, les changements de direction témoignent l'indécision du commandant ou la pression de l'ennemi. La marche se poursuit la journée entière, quelquefois la nuit, cependant on fait peu de chemin, les fatigues et les privations sont continuelles, la troupe se relâche, la confiance disparaît et avec elle la discipline.

Le résultat : c'est Iéna en 1806 et Sedan en 1870.

Toute armée lourde et lente est frappée d'impuissance tôt ou tard, elle est à la merci de l'armée adverse plus mobile et plus active.

Nous avons dit à plusieurs reprises que la prévoyance est la qualité maîtresse du conducteur des troupes, c'est par elle qu'il s'attache les hommes, et qu'il provoque de leur part l'obéissance volontaire. Elle s'exerce sur toutes les parties du service, mais en ce qui concerne les marches, elle doit avoir principalement pour but d'éviter aux hommes toute fatigue inutile ; il ne faut ni prendre les armes ni mettre le sac au dos avant le moment précis du départ, ni arriver trop tôt au point de rassemblement ou au point initial.

Il faut éviter jusqu'à l'apparence du désordre.

La discipline est exigée de chacun dans l'intérêt de tous : c'est ce sentiment d'intérêt commun, très apparent dans les circonstances graves, qui donne à l'officier le droit et le devoir d'être ferme jusqu'à la dureté. Les officiers doivent donner l'exemple ; le moment est venu pour eux, lorsque le moral est particulièrement pénible, de descendre de cheval, de se mêler aux hommes, de partager leurs fatigues et de les encourager par quelques paroles.

Une marche mal dirigée et mal exécutée peut occasionner chez les hommes la même influence déprimante qu'un combat malheureux. Figurons-nous une troupe qui, à peine bivouaquée et préparant sa soupe, reçoit un ordre pressant de se retirer sur un point A. Les marmites sont renversées, et les hommes partent presque sans avoir mangé.

La précipitation du départ a commencé déjà de mettre un peu de confusion dans les rangs. Mais voilà que, les ordres des marches étant mal donnés, la colonne trouve le premier carrefour où elle débouche, occupé par d'autres régiments qui défilent, et se voit condamnée à s'arrêter et à attendre debout, sac au dos, l'arme au pied.

Il fait une chaleur suffoquante, le soleil brûle de ses rayons pénétrants, et les rangs du milieu, pris entre les rangs de tête et ceux de queue, entre la masse vivante en bas, et la chaleur du soleil,

en haut, sont suffoqués; et les hommes remuent la tête avec inquiétude, cherchant de l'air à respirer.

On se tient prêt à partir, mais l'attente se prolonge; les chefs subalternes ne pouvant pas se rendre compte de la situation, les uns obéissent passivement à leur sort, mais d'autres trouvent à ricaner contre cet arrêt; les chefs supérieurs, eux-mêmes, ne pouvant avoir la voie ouverte, doivent recourir à des renseignements qui ne sont pas faciles à avoir avec exactitude, et c'est à peine, après beaucoup d'insistances, qu'ils apprennent le nombre des troupes, qui doit encore passer.

Peu à peu, la patience des hommes commence à se détendre, la rapidité de la retraite leur fait sentir la pression de l'ennemi et la confiance, ébranlée par la double faute du départ précipité et de l'arrêt prolongé, se trouve relâchée. En effet, ils ne comprennent pas qu'on les fasse attendre des heures entières, et qu'on ne les ait pas laissés faire tranquillement bouillir leur soupe et la manger. La faim les reprend, ils ont un regret amer de leur marmite renversée trop tôt, et trouvent les dispositions prises ridicules.

Enfin, les troupes reprennent leur chemin, mais déjà plus fatiguées de ce stationnement que d'une longue marche. La fatigue, la faim, la chaleur les ont découragées, et le désordre s'empare d'elles de plus en plus ; les régiments se mêlent, les compagnies filent emportées par des courants

irréguliers, et les traînards comblent les bords de la route et les champs voisins.

On veut regagner le temps perdu et on renforce l'allure, mais le pas accéléré augmente encore la débandade et, malgré tous les efforts des chefs, le nombre des traînards grossit toujours.

Les soldats marchent par petits groupes, dispersés, traînant le pas, à travers chemins ou sentiers, sans souci de la direction. L'entrain manque absolument, la chaleur en paraît accablante, et le sac de campagne, bourré de toutes sortes de choses, devient de plus en plus lourd. Beaucoup d'ailleurs ne sont pas familiarisés avec lui, déjà encombrés par leur épaisse capote, qui les enserre comme dans un étau.

Voilà un homme, qui, brisé de fatigue, tombe ; un autre croit plus convenable, de se débarrasser de son fardeau, et de suivre le chemin. Il jette le sac dans un fossé et pousse un grand soupir, le soupir d'un homme qui se ressaisit. Le crime déjà commencé, est plus facile à être continué, et les sacs volent le long du chemin, et les fusils vont bientôt rejoindre les sacs. La faim tord les estomacs, la chaussure blesse les pieds, la marche fait souffrir plus qu'une bataille ; la troupe est vaincue avant d'être combattue, et à la fin de l'étape, on trouve les pertes d'hommes et de munitions, égalant à peu près celles d'un combat perdu.

Un telle troupe ne pourra plus lutter, et les

militaires qui ont eu le malheur de suivre de telles marches ont vu, en général, que la bataille était le second acte de la défaite, dont le premier acte, avait été la marche.

§ C. — *Les luttes.*

1. *La lutte de l'infanterie contre l'infanterie. — L'offensive et la formation dispersée. — La Défensive.*

L'offensive. — La position enfin établie et le combat commencé, si nous sommes les agresseurs, nous devons penser, que tandis que l'ennemi est poussé, par le sentiment de la conservation, à tout faire pour échapper, le vainqueur est pressé d'en finir. Il faut une certaine volonté pour que, l'ennemi repoussé, nous continuions encore la poursuite, et il faut une dose non moins grande d'énergie pour achever sa déroute et ne prendre en considération ni la fatigue, ni la nécessité de compléter les effectifs.

C'est ainsi, et ainsi seulement, que du côté ennemi les prisonniers tombent en masse, que sa démoralisation augmente, et que sa reconstitution est empêchée.

Tous les grands stratégistes, comme Napoléon et Frédéric le Grand ont été partisans de l'offen-

sive. Prendre dès le commencement la direction de l'engagement et marcher fièrement à l'ennemi : voilà ce qui assure l'*élément moral.* Pour cette raison le grand Frédéric prenait dans le combat l'offensive même quand il était attaqué ([1]).

La formation, le plus souvent adoptée, dans la lutte, est la formation en tirailleurs. Elle favorise l'efficacité des feux, rend possible l'emploi de tous les fusils, et permet au tireur d'user librement de son arme. D'autre part, elle réduit l'efficacité du feu ennemi, car les tirailleurs présentent à l'adversaire des cibles peu favorables, et sont en mesure d'utiliser tous les abris de terrain, même les plus insignifiants.

Mais le grand inconvénient de cette formation est, que l'autorité des chefs se trouve restreinte, surtout dans les terrains couverts. La confusion et le bruit contribuent encore à rendre la conduite très difficile. Il faut alors, aux soldats un grand nombre de qualités, pour pouvoir, d'une part, mettre en action toute leur initative et leur énergie propre, et d'autre part être attentifs aux ordres des chefs. C'est dans de telles occasions, qu'on reconnaît la qualité des troupes et surtout celle des cadres subalternes qui sont la transition entre les solda's et les grands chefs.

En tout cas, il faut avoir soin de communiquer à l'avance le plan d'action d'une troupe partie en

1. *Revue des sciences Militaires*, p. 208, 1900.

ordre dispersé, pour n'avoir besoin ensuite que d'un petit nombre d'ordres.

La défensive. — Les règles de la guerre veulent qu'une troupe d'infanterie attaquée par une autre troupe d'infanterie, repousse par son feu toute attaque de front. Pour cela, il faut rester sur place, et pour rester sur place, il faut que chaque soldat soit convaincu, qu'il est plus dangereux de battre en retraite, que rester ou marcher en avant.

On doit répéter toujours cette vérité aux soldats avant le combat. Il ne faut pas oublier toutefois que cette règle est plus en accord avec la tactique de la guerre, qu'avec l'instinct et la nature de l'homme. Au point de vue de la tactique, il est vrai qu'il est plus dangereux, en général, de se retirer, que de rester sur place, mais l'instinct de la conservation suggère l'idée qu'il est plus rassurant de reculer devant le feu, que de lui faire face.

Il ne suffit pas d'énoncer aux soldats le principe, il faut encore veiller à sa réalisation. A cet effet nous devons recourir aux procédés suivants :

a) *Assurer la cohésion* de la troupe, de façon que le soldat sente que son camarade et son chef marchent avec lui, et trouve un stimulant dans cette pensée.

b) Les chefs de tous grades, accompagnant de près la troupe, doivent l'*encourager par des paroles* et des exemples. Le bruit des hourrahs et des cris sert à prouver aux soldats, qu'ils sont

accompagnés, car c'est une vérité psychologique, que la voix rassurante du maître est toujours un encouragement dans le danger, et ce qui est exact pour le cheval et pour tous les animaux domestiques, l'est aussi pour l'homme, et pour le soldat.

c) *Réprimer* à temps les *défaillances*, avec la sévérité la plus rigoureuse, pour que les lâches sachent que s'ils ont la possibilité d'être tués en face de l'ennemi, ils ont la certitude d'être fusillés à la première tentative de fuite. Ils préféreront dans ce cas le risque d'une mort glorieuse à la certitude d'une mort honteuse.

D'ailleurs nous devons savoir qu'ici encore l'homme est exposé à l'action intense de l'idée motrice, et ce n'est que de cette façon qu'on peut expliquer certaines fuites exaspérées et stupides, comme celle qui nous a été relatée par le distingué colonel médecin Corvin. Au cours de la guerre de 1877-1878, un régiment roumain était placé dans des fossés devant Grivitza et les feux ennemis passaient inoffensifs par dessus lui. Tout d'un coup les feux devinrent plus vifs, et un soldat s'en effraya tellement, qu'il sauta hors du fossé, et se mit à courir comme un fou. Presque tous les autres soldats le suivirent inconsciemment, et quittèrent leur abri sûr pour une place si exposée, qu'ils furent décimés par les balles turques. Il fallut l'intervention du général Boudisteano pour arrêter la débandade.

Ces fuites inconscientes et déraisonnées ne

peuvent s'expliquer que par l'intensité de l'idée motrice (de la fuite) éveillée par l'augmentation brusque des feux. Dans notre exemple la tendance à la fuite, éveillée par la vivacité des feux ennemis a pris chez le premier soldat les proportions de la fuite même, et les autres soldats ont été sujets à la suggestion imitative.

En réprimant de telles tendances par une surveillance rigoureuse, on obtiendra presque sûrement, que la défense reste à tout prix sur la place qu'elle occupe ; dans ces conditions elle repoussera l'ennemi ou elle lui causera tout au moins des pertes si considérables, qu'elle sera plutôt démoralisatrice que démoralisée.

La violence de l'attaque passée et l'agresseur troublé, c'est le tour des attaqués de prendre l'offensive et de chercher le succès. La réserve générale qui a épié le trouble de l'ennemi, attaque les flancs, et l'espoir de gagner la bataille se trouve alors du côté de la défense.

Si la défense n'a pas réussi, le grand souci des chefs doit être d'empêcher, que la retraite forcée *dégénère en fuite.* Il doit y avoir fixée d'avance, une place en arrière et à côté d'où une partie de la réserve puisse soutenir la retraite. L'agresseur, dans sa poursuite, sera sérieusement dérangé par ces soutiens, et la troupe en retraite prendra une direction perpendiculaire où elle sera reçue par des troupes intactes et pourra se préparer à une nouvelle résistance.

2. —*La lutte de l'infanterie contre la cavalerie*.

Il faut accoutumer le fantassin à l'idée qu'il est toujours supérieur à un adversaire à cheval, qu'il le rencontre isolément ou en groupe. Le fantassin parera les coups de l'adversaire à cheval, même en rase campagne, pourvu qu'il ne perde pas son sang-froid, et qu'il se serve de son fusil à répétition.

En groupe, les fantassins doivent savoir prendre la formation déployée et opposer le plus grand nombre de fusils à la cavalerie. L'ordre déployé est le meilleur qu'on puisse opposer à la cavalerie ; le cheval passera presque toujours à côté de l'homme, mais les feux répétés du fantassin épargneront moins le cavalier.

A Wœrth, à Sedan, à Beaumont nous avons des exemples éclatants de cavalerie repoussée par des tirailleurs.

C'est seulement en cas de nécessité qu'on use des formations serrées et, alors, pour augmenter les effets du tir des feux, on utilise le feu sur quatre rangs. La formation du carré a le désavantage de réduire les effets des fusils, mais elle convient à merveille à une troupe d'une faible qualité morale.

3° *La lutte de l'Infanterie contre l'Artillerie.*

A des distances supérieures à 1000 mètres, l'infanterie cherche à s'abriter en utilisant le plus

possible les accidents du terrain. Elle offre à l'artillerie une prise minimum, en évitant les points de repère, tels que les églises, les maisons, etc., et en adoptant des formations favorables, telles que la formation par le flanc. L'emploi des feux à cette distance serait un gaspillage, et, pour rassurer la troupe, il vaut mieux la mettre à l'abri dans un chemin couvert, plutôt que de la laisser tirer sous prétexte de se donner du courage.

A une distance supérieure à 1000 mètres, le tir de l'infanterie étant efficace, on montre à la troupe que ses feux sont supérieurs, et l'on vise les attelages et les servants. Néanmoins la troupe, qui attaque une artillerie prodigue de ses feux, s'expose gravement. Pour qu'un homme avance de cette facon, il faut qu'il se sente très soutenu par le nombre des combattants.

Le nombre chasse la peur. En effet, il se passe ici un phénomène analogue à celui que l'on remarque chez l'étudiant qui débute dans la médecine. Si le jeune homme va le lendemain de son inscription à la salle de dissection, seul, il craindra d'entrer dans cette salle renfermant des dizaines de cadavres entiers ou mutilés, et s'il y va avec tous ses camarades, il entrera et restera des heures entières sans s'émouvoir.

§ D. — *La discipline des feux.*

L'attention au commandement.

Une question particulièrement importante pour

l'infanterie, est celle de la *discipline des feux*, qui a provoqué quelques discussions militaires.

La tactique résume ce principe, comme il suit:

« La discipline des feux comprend l'exécution consciencieuse de tous les ordres et signaux donnés pendant la lutte, ainsi que *l'observation minutieuse de toutes les prescriptions en vigueur relativement à l'emploi du fusil* et à la conduite du soldat dans le combat.

La discipline des feux exige du soldat :

1° Qu'il supporte les feux ennemis, même quand il est interdit de leur répondre.

2° Qu'il donne une attention entière aux chefs et à l'ennemi.

3° Qu'il fasse feu seulement, quand il a la probabilité de toucher, pour ne pas gaspiller les cartouches.

5° Qu'il cesse le feu aussitôt que l'ennemi disparaît etc. [1].

Appliqué à notre étude, ce principe se réduit à une attention parfaite du soldat pendant la lutte. Nous montrerons que cette attention qu'on demande au soldat est pendant ce temps, sinon impossible, du moins difficile à obtenir.

L'attention, selon Ribot, est un monoïdéisme (une seule idée) intellectuel exclusif ou prédominant. Elle est de deux sortes : *spontanée*, lorsqu'elle a pour cause des états affectifs, et *volon-*

1. *Tactica celor trèis arme*. Ed. Minist. Resb. R.

taire lorsque, grâce à l'éducation, nous l'appliquons quand et où nous voulons.

De ces deux attentions, la plus puissante est la *spontanée*, parce qu'elle se rattache, en dernière analyse, à ce qu'il y a de plus profond dans l'individu, l'instinct de la conservation. C'est là son origine. Ensuite, tandis que la *spontanée* est excitée par des mobiles extérieurs, *l'artificielle* ou *volontaire*, exige un ressort intérieur, exerçant une action inhibitoire sur les divers états de conscience, au profit d'un seul. Ribot ([1]) a expliqué d'une manière ingénieuse le mécanisme physiologique de cette inhibition, mais quant à nous, ce n'est que le fait lui-même, qui nous intéresse.

Suivons cette attention chez les troupes pendant la lutte. Elles avancent d'abord sans apercevoir l'ennemi. Supposons que ce dernier ne fasse pas feu. L'instinct de la conservation commandera aux hommes de ne pas se démasquer inutilement, et toute leur attention sera concentrée sur l'apparition et la vue de l'ennemi ainsi que sur la direction du chef, auquel ils ont confié leur vie et leur gloire. Nous avons donc affaire à une attention volontaire, dont l'ennemi et le chef, ont chacun une part à peu près égale.

Si l'ennemi ne se montre pas, mais ouvre les feux, qui passent près de notre troupe, nous constaterons chez cette dernière un état affectif intense, qui augmentera au fur et à mesure de

1. Ribot. *Psychologie de l'attention.*

l'approche de l'ennemi, et qui provoquera une attention spontanée, rompant l'équilibre de la première attention. Il se présentera en même temps, d'une façon réflexe, l'idée de la défense et avec elle l'image de fusiller.

Il est bien connu dans la psychologie que toute image motrice renferme en soi une tendance au mouvement; plus l'image sera forte, plus la tendance sera intense, elle aussi. C'est ainsi, que bien souvent l'image peut acquérir l'intensité exécutrice d'une manière inconsciente, et que certaines personnes, regardant en bas d'une grande hauteur, éprouvent une sensation de tomber, très forte. La même chose arrive, lorsqu'on franchit une rivière sur un pont étroit. Malgré la sûreté de la position que l'on occupe, et malgré la solidité du pont assez large pour la traversée, la crainte de la chute éveille l'image de la chute parfois si intensivement, que le fait, c'est-à-dire la chute peut se produire.

De même, il arrive aux soldats de fusiller malgré eux, grâce à la substitution inconsciente de l'action à l'image.

Plus tard, quand la lutte se sera dévoilée sur toute la ligne et rapprochée, il n'y aura pas seulement rupture d'équilibre entre l'attention spontanée à l'ennemi et l'attention volontaire au chef, mais préoccupation absolue de la première. Le souci de l'ennemi exercera une action inhibitoire sur toutes les autres facultés et on oubliera de viser et de se conformer aux prescriptions réglementai-

res ; les ordres des chefs même seront fatalement négligés.

Pour obvier à cette conséquence physio-psychologique, il faut donner aux troupes une éducation prolongée pour leur former une attention volontaire puissante. Une telle éducation ne peut être faite sérieusement qu'en temps de guerre. Or, comme les guerres sont relativement rares et que nous ne possédions pas de soldats de métier, on peut obtenir seulement ce que donne la nature de l'homme, et il reste aux chefs d'accomplir leur devoir avec zèle et dans les limites du possible.

CHAPITRE II

LA CAVALERIE

§ A. — *La mission de la cavalerie*

Notions tactiques

L'unité tactique de la cavalerie est *l'escadr on* ses formations les plus usitées sont les suivantes :

Pour la *marche* : la colonne de marche qui peut être de plusieurs sortes et dont la plus fréquente est celle de trois hommes sur un rang.

Pour le *rassemblement*, c. à. d. lorsque le chef réunit son escadron en vue de se préparer au combat, les formations usuelles sont en *colonnes de pelotons* et en *demi-colonnes de pelotons*. Dans les premières, les pelotons se placent les uns après les autres, sur deux rangs, à distances égales sur le front d'un peloton. En demi-colonnes, la disposition est la même avec cette différence, que chaque peloton de derrière dépasse celui qui est en avant, sur son flanc.

De cette formation, on passe plus facilement à la *formation de combat*.

Pour la *lutte* on emploie la formation *en ligne*,qui consiste dans le placement de l'escadron sur deux rangs.

Le rôle de la cavalerie dans le combat peut être de trois sortes :

1° Le service d'exploration ; 2° la lutte offensive ; 3° la poursuite d'un ennemi vaincu.

Dans le premier cas, le service est exécuté par de petites fractions et il faut des hommes intelligents, instruits ; nous devons alors avoir recours aux qualités intellectuelles de la fraction, plutôt qu'à ses qualités morales. Toute leur action se résume à ceci : bien voir et bien rapporter.

Dans le dernier cas, il s'agit de compléter une déroute ; bien que la poursuite du vaincu puisse parfois être difficile et fatigante, la résistance à rencontrer est ordinairement faible.

Le rôle le plus éprouvant qui incombe à la cavalerie est *l'offensive* avec l'action héroïque qu'on appelle : charge.

§ B. — *La psychologie du cavalier*

Le cavalier de profession, (et nous prenons, comme type, l'officier), possède un air qui le distingue des autres officiers, air mal reçu par la majorité du public civil et même militaire, mais favorablement apprécié du monde élégant.

En effet, la majeure partie de ces officiers, ont une certaine fierté, que les médisants appellent *arrogance*, et qui les fait regarder de haut, non seulement les autres mortels, mais encore les camarades des autres armes. Ils ont la réputation d'être prétentieux en société, et de passer leurs heures de loisir à la toilette et à la galanterie. On les accuse encore, bien à tort, de ne pas se croire obligés de s'instruire et de

se préparer sérieusement aux devoirs de leur profession. Sans doute, ces qualités bonnes ou mauvaises ne sont pas applicables à tous les officiers de cavalerie ; malheureusement, on est généralement porté à les leur attribuer.

Ce qui est vrai, c'est que dans tous les pays, les officiers de cavalerie croient devoir continuer la chevalerie traditionnelle du moyen âge et s'approprient en grande partie ses coutumes. Toute la capacité technique du chevalier consistait à bien conduire le cheval et à manier parfaitement le sabre ; en outre, il devait être courageux et audacieux, coquet et courtois.

L'audace, cette qualité du moyen âge, lorsque les luttes individuelles et régionales étaient si fréquentes, et que les chevaliers exerçaient une sorte de police d'état, et se faisaient une gloire de différentes aventures, devient dans les sociétés actuelles, souvent provocatrice et choquante. — Pourtant, elle est plus nécessaire à la cavalerie, qu'à toutes les autres armes, et c'est un mérite de savoir la conserver en temps de guerre.

Outre cet héritage de caste, un second élément concourt à donner au cavalier son air infatué ordinaire.

On sait que tout ascendant physique entraîne après lui un ascendant moral. C'est seulement par l'éducation, par la culture et par l'intérêt, que nous pouvons contraindre ce penchant, naturel chez l'homme le plus fort, à maîtriser le plus faible. Mais si nous plaçons l'un à côté de l'autre

deux hommes ayant des positions sociales absolument identiques et qui ne se connaissent pas (pour éliminer aussi toute influence des qualités intellectuelles) l'un grand et fort, et l'autre petit et chétif, il se produira un sentiment d'infériorité chez le petit et d'ascendance chez le fort. Le même sentiment se fera jour si nous plaçons l'un à côté de l'autre un cavalier et un piéton.

Cette expérience peut être tentée par tout individu, qu'il soit on non cavalier de profession.

Monté sur un cheval bien dressé, on éprouvera un certain sentiment de supériorité sur les piétons qu'on rencontre, et ceux-ci sentiront qu'on les regarde de haut. En effet chez le cavalier *le moi* est augmenté, il est composé du *moi* + *le cheval*, et le second terme variera lui-même avec les qualités du cheval et notre puissance de le dominer. Si, au lieu de ce sentiment passager et de circonstance, qu'on a éprouvé étant en selle, on considère l'éducation continue de toute une carrière, on comprendra pourquoi le cheval donne à l'officier de cavalerie un air infatué.

Il existe aussi chez lui, ce qu'on ne trouve pas chez les autres officiers, une infatuation pour son arme. Cette infatuation tient à un sentiment d'un ordre plus général : à cette faiblesse de l'homme qui lui fait attribuer à sa profession des qualités, dont il aura fatalement sa part. Si le cavalier voulait considérer l'unité morale de l'armée de sa nation et non d'une seule arme, il sortirait de cette erreur (Voir l'annexe, page 202).

§ C. — *La lutte de la cavalerie.*

Les moyens de combat de la cavalerie sont : le cheval et le sabre. Avec le cheval, la cavalerie emploie le mouvement offensif appelé *charge*, qu'elle exécute en formation de lignes, en ordre serré.

Pour se servir justement de l'arme blanche, la cavalerie doit se mettre en formation déployée afin d'user du sabre sur la plus grande étendue possible. C'est pourquoi les cosaques du Don ont adopté dans leur tactique un mouvement, qu'ils appellent *lava*, et qui est l'idéal de la charge en ordre dispersé. Ici, chaque homme et chaque chef dispose de la plus large initiative. Ce mouvement, en forme d'éventail, est le plus rapide et le plus souple de la cavalerie, et réussit à merveille pour exécuter une forte reconnaissance, pour s'opposer aux reconnaissances de l'ennemi, pour détourner son attention du point d'attaque ou pour l'entraîner à une fausse manœuvre destinée à le faire tomber sous les coups inattendus du gros des forces.

Pour assurer l'effet mécanique de ces sortes de mouvements on demande essentiellement aux cavaliers de *l'élan* et de la *furie* dans l'attaque. Cet élan est une propriété absolument morale. Puisqu'il est un facteur essentiel du succès de la cavalerie, nous nous arrêterons un moment pour le considérer de plus près. L'élan d'une troupe

à cheval qui *charge* se forme par le mécanisme suivant : En première ligne vient l'exhortation des chefs qui vont toujours en tête de la troupe et qui de la sorte, exercent sur elle une action entraînante. En second lieu vient l'influence physique du cheval qui effrayé par le bruit, par les cris qui accompagnent une charge, court ventre à terre et met chaque soldat dans un état de sous-conscience analogue à celui qui a été étudié chez les cyclistes dans les courses. Les soldats interrogés vous diront qu'ils *perdent la tête*, et cet état mental favorise l'impétuosité si nécessaire à l'attaque.

1. *La lutte de la cavalerie contre l'infanterie.* —La cavalerie peut attaquer l'infanterie, qui est en formation de marche, en formation de rassemblement, et en formation de lutte.

En marche, une troupe d'infanterie a le front ou la queue plus faible que le flanc ; l'attaque est donc préférable sur ces parties. En formation de rassemblement, le front et le flanc présentent à peu près la même force ; on exécutera la charge du côté où elle sera le plus efficace et on choisira de préférence le chemin le plus court. En formation de lutte la charge la meilleure est sur le flanc, car c'est le côté le plus faible par où l'infanterie peut être culbutée. Pour la force numérique à employer, c'est le nombre de la troupe à attaquer qui l'indiquera ; et, certainement, s'il s'agit d'une force nombreuse, il faudra une charge à plusieurs échelons.

Autrefois la cavalerie était très souvent utilisée à l'attaque contre l'infanterie ; mais avec le perfectionnement du fusil ce rôle a été bien réduit et dans l'avenir il se bornera à éclairer et à poursuivre.

Dans la charge offensive contre l'infanterie, comme dans la poursuite, le *moment* de l'exécution est très intéressant. Ainsi, l'infanterie, à de certains moments, est dominée par l'incertitude, ou se trouve quelquefois dans une phase défavorable qui peut la porter jusqu'à la consternation.

Le chef de la cavalerie doit connaître ces situations critiques pour ordonner la charge au moment précis. De même, dans les poursuites, les chefs de cavalerie doivent arriver à saisir eux-mêmes le moment opportun pour entrer en action, et, par une reconnaissance soignée du terrain et de la situation du combat, se tenir prêts à faire face à toute éventualité.

Si le chef veut attendre toujours les ordres supérieurs pour entrer en action, il laissera passer souvent le moment favorable. C'est ce qui est arrivé à la cavalerie prussienne, qui aurait pu écraser l'infanterie française se repliant en désordre sur Rezonville, si elle n'avait pas attendu les ordres du général d'Alvensleben, qui arrivèrent trop tard.

Mais l'état psychique le plus intéressant chez les troupes de cavalerie apparaît, quand elles chargent en offensive une troupe d'infanterie,

soutenue par de l'artillerie; lorsque les cavaliers, tenant d'une main le sabre et de l'autre main les rênes, volent à la mort au galop du cheval, décimés par les obus et les balles, reçus par les bayonnettes, et sans cesse menacés d'être broyés sous leurs propres montures ou sous les chevaux des camarades qui sont derrière eux.

Pcur bien nous rendre compte de cet état psychique nous emprunterons à Victor Hugo sa description de la charge de Waterloo qui, pour être écrite dans un style pompeux, n'en présente pas moins une copie fidèle de ce qu'est réellement une charge, à chacune de ses phases successives.

Napoléon donna l'ordre aux cuirassiers de Milhaud d'enlever le plateau de Mont Saint-Jean.

« Ils étaient 3500 ; ils faisaient un front d'un quart de lieue. C'étaient des hommes géants sur des chevaux colosses. Ils étaient 26 escadrons ; et ils avaient derrière eux, pour les appuyer, la division de Lefebvre-Desmouettes, les 106 gendarmes d'élite, les chasseurs de la garde, 1197 hommes, et les lanciers de la garde, 880 lances...

« L'aide-de-camp Bernard leur porta l'ordre de l'empereur. Ney tira son épée et prit la tête. Les escadrons énormes s'ébranlèrent. Alors on vit un spectacle formidable.

« Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonne par division, descendit d'un même mouvement et comme un seul homme, avec la précision d'un bélier de bronze qui ouvre une brêche, la colline

de la Belle Alliance, s'enfonça dans le fond redoutable où tant d'hommes déjà étaient tombés, y disparut dans la fumée, puis sortant de cette ombre, reparut de l'autre côté du vallon, toujours compacte et serrée, montant au grand trot, travers un nuage de mitraille crevant sur elle l'épouvantable pente de boue du plateau de Mont Saint-Jean. Ils montaient graves, menaçants, imperturbables ; dans les intervalles de la mous queterie et de l'artillerie on entendait ce piétine ment colossal. Etant deux divisions, ils étaient deux colonnes ; la division Wathier avait la droite, la division Delort avait la gauche. On croyait voir de loin s'allonger vers la crête du plateau deux immenses couleuvres d'acier. Cela traversa la bataille comme un prodige.

« Il semblait que cette masse était devenue monstre et n'eût qu'une âme. Chaque escadron ondulait et se gonflait comme un anneau du polype. On les apercevait à travers une vaste fumée déchirée çà et là. Pêle-mêle de casques, de cris, de sabres, bondissement orageux des croupes des chevaux dans le canon et la fanfare, tumulte discipliné et terrible ; là-dessus les cuirasses, comme les écailles sur l'hydre...

« Bizarre coïncidence numérique, 26 bataillons allaient recevoir ces 26 escadrons. Derrière la crête du plateau, à l'ombre de la batterie masquée, l'infanterie anglaise, formée en 13 carrés, deux bataillons par carré et sur deux lignes, la crosse à l'épaule, couchant en joue ce qui allait

venir, calme, muette, immobile, attendait. Elle ne voyait pas les cuirassiers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit des 3000 chevaux, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres, et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable ; puis subitement une longue file de bras levés brandissant des sabres apparût au-dessus de la crête, et les casques et les trompettes, et les étendards et trois mille têtes à moustaches grises criant : Vive l'empereur !

« Tout à coup, chose tragique, à notre droite, la tête de colonne des cuirassiers se cabra avec une clameur effroyable. Parvenus au point culminant de la crête, effrénés tout à leur furie et à leur course d'extermination sur les carrés et les canons, les cuirassiers venaient d'apercevoir entre eux et les Anglais un fossé, une fosse. C'était le chemin creux d'Ohain.

« L'instant fut épouvantable. Le ravin était là, inattendu, béant, à pic sous les pieds de chevaux, profond de deux toises entre son double talus ; le second rang y poussa le premier, et le troisième y poussa le second ; les chevaux se dressaient, se rejetaient en arrière, tombaient sur la croupe, glissaient les quatre pieds en l'air, pilant, et bouleversant les cavaliers, aucun moyen de reculer : toute la colonne n'était plus qu'un projectile, la force acquise pour écraser les Anglais écrasa les Français ; le ravin inexorable ne pou-

vait se rendre que comblé, cavaliers et chevaux y roulèrent pêle-mêle se broyant les uns les autres, ne faisant qu'une chair dans ce gouffre, et quand cette fosse fut pleine d'hommes vivants, on marcha dessus et le reste passa.

« En même temps que le ravin, la batterie s'était démasquée. Soixante canons et les treize carrés foudroyèrent les cuirassiers à bout portant.

« Toute l'artillerie volante anglaise était rentrée au galop dans les carrés. Les cuirassiers n'eurent pas même un temps d'arrêt. Le désastre du chemin creux les avait décimé, mais non découragés. C'étaient de ces hommes qui, diminués de nombre, grandissent du cœur.

« La colonne Wathier seule avait souffert du désastre ; la colonne Delort que Ney avait fait obliquer à gauche, comme s'il pressentait l'embuche, était arrivée entière.

« Les cuirassiers se ruèrent sur les carrés anglais. Ventre à terre, brides lâchées, sabres aux dents, pistolets au poing, telle fut l'attaque ...

« Toutes les faces des carrés anglais furent attaquées à la fois. Un tournoiement frénétique les enveloppa. Cette froide infanterie demeura impassible. Le premier rang, genou à terre, recevait les cuirassiers sur les baïonnettes, le second rang les fusillait ; derrière le second rang, les canonniers chargeaient les pièces, le front du carré s'ouvrait, laissait passer une érup-

tion de mitraille et se refermait. Les cuirassiers répondaient par l'écrasement. Leurs grands chevaux se cabraient, enjambaient les rangs, sautaient par dessus les baïonnettes et tombaient gigantesques au milieu de ces quatre murs vivants. Les boulets faisaient des trouées dans les cuirassiers, les cuirassiers faisaient des brèches dans les carrés. Des files d'hommes disparaissaient broyées sous les chevaux. Les baïonnettes s'enfonçaient dans les ventres de ces centaures. De là une difformité de blessures qu'on n'a pas vue peut-être ailleurs. Les carrés rongés par cette cavalerie forcenée, se rétrécissaient sans broncher, inépuisables en mitraille, ils faisaient explosion au milieu des assaillants. Ces carrés n'étaient plus des bataillons, c'étaient des cratères ; ces cuirassiers n'étaient plus une cavalerie, c'étaient une tempête. Chaque carré était un volcan attaqué par un nuage ; la lave combattait la foudre...

« Les cuirassiers, relativement peu nombreux, amoindris par la castatrophe du ravin, avaient là contre eux presque toute l'armée anglaise.., tout à coup ils se sentirent assaillis. La cavalerie anglaise était sur leur dos. Devant eux les carrés, derrière eux Somerset (cavalerie anglaise)..... les cuirassiers attaqués en flanc et en tête, en avant et en arrière, par l'infanterie et par la cavalerie, durent faire face de tous les côtés.....

« En outre ils avaient derrière eux la batterie toujours tonnante... Ce ne fut plus une mêlée, ce fut une ombre, une furie, un vertigineux empor-

tement d'armes et de courage, un ouragan d'épées-éclairs... Il y eut douze assauts. Ney eut quatre chevaux tués sous lui. La moitié des cuirassiers resta sur le plateau. Cette lutte dura deux heures [1] ».

2. — *Lutte de la cavalerie contre la cavalerie.* — Lorsqu'une troupe de cavalerie attaque une autre troupe de cavalerie la charge aura d'autant mieux chance de réussir, que la fureur aura été plus grande. Souvent, ceux qui ont eu un échelon de plus, ont réussi. En effet, les premières lignes sont percées malgré l'ordre serré dans lequel elles sont parties, et c'est au second échelon et aux suivants de compléter la besogne commencée par la première unité. On recommande beaucoup d'attaquer la cavalerie ennemie par son flanc, car de ce côté elle est beaucoup plus faible et ne peut opposer aucun *contrechoc*. Pour obtenir cette attaque de flanc, il faut ou que le front de la charge déborde le front ennemi, ou qu'il fasse un détour pour l'envelopper.

Cependant Bonie a condamné cette tactique compliquée appartenant généralement à la cavalerie allemande, avec des conversions et des enveloppements, pour le motif, que les conversions peuvent être très facilement calculées avec erreur, et diminuent à coup sûr l'élan des cavaliers. Or, tout ce qui est une cause d'amoindrissement de l'élan doit être rejeté [2].

1. Victor Hugo. *Les Misérables*, v. III.
2. Général Bonie. *La Cavalerie au combat.*

Lorsqu'une troupe de cavalerie est menacée de subir une charge, elle doit se mettre aussitôt, elle aussi, en mouvement de charge, car demeurant sur place elle est dépourvue de cet élément principal, que nous avons appelé le *contre-choc*. Elle s'efforcera encore de ne pas être surprise par l'ennemi sur son flanc, car le flanc a une infériorité réelle, comparable à celle que présenterait une troupe immobile.

Lorsque l'ennemi est mis en déroute et s'enfuit, le vainqueur doit achever le succès par une poursuite énergique (Voir Annexes page 203).

3. *La lutte de la cavalerie contre l'artillerie.* — L'artillerie étant toujours soutenue par l'infanterie ou la cavalerie, vaincre d'abord ce soutien est le seul moyen pour rendre efficace une charge contre l'artillerie. L'attaque dans ce cas n'est jamais simple.

Autrement, l'entrée dans le feu vif de l'artillerie est une opération très dangereuse et ne se fait qu'exceptionnellement. Il faut toujours préférer l'attaque sur le flanc ou sur le dos.

CHAPITRE III

L'ARTILLERIE

§ A. — *La mission de l'artillerie. — Son influence morale.*

L'artillerie de campagne est appelée à ouvrir par ses feux le chemin de la victoire. Sa fonction principale est d'avoir un tir efficace exécuté à temps et d'une position bien située.

En général, elle ouvre la *bataille* et l'ouvrira d'autant mieux qu'elle sera plus nombreuse.

Outre son efficacité matérielle, les traités militaires parlent beaucoup de ses effets moraux. On dit que l'artillerie est l'oreille de l'armée, parce qu'elle permet de découvrir la situation de l'ennemi d'après le bruit de ses feux. Les généraux qui ont su marcher au grondement du canon, ont assuré souvent la victoire. L'artillerie relève aussi le courage des troupes et au bruit de ses pièces, l'infanterie avance comme au commandement du chef le plus influent. Elle soutient le feu de l'infanterie jusqu'au moment où celle-ci entre dans la zone de son tir.

Nous avons dit que l'artillerie assure l'avancée de l'infanterie à l'attaque, en relevant son moral. Cet effet nous l'obtenons moins par les pertes

matérielles qu'elle cause à l'ennemi, que par le bruit assourdissant de ses feux.

Au danger, alors que l'homme doit marcher et sacrifier sa vie, tout ce qui le mène à l'état de sous-conscience favorise le sacrifice que nous lui demandons. Le bruit abasourdit l'homme tout aussi bien, que le cheval dans une charge le met hors de lui, et le soldat dans cet état s'élance plus facilement à la mort.

A cet effet, on recommande à l'artillerie, bien qu'elle doive préférer pour son tir les distances en dehors de la zone des feux de l'infanterie ennemie, de garder sa position, pour soutenir le moral de son infanterie et de tirer parfois par dessus elle jusqu'à l'instant de sa rencontre avec l'ennemi, en s'exposant pour cela aux feux les plus meurtriers de celui-ci.

§ B. — *L'Artillerie au combat.*

Nous avons vu que l'artillerie commence toute offensive et la soutient jusqu'au dernier moment. A la défensive, elle dirige premièrement ses feux contre l'artillerie ennemie. Si l'artillerie ennemie est si supérieure que la défense ne puisse remporter un succès, le commandant des troupes peut ordonner la retraite pour un certain temps.

« Lorsque l'infanterie ennemie marchera à l'attaque, l'artillerie de la défense la démolira par ses feux, en ne tirant plus, que secondairement

sur les batteries ennemies. Le but principal étant alors de repousser cette infanterie, tous les canons entreront en action à ce but.

Si l'attaque réussit, malgré tout, une partie de l'artillerie de la défense tâchera d'empêcher l'artillerie assaillante d'avancer sur les positions conquises, pendant que l'autre partie concentrera tous ses feux sur l'infanterie de l'attaque pour faciliter l'action des réserves qui chercheront à leur tour à repousser l'ennemi. Cette situation est une de celles où une résistance acharnée s'impose jusqu'au dernier moment, elle devient glorieuse au plus haut degré même si on s'expose à cause d'elle, à la perte de tous ses canons [1] ».

1. T. c. A. *Op. cit.*

CHAPITRE IV

QUELQUES QUESTIONS COMPLÉMENTAIRES

§ A. — *Les services de santé.*

Les troupes et les officiers des corps de santé sont privés de la gloire de prendre une part directe aux péripéties des combats. Une mort plus obscure et souvent plus fréquente leur est réservée. Les maladies et les épidémies font en temps de guerre plus de victimes que les armes, et les corps de santé s'y trouvent exposés en plein milieu mortifère sans être pour cela moins épargnées par la visite funeste des balles. En effet, les chiffres abondent pour soutenir cette affirmation. Pendant la dernière guerre entre l'Amérique et l'Espagne nous comptons depuis le 1er mai 1898 jusqu'au même jour de l'année suivante, sur un effectif de 211.350 hommes : 5.438 décédés par suite de maladies et seulement 968 par suite des blessures [1]. Les tableaux officiels de la guerre anglo-transvaalienne relèvent jusqu'au 1er février 1901 du côté des Anglais : 4864 morts par suite des blessures et 8125 par les diverses maladies [2], et l'on constate ce même

1. *Revista Sanitara Militara*, page 119, 1899.
2. *Nuova Antologia*, n° 701, année 1901.

fait dans toutes les guerres. En examinant ensuite de plus près ces données de la statistique, nous trouvons le nombre des morts dans les corps de santé plus grand, proportionnellement à l'effectif total de toutes les autres armes. Les médecins, les infirmiers ne peuvent qu'envier le sort de leurs camarades, qui meurent dans un moment, frappés d'une balle, d'une mort glorieuse, et n'attendent pas de cruelles et longues souffrances, pour succomber obscurément, aux maladies infectieuses. Pourtant, le nombre de ceux qui succombent sous les coups de l'ennemi, est assez grand. Citons, par exemple, les médecins de l'armée italienne qui, dans la guerre avec l'Abysinie, furent tués presque tous.

C'est pourquoi l'Allemagne ne donne plus le nom d'*assimilés* aux officiers des corps de santé. Du reste, dans tous les pays, il y a tendance de les tirer de cette catégorie.

B. — *Les commissions techniques.*

Bien que nous sortions du cadre de la guerre, permettons-nous quelques réflexions psychologiques, très intéressantes, sur ce complément du commandement militaire : les commissions techniques.

On croit, généralement, que les commissions et les conseils sont une garantie morale, en ce qui regarde les abus, et une garantie intellectuelle, par le fait qu'elles mettent au profit d'une ques-

tion plusieurs compétences, qui apportent chacune, sa part de lumière. Les choses ne se passent pas toujours ainsi.

Christide Gabelli, un écrivain italien distingué, nous dit : « Le nombre, par l'esprit de parti, par les discordes qui naissent de l'intérêt, des opinions et des humeurs diverses, et parce que l'un vient et l'autre ne vient pas, ne cause qu'une perte précieuse de temps. Autrement, comme il est très difficile que tous aient du talent, et que personne n'ait de responsabilité, le résultat du travail est le plus souvent, médiocre ».

Sighele, dit aussi, que souvent : « dix ou vingt artistes, dix ou vingt hommes de science, réunis ensemble, donnent une sentence, qui n'est pas conforme ni avec l'art, ni avec la science, aboutissent enfin à une conclusion, qui surprend et abasourdit le public par son étrangeté » (1).

Une commission, si restreinte que soit le nombre de ses membres, est toujours une collectivité, et une collectivité, par mille circonstances imprévues, est exposée à devenir foule, et alors la justesse de son travail est sérieusement compromise.

Tandis que si on charge de l'étude d'une question une seule personne, rien ne s'opposera à ce qu'elle accepte les lumières de ses chefs et de ses égaux, de tous ceux qui sont forts en la matière, et se sentant seule et absolument responsable elle n'épargnera rien pour étudier complètement et pour

1. *Foule criminelle*, (p. 15). Sighele.

soumettre à l'autorité supérieure, cette question approfondie le plus consciencieusement possible.

Cette même personne, faisant partie d'une commission, sera ou le membre réservé et modeste, qui approuvera d'avance l'opinion de l'homme qui est l'âme de la commission, sans se sentir engagé à étudier par lui-même la question, ou bien sera l'élément dominateur, dont l'opinion prévaudra, sans avoir une grande responsabilité, grâce aux autres signataires.

§ C. — *La Justice militaire.*

On en a parlé beaucoup, surtout dans ces derniers temps. On l'a soutenue pour ne pas mettre en doute la bonne foi des chefs de l'armée, et on a bien fait ; on l'a attaquée, comme arbitraire et injuste, et on n'a pas touché son côté vulnérable.

Pour la comprendre, suivons un peu un procès militaire. Bien entendu, je ne vise pas les procès banals qui sont jugés par les conseils de discipline des régiments. Prenons un procès devant les conseils de guerre. Tel militaire est accusé pour un crime ; le commissaire royal (le procureur) et le rapporte(juu gre d'instruction), hommes plus ou moins expérimentés ont instruit l'affaire et l'ont soumise au commandant du corps d'armée. Celui-ci prend une longue liste de tous ses officiers, en élit cinq du grade prescrit par le règlement et voilà le tribunal, qui va juger notre

coupable. La plupart siègeront pour la première fois, mais tous connaissent l'affaire depuis longtemps, ont déjà réfléchi, opiné, peut-être même jugé, avant d'être juges.

A la séance, le conseil de guerre ressemble beaucoup à une cour d'assises. Ici et là, les membres ne sont pas plus préparés à leur tâche. Le conseil de guerre a tous les défauts de la cour d'assises, et, généralement, il est beaucoup plus sévère.

Les membres perpétuels d'un tribunal ne seront pas touchés par les diverses influences extérieures ; les larmes des intéressés et la magistrale accusation du procureur les laisseront également froids. Blasés sur tous les drames et trop habitués, ils ne seront pas émus par l'affaire elle-même. Je me rappelle quelques types de magistrats vieillis dans l'exercice de la justice. Ils évoquent la figure en pierre de Thémis, la balance à la main. A force d'exercer leur métier, ils se sont habitués à se défaire de toute émotion en matière de justice leur esprit et leur cœur se sont émoussés. On ne peut pas prétendre la même chose d'un homme qui juge pour la première fois. Plus l'affaire sera sensationnelle, moins il sera apte à la juger. Il y en a même qui perdent toute prudence, et nous trouvons cela un peu naturel. Nous nous souvenons d'un officier supérieur, qui se vantait « de démolir » un accusé, qui n'avait pas de sympathie dans le cercle où il se trouvait et où l'officier cherchait à se rendre agréable.

On a parfois reproché l'esprit de corps aux juges militaires. Je ne vois pas qu'ici il soit un défaut. Peut-on demander la suppression du caractère *d'esprit de corps*, dans une collectivité qui est par excellence, *caste?* La suppression serait même nuisible. Si cette collectivité a ses défauts, il faut les trouver et les supprimer, mais sous prétexte qu'elle a des défauts, toucher à ses propriétés intimes, c'est supprimer la collectivité elle-même, c'est supprimer l'armée.

La justice militaire a préoccupé dans ces derniers temps, non pas seulement ses ennemis, mais encore plus ceux qui aiment l'armée.

L'affaire de Gumbinnen a ému tout le monde en Allemagne, et le militarisme de ce pays a reçu un grand coup à l'occasion de ce procès. Bien que l'affaire soit très connue, résumons-la en quelques mots. Un capitaine de cavalerie, Krosigh, peu aimé dans son escadron pour sa brusquerie, fut frappé d'une balle pendant qu'il commandait au manège, par une main inconnue, mais qui devait se trouver à la porte du manège. Le capitaine succomba immédiatement, et dans la confusion du moment, on laissa échapper le criminel. Remis du premier étonnement, on procéda à la recherche du coupable, infructueusement.

Après avoir emprisonné plusieurs soupçonnés, on s'arrêta sur le sergent Marten, en se basant sur des motifs très subtils, comme par exemple qu'il n'avait pas justifié clairement de l'emploi de 6 minutes le jour du crime, que son père

n'était pas en bons rapports avec le capitaine, et qu'enfin il avait été dénoncé, par un certain Skopek lui-même accusé, et qui avait déposé sur une foule de faits inexacts. Au procès (Août 1901) le commissaire royal conclut : *in dubio pro reo* et demanda 12 ans de prison ; mais le colonel du régiment influença le conseil, et celui-ci prononça la sentence de mort.

Cette condamnation eut contre elle toute la presse allemande. L'enquête et les débats montraient clairement la faiblesse des accusations invoquées par le commissaire royal, et le manque absolu de preuves. La sentence surprit tellement le public, que les plus militaristes journaux crièrent contre le coup que cette sentence porte à l'organisme militaire.

« Il n'y a pas d'arme plus puissante pour le socialisme, que cette sentence » disaient les uns, tandis que d'autres demandaient une surveillance rigoureuse sur les chefs militaires, au nom du patriotisme.

Le moyen le plus sûr de garder l'armée contre de tels commentaires, serait peut-être la suppression en temps de paix de cette partie si vulnérable, de son corps, la justice. Pour l'exécution du service journalier et pour la police militaire, les règlements prescrivent des punitions suffisantes. — En temps de guerre, tout le monde est militaire ; la justice militaire sera alors supportée avec résignation par la patrie en danger. A ce moment la poste, le télégraphe et les chemins

de fer sont bien soumis à la force armée. Mais qu'en temps de paix, un assassin, parce qu'il est soldat, soit soustrait à la justice du pays et confié aux juges spéciaux militaires, c'est faire crier, qu'on forme un Etat dans l'Etat, qu'on doute de son propre pays.

Quant à la sévérité des lois du code militaire, qu'on a souvent accusé, et qui forme dans ces temps, l'objet de vives discussions dans plusieurs pays, nous n'y voyons pas d'inconvénient. Ceux, qui le trouvent trop sévère, oublient qu'il s'agit de réprimer les fautes commises dans des collectivités, et qu'il y a une grande différence entre l'importance d'un délit accompli par un individu isolé dans la société, et la gravité du même fait commis par un membre d'une collectivité réunie : Dans le premier cas, le fait se passe presque inaperçu dans le chaos de la vie variée et agitée du public; dans le second cas, il a une répercussion immédiate, sur un monde rassemblé sous le même toit, et présente tous les dangers, qui peuvent naître de tels exemples dans une foule. Dans l'existence publique, chacun vit comme il peut, soumis à toutes sortes de misères et de circonstances, et le voleur d'un pain peut avoir l'excuse de ne pas avoir mangé depuis deux jours ; dans la caserne et le camp, tout le monde mène la même vie, tous ont les mêmes biens et les mêmes privations, et le vol ne peut avoir pour mobile qu'une mauvais naturel.

Les collectivités aiment être commandées avec

autorité, et doivent être administrées avec sévérité. Les lois doivent être rigoureuses, pour réprimer la malhonnêteté, et c'est aux juges d'être généreux, pour apprécier le coupable. La question, qui devrait subir des modifications, est la composition du jury, pas le code. Ce n'est pas la peine de mort, qui a élevé l'Allemagne contre la sentence de l'affaire de Gumbinnen, mais la manière dont elle a été rendue.

Nous avons émis l'idée qu'il serait peut-être préférable, d'avoir des juges civils pour la plupart des crimes militaires. Nous n'insistons pas sur le moyen ; c'est le but qui nous intéresse.

Ce n'est pas à nous, d'entrer dans des détails ; nous nous bornons à rappeler qu'il est de l'intérêt de l'armée, de n'entendre plus se plaindre, que tel président a subi l'influence de son commandant de corps d'armée, qui a dicté la sentence d'avance, que tel membre a profité de cette occasion pour se rendre agréable à un de ses chefs, qu'un autre a spéculé sur l'affaire pour s'attirer les sympathies d'une fraction intéressée et puissante, qu'enfin les membres n'ont été préparés à leur rôle ni par leurs qualités de cœur, ni par leurs connaissances professionnelles.

L'état actuel de la justice militaire fait à l'armée, et lui fera toujours trop de tort, pour que ses chefs ne s'en soucient pas sérieusement. Souvent ceux, qui n'ont voulu rien céder, de peur de compromettre l'ensemble, ont tout perdu, faute d'avoir su céder à temps.

CONCLUSION

Si tout le monde s'accorde à reconnaître, qu'en temps de guerre le moral des troupes est un facteur assez important de la victoire, on n'est pas unanimement convaincu qu'il est le plus important.

Nous avons exposé toutes les preuves, que nous avions de nature à soutenir notre opinion ; en terminant, rappelons que le succès ou l'échec d'une rencontre, sont toujours finalement dûs non pas au nombre des morts ou des blessés, mais à l'effet moral qu'une armée a su produire sur l'armée adverse.

Les batailles se décident plutôt par une sorte de *perte d'équilibre moral*, que par celui résultant de pertes matérielles plus ou moins considérables. Si, au moment où la victoire se décide, on comptait les pertes des deux côtés, on ne trouverait pas entre elles de grandes différences ; parfois même on constaterait que le vainqueur a été le plus éprouvé.

Quel que soit le nombre des blessés, si une armée conserve la cohésion, ne perd ni courage, ni confiance, elle va de l'avant; et, même, si elle plie un moment, sa réorganisation se fait rapidement et l'attaque peut être recommencée.

C'est seulement, quand elle quitte le terrain de bataille, et commence à fuir, que les pertes sont à redouter ; c'est alors, que la cavalerie ennemie détruit tout sur son passage, que les vaincus se tuent les uns et les autres, comme à Pharsale, tombent dans les fleuves, encombrent les ponts qui s'écroulent sous leurs pieds ; c'est alors, enfin, que se produisent toutes les conséquences de la défaite, qui élèvent le chiffre des pertes en hommes, chevaux et munitions.

Or, si nous recherchons les causes de la défaite d'une armée, nous les trouverons, non pas dans la quantité de ses pertes, mais dans la panique, dont elle a été saisie la première, à la suite soit d'une surprise tactique ou stratégique, soit d'une attaque très violente. Les pertes, qui surviennent ensuite, sont consécutives à ce premier échec moral, et ne se produisent que vers la fin de la bataille même, quand commence la panique.

Les capitulations sont dues, au même genre de causes. Le commandant d'une place assiégée soutient le siège tant qu'il a des vivres pour nourrir ses troupes et la foi de pouvoir sauver sa gloire. Une fois son espérance perdue, par le manque de nourriture, ou lorsque la brèche est devenue praticable, le commandant peut se rendre. On peut citer des sièges qui ont été soutenus jusqu'à la dernière extrémité, et d'autres qui, bien que peu pénibles, ont duré peu de temps, parce qu'il y a eu des commandants, qui ont

gardé longtemps leur force morale et leur espérance, et d'autres, qui l'ont perdue trop tôt.

Les prisonniers non blessés ont atteint dans quelques batailles des chiffres énormes. En 1866, les Autrichiens, et en 1870, les Français de la deuxième armée de la Loire se retirant sur Vendôme, se sont rendus, par centaines, sans aucune contrainte matérielle. Ces soldats avaient à tort ou à raison la conviction, que leurs chefs ne pouvaient pas leur donner la victoire, que tous leurs efforts, si énergiques qu'ils fussent, ne suffiraient pas pour la leur assurer. Ils étaient las, découragés, sans aucun espoir, et se laissèrent prendre en masse, de plein gré.

Partout, donc, la défaite morale précède la défaite matérielle.

ANNEXES

§ B. — *La psychologie du cavalier.*

On a remarqué aux exercices d'équitation que le commandant de la reprise présente une certaine brusquerie, qui est presque classique dans les manèges. Le plus maniéré et élégant officier de cavalerie est au manège, toujours rude, dur, il crie, il querelle, il invective tout le temps, il frappe les chevaux pour se venger des fautes des cavaliers, et la plus petite faute le met dans un état de colère excessive.

Le fait est très connu, et on l'a mis sur le compte d'une sorte d'habitude de manège ; en réalité, nous croyons qu'il est de nature plutôt physiologique. En effet, le commandant d'une reprise se trouve au milieu d'un cercle en mouvement, d'une collectivité de chevaux qui courent, et d'hommes qui s'efforcent de les dompter et diriger. Tout cet énorme travail développé là, ne le laisse pas indifférent ; il y est entraîné, il y est attiré, il est échauffé, et un flux mécanique

sanguin agite ses membres, pour le mettre dans le même mouvement, dont il est entouré. Mais son rôle est de rester en place; alors ce flux sanguin et cette vibration nerveuse, refluent et font détente ailleurs : il crie, il bat, il s'emporte pour dépenser son activité nerveuse réprimée par son rôle.

Il arrive que l'élément, *habitude* intervient aussi, pour exagérer aux uns cette action; mais cette habitude est partie toujours d'une nécessité, un peu instructive pour les cavaliers, bien plus physiologique pour le commandant. La preuve est que s'il est monté à cheval, de temps en temps il met son cheval au galop, s'agite, s'entortille, comme pour briser ses nerfs, pour dégager son entraînement physique dans lequel il se trouve pris.

§ C. — *La lutte de la cavalerie contre la cavalerie.*

Un cavalier, qui s'élance contre un autre cavalier, compte sur le cheval, qui constitue une force vive, égale à la masse multipliée par le carré de sa vitesse, et sur ses armes, sabre et lance, pointe en avant pour frapper. Mais, ce qui lui donne surtout du courage, pour courir contre l'adversaire, c'est l'espérance que celui-ci n'attendra pas le choc de sa monture, et tour

nera bride en se sauvant, avant qu'il ne l'atteigne. Un cavalier, doué d'une force morale égale, accepte la rencontre, et pour prévenir le choc de l'attaquant, mettra son cheval au galop, et se jettera contre lui avec la même vitesse.

Ces deux cavaliers, qui courent l'un contre l'autre à bride abattue devraient se heurter avec une telle force, que tous les deux seraient écrasés. Pas un homme n'avancerait s'il avait la certitude d'être broyé ; et dans notre cas, les deux cavaliérs, au moment de s'entre choquer, s'évitent machinalement, pour ménager leur propre personne, acte dans lequel ils sont instinctivement et avec fidélité servis par leur bête.

Si au lieu d'un individu, nous supposons une masse montée, qu'en attaque une autre, nous verrons souvent une des deux colonnes, prise de peur et faire demi-tour avant d'en venir aux prises avec l'autre. Quelques montures récalcitrantes, effrayées, ou quelques soldats plus peureux, concourent parfois à ce résultat défavorable, et déterminent une panique précoce, qui met fin au combat, avant qu'il ait réellement commencé. Cette panique est caractérisée par une plus grande intensité du désordre que chez les fantassins, étant donné la rapidité de la course des cavaliers et la difficulté de les avoir sous la main, et par une moindre gravité, les pertes d'une troupe d'infanterie pouvant être immenses, tandis que dans la cavalerie, elles sont infimes.

Si le courage des deux troupes est de la même

grandeur, si les deux masses, parties serrées, comme deux vagues bondissantes, viennent fondre l'une sur l'autre, les lignes compactes, pendant la marche, s'espacent, et au moment de la collision, les cavaliers et surtout les chevaux évitent le heurt par des écarts. La tendance des hommes serait de traverser l'ennemi le plus tôt possible, réformer les rangs en arrière et tenter de nouveau de mettre l'adversaire en désarroi et en fuite, par une charge impétueuse, sans tuer et se faire tuer. Mais l'encombrement produit par la rencontre de deux colonnes montées, sur une même ligne, l'arrivée immédiate du second rang, le cabrement des animaux, les coups de sabres levés et les estocades de lances en arrêt, s'opposent à cette fin humanitaire : nombre de cavaliers sont démontés et renversés par les frottements latéraux inévitables, beaucoup sont blessés et tués par les coups reçus. D'autre part les cavaliers, qui voudraient dépasser l'ennemi, risqueraient de tomber au milieu de ses troupes de soutien et sur des escadrons tout frais et dispos pour se lancer contre ces cavaliers déjà fatigués et désagrégés.

La traversée est plutôt dangereuse que salutaire. C'est ainsi qu'au 16 août 1870, la brigade allemande de Bredow, après avoir culbuté le 93e de ligne, continue sa folle chevauchée et tombe au milieu des troupes françaises, où elle est reçue par la brigade de Murat, les cuirassiers de Grammont, les dragons de Bachelier, etc., et

accablée de tous les côtés, fut sabrée, écrasée, hachée littéralement sur place, sans pouvoir se frayer un chemin pour sortir de la détresse, où son imprudence l'avait jetée.

Les cavaliers sont, donc, généralement obligés d'accepter le combat sur le lieu de la rencontre, sans s'exposer à le dépasser, et les premiers fatigués, sortiront de la lutte, pour se rallier sur un point, ordinairement, latéral. Ce combat peut prendre parfois des proportions épouvantables. L'engagement du 16 août 1870 devant Mars-La-Tour, nous fournit un exemple démonstratif. Six régiments de cavalerie française s'étaient élancés contre 6 régiments de cavalerie allemande ; les colonnes se jetaient successivement de deux côtés, les lignes déconcertées un moment étaient immédiatement reformées par l'arrivée de nouveaux escadrons sur le champ de bataille : c'était un tumulte désordonné, un tourbillon vertigineux, dans lequel on se sabrait, on se pointait, on se tuait au milieu de cris, de jurons et de hourrah effroyables. A la fin, les cavaliers et les chevaux exténués, hors d'haleine et couverts de sueur se retirèrent peu à peu, s'éloignèrent les uns des autres, comme par suite d'un accord tacite (Yvert).

De telles collisions, où les cavaliers surchauffés deviennent d'une cruauté bestiale, où le massacre règne dans toute la puissance du mot, ne se voient que rarement dans l'histoire des guerres, et sont heureusement de brève durée.

La règle de ces combats est le désemparement plus ou moins rapide d'un des adversairss, enfoncé et culbuté à la suite de l'élan et de la furie de la charge de l'autre, déconcerté et découragé avant que lcs armes puissent faire des ravages sérieux.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS DE M. TH. RIBOT.

INTRODUCTION. 13

La nécessité pour les militaires de connaître également l'étude des forces physiques et l'étude des forces morales, qui servent à vaincre l'ennemi. — L'importance pour les philosophes, qui s'occupent de l'étude des diverses collectivités, de diriger leur attention pour l'étude *des armées*. — Division du travail en quatre parties.

PREMIÈRE PARTIE. — PSYCHOLOGIE GÉNÉRALE DE L'INDIVIDU.

De l'âme. — Sa définition. Il représente l'ensemble des trois groupes de phénomènes : intellectuels, sensitifs et volitionnels . . . 18

CHAPITRE I. — *Les phénomènes intellectuels.*

§ A. — Les présentations ou sensations. — Définition et classification 21

§ B. — Les représentations ou images. — L'hallucination et sa fréquence dans la guerre. . 24

§ C. — L'idée, le jugement, le raisonnement. . 26

§ D. — La personnalité ou le moi. Ses altérations. 27

CHAPITRE II. — *Les phénomènes de sensibilité.*

§ A. — Le plaisir et la douleur. 31
§ B. — Les émotions et les besoins. — La peur, la terreur, la joie, l'espoir, le désespoir. . 32
§ C. — Les sentiments et les passions. — Les sentiments égoïstes et les sentiments altruistes. — L'envie, l'émulation ; le sentiment national, le sentiment militaire. 35

CHAPITRE III. — *La Volonté.*

Les altérations de la volonté. L'attention . . 39

CHAPITRE IV. — *L'influence réciproque entre les organes et l'esprit.*

§ A. — L'influence des organes sur l'esprit. — 42
§ B. — L'influence de l'esprit sur l'activité physique. — L'imitation 45
§ C. — L'influence du psychique sur l'esprit. — Les lois de l'association des idées et des sentiments 47

CHAPITRE V. — *L'organisation de l'esprit.*

§ A. — La mémoire. — Mémoire organique et psychique. — Ses altérations. 51
§ B. — L'habitude, l'hérédité, le milieu. . . . 54
§ C. — Le caractère et le tempérament. — Classification. 55

DEUXIÈME PARTIE. — LES COLLECTIVITÉS.

CHAPITRE III. — *La psychologie des collectivités.*

§ A. — Définitions de la foule. — Diverses foules et foule psychologique, en spécial 57
§ B. — La foule a des caractères nouveaux. — Les facteurs qui les déterminent 61

§ C. — Les caractères de la foule. — La mentalité et la conscience. — La mobilité ; exemples : L'impulsivité ; la crédulité ; exemples : L'exagération et le simplisme des sentiments ; le despotisme et l'intolérance des idées . . . 63

§ D. — De l'utilité de la foule et du mécanisme psychologique de sa formation. — La lutte pour l'existence et la théorie de l'animalisation régressive. — Déductions utiles pour la magistrature et pour l'armée. 72

CHAPITRE II. — *Les chefs et l'influence réciproque entre eux et les foules.*

§ A. — L'influence de la foule sur son chef. — L'influence du chef sur la foule. — Le pouvoir de la répétition de l'ordre. Exemple . . . 77

TROISIÈME PARTIE. — LA PHYSIOLOGIE DE L'ESPRIT DES ARMÉES.

CHAPITRE I. — *Le militaire individuel.*

§ A. — Le cachet spécial du militaire. — Qualités nécessaires au militaire. 82

1° Le courage militaire. — Ses affaiblissants : la peur et la timidité. 84

2° L'obéissance. — 3° Le dévouement. . . 89

§ B. — L'habitude du combat et les sentiments affectifs chez le militaire 91

§ C. — Le devoir militaire et le conflit des devoirs. — Les moyens d'éduquer le devoir. — Quelle doit être la morale du militaire en cette question. 95

CHAPITRE II. — *La Collectivité. Armée.*

§ A. — Caractères spéciaux : la durabilité, la résistance et la discipline 99

§ B. — Les armées à diverses époques. — Les armées anciennes, du moyen âge et les armées modernes. — Leurs nuances distinctives 104

§ C. — Les armeès au point de vue de la nationalité, de la réligiosité et du recrutement social. 111
1° Les armées au point de vue de la nationalité. — L'esprit militaire d'une nation et ses facteurs. — Le drapeau. 111
2° Les armées au point de vue de la religiosité 116
3° Les armées au point de vue de leur recrutement social. 118
§ D. — La supériorité de l'élément moral comparé aux autres facteurs de l'armée. — 1° La force numérique ; 2° La tactique ; 3° L'armement 120

CHAPITRE III. — *Les chefs militaires.*

§ A. — Les chefs militaires en général. — La différence entre les chefs élus et les chefs imposés 123
§ B. — *Les qualités des chefs*. 125
Les qualités physiques 125
Les qualités intellectuelles. 127
Les qualités morales. — Le libre arbitre. La volonté et l'énergie. — La volonté pour soi et la volonté pour les autres. — La fermeté, la persévérance et la force de caractère. — La présence d'esprit militaire. — L'initiative et la passivité. — La soif de la gloire et de l'honneur. 128
§ C. — De l'influence réciproque entre le commandant et les troupes. 140
1° De l'influence réciproque en général. La donnée des ordres. L'éloquence militaire . 140
2° L'affection et le prestige. Exemples. . . 146
3° La connaissance des sentiments des armées commandées. 151
4° La manière de commander. 151
§ D. — La camaraderie entre les chefs. Exemples. 153

QUATRIÈME PARTIE

LA PSYCHOLOGIE DES TROUPES PAR ARMES.

CHAPITRE I. — *L'infanterie.*

§ A. — Mission et qualités de l'infanterie. Marches et combats 156
§ B. — Les marches. La mobilité des troupes. L'affection des chefs et leur exemple. Exemple d'une marche faite par une troupe démoralisée. 157
§ C. — Les luttes 162
1° La lutte de l'infanterie contre l'infanterie. L'offensive et la formation dispersée. La défensive. Le principe de ne pas reculer et les moyens de le réaliser 162
2° La lutte de l'infanterie contre la cavalerie. 167
3° La lutte de l'infanterie contre l'artillerie. 167
§ D. — La discipline des feux. L'attention au commandement 168

CHAPITRE II. — *La cavalerie.*

§ A. — La mission de la cavalerie. Notions tactiques 173
§ B. — La psychologie du cavalier. 174
§ C. — La lutte de la cavalerie. — De l'élan et de la furie 177
1° La lutte de la cavalerie contre l'enfanterie. Exemple 178
2° La lutte de la cavalerie contre la cavalerie. 185
3° La lutte de la cavalerie contre l'artillerie. 186

CHAPITRE III. — *L'artillerie.*

§ A. — La mission de l'artillerie. — Son influence morale 187
§ B. — L'artillerie au combat 188

CHAPITRE IV. — *Quelques questions complémentaires.*

§ A. — Les services de santé. 190
§ B. — Les commissions techniques. 191
§ C. — La justice militaire 193
CONCLUSION 199

L. BOYER, imprimeur-éditeur, 15, rue Racine, Paris.



